

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XI. No 43
Montreal, 24 Mars 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



GALERIE ARTISTIQUE. — M^{lle} EDNA MAY.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Stratèment payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Cents

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Propriétaires.

MONTRÉAL, 24 MARS 1900

DEVINETTE



—Où donc est l'autre ?

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

Le bureau des Longitudes, en France, vient de se signaler par une de ces fantaisies qui laissent bien loin derrière elles ses plus exhalantes conceptions.

Cet excellent Bureau s'est permis, en effet, de décider qu'à partir du 1^{er} janvier 1900, les heures seraient comptées, comme sur notre chemin de fer l'Intercolonial, non plus de 1 à 12, mais de 0 à 24, la première heure étant une heure du matin, et la vingt-quatrième, par conséquent, minuit.

Si, écrit le chroniqueur du *Journal Illustré*, cette nouvelle numération est un progrès sur l'ancienne, je l'accepte avec un enthousiasme sans borne ; mais je ne peux m'empêcher, tout de même, de trouver que tout cela va apporter de grandes perturbations dans ces vieilles habitudes avec lesquelles j'ai l'honneur d'être, depuis près de neuf lustres, un des citoyens les plus routiniers de Franco et de Navarre.

Pour mon premier repas du matin, que je prends à huit heures, il n'y aura rien de changé... pour celui de midi, il n'y aura que demi-mal, puisque je dirai douze heures, ce qui est encore un nombre marqué en chiffres romains sur le cadran de ma *locante*, comme on dit dans le monde où l'on s'amuse à parler l'argot.

Mon après-midi... je veux dire mon après douze heures, par exemple, sera plus gravement perturbée.

Je devrai me rappeler que l'on vient, de l'imprimerie, pour chercher ma copie à la quinzième heure, ce qui, sous l'ancien régime horaire, voulait dire trois heures.

J'espère, toutefois, ne pas oublier que je vais au café (voire dans plusieurs cafés) prendre l'apéritif, ou, pour parler exactement, les apéritifs, dont le seul résultat... un résultat collectif, cependant, est de me couper l'appétit, de dix-sept à dix-neuf heures.

Après quoi, je me presserai de dîner, surtout si je dois être au théâtre à vingt heures et demie...

Là, si c'est un *mélo* qu'on joue, je suis exposé à entendre prononcer des phrases comme celle-ci, avec un trémolo à l'orchestre :

—Vingt-quatre heures sonnaient au beffroi de Sainte-Gudule... vingt-quatre heures... l'heure du crime !...

Tandis que, si c'est un simple drame, je risquerai de voir l'empoisonneuse faire absorber subrepticement à son innocente victime un bouillon d'onzo heures... pardon !... de vingt-trois heures, nouveau style !...

* * *

On s'est alarmé de la fréquence des accidents de chemins de fer, ces temps derniers, et il y a des gens qui, depuis quelques semaines, ne montent plus en wagon qu'en tremblant. Le meilleur moyen de rassurer les poltrons serait, en pareil cas, de placer sous leurs yeux la statistique des accidents dont nos imaginations s'épouvantent, et, à côté de cette statistique, une autre : celle du mouvement des trains qui du matin au soir et du soir au matin (et sans que cette course folle se soit durant une seconde interrompue depuis plus de cinquante ans !) s'illonnent en tous sens notre territoire, chargés de milliers d'êtres humains qui en descendent généralement aussi bien portants qu'ils y sont montés !

On s'affole à la pensée que de temps en temps un train déraile, ou a pu être culbuté par un autre. On ferait mieux de réfléchir à ce qu'il y a de rassurant dans une organisation qui a permis que de tels accidents fussent rares, relativement, dans toute cette cohue effarante, dans ce déchainement fantastique de vitesse et de forces lâchées sur une même piste.

Nous montrons-nous assez reconnaissants à l'égard des humbles dont le sang-froid, la ponctualité, l'application au devoir réalisent ce miracle ?

MISTIGRIS.

HISTOIRE DU JEU

Le poète Boisrobert, familier du cardinal de Richelieu était devenu si nécessaire à ce ministre comme sujet de distraction, pour ses traits d'esprit et ses bons mots, que Citois, premier médecin de Son Excellence, avait coutume de lui dire : " Nous ferons pour votre santé tout ce que nous pourrons, mais nos drogues resteront inutiles si vous n'y joignez un peu de Boisrobert. "

Or, Boisrobert aimait le jeu avec passion. Un jour il perdit dix mille écus (trente mille livres) avec le duc de Roquelaure. Le duc, qui aimait fort l'argent, voulut être payé, ce qui eut été assez difficile au poète. Ce fut Bautru, bel esprit du temps, qui arrangea l'affaire. Boisrobert vendit ce qu'il avait, et en tira quatorze mille livres. Bautru dit au duc, en lui donnant cette somme, qu'il fallait tenir le poète quitte du reste, qui, en retour, ferait à sa louange une ode, mais aussi mauvaise que possible. " Quand on saura dans le monde, ajouta-t-il, que M. le duc de Roquelaure a fait présent de seize mille francs pour une mauvaise ode, que ne ne présumerait-on pas qu'il eût donné pour en obtenir une bonne ? "

ÉNIGME ANTIQUE

Amasis, roi d'Egypte, avait, selon l'usage du temps, proposé au roi d'Ethiopie, ces questions à résoudre :

" Qu'y a-t-il de plus vieux, de plus beau, de plus grand, de plus sage, de plus commun, de plus fort, de plus facile, de plus utile, de plus nuisible ? "

La réponse du roi n'ayant pas satisfait Amasis, Thalès y suppléa de la manière suivante :

" Qu'y a-t-il de plus vieux ? Dieu, car il fut incréé. — De plus grand ? l'espace, car il contient tout. — De plus beau ? le monde, car il est sagement ordonné. — De plus sage ? le temps, car il a découvert ou découvrira tout. — De plus commun ? l'espérance, car elle reste même à ceux qui n'ont rien. — De plus solide ? la vertu, car elle sait tout mettre à profit. — De plus nuisible ? le vice, car il corrompt tout ce qu'il touche. — De plus fort ? la nécessité, car elle seule est invincible. — De plus facile à suivre ? la nature, car le plaisir même lasse quelquefois. "

UNE DÉFINITION

Un caporal fait l'instruction aux hommes de son escouade avant le départ pour une marche militaire :

—Pendant la marche, dit-il, et surtout quand on a chaud, faut pas boire d'eau *astagnante* ?

—Pardon, caporal, demande un volontaire, qu'est-ce que c'est de l'eau *astagnante* ?

—L'eau *astagnante*, c'est l'eau qu'est *accroupie*.

CORRECTION

Pierre.—J'aurais pu mener cette affaire à bien si j'avais eu un peu plus de latitude.

Paul.—Ou un peu moins de lasitude.

L'esprit français ne se plaît pas moins à relever le côté sérieux des choses frivoles que le côté frivole des choses sérieuses.

G.-M. VALTOUR.

LOGIQUE IMPLACABLE



—Dis donc, tante Céleste, tu disais l'autre jour que les enfants ne peuvent pas faire ce que font les parents tandis que les parents peuvent faire ce que font les enfants ! Tu es toujours du même avis ?

—Mais oui ; où veux-tu en venir, polisson ? ...



—Eh bien, fais donc ça, tante Céleste ! ...

DÉJA QUELQUE CHOSE



—Garçon, cette côtelette est tellement dure que je ne puis la finir !
—Monsieur devrait être flatté d'avoir pu la commencer.

MOSAÏQUE

Les mamifères aquatiques, les cétacés, les phoques, les otaries, sont des bêtes intéressantes et non dépourvues d'intelligence. Le phoque commun s'apprivoise fort bien : il peut même être dressé à diverses besognes et rendre des services.

Un collaborateur du journal anglais, *Forest and Stream*, relate, il y a quelque temps, le fait que voici :

C'était à l'embouchure d'une rivière que les phoques fréquentent volontiers à l'époque où les jeunes viennent au monde : les eaux y sont tranquilles et les mères s'installent dans les anses pour donner à leur progéniture les premiers soins et les rudiments de l'éducation.

Après deux ou quatre semaines, elles s'en vont, ayant achevé leur œuvre, et les jeunes, qui commencent tout juste à pouvoir se tirer d'affaire, les suivent, à quelques jours d'intervalle, vers la mer. Un de ces jeunes, qui se laissait descendre par le courant et faisait entendre des cris désespérés — très semblables à ceux d'un enfant — tout en patageant et se débattant, fut pris par un pêcheur. Le petit phoque était vraiment bien jeune pour entreprendre la lutte pour la vie ; sa mère l'avait abandonné trop tôt.

Le pêcheur ne fut point embarrassé : il fabriqua un biberon et le remplit de lait tiède. Son protégé eut bientôt appris à se servir de cet instrument, et couché sur une peau de mouton, devant le feu, il vida sans retard cette mamelle artificielle, et s'endormit avec tous les signes de la satisfaction.

Ses soins furent continués pendant quelques jours et le moment vint où, évidemment, le phoque se trouvait ragaillardi et en état d'affronter les grandes eaux. Mais il n'avait nulle envie de s'en aller, et personne ne souhaitait son départ. Il se plaisait auprès des hommes et il avait plu ; ses gentilles, sa familiarité lui avaient gagné le cœur de toute la maison. Et l'on décida de garder Jack, car tel fut le nom qu'on lui donna.

Jack suivait son maître partout : avec plus de bonne volonté et d'empressément que de grâce, cela s'entend. Car si le phoque est admirablement agile et souple dans l'eau, son mode de locomotion sur terre manque d'élégance : il n'a pas été construit pour la marche. Il le suivit un jour jusqu'au bord de la rivière, où le pêcheur avait coutume de se rendre pour pêcher la truite de mer. Jack vit l'eau : "Je connais cela", se dit-il sans doute ; et il y entra, ou plutôt s'y laissa glisser. Plus de Jack... Le pêcheur pensait déjà ne plus revoir son petit ami et était tout attristé de la perspective, quand tout à coup à ses pieds, il entend un souffle vigoureux. Jack est là, la tête hors de l'eau, avec une grosse truite en travers de la bouche. Le phoque a obéi à l'instinct ancestral : il a chassé pour son compte et il revient avec sa proie. Le pêcheur prend le phoque, lui enlève sa capture, le caresse en lui prodiguant les épithètes les plus affectueuses. L'animal comprend qu'il a agi de façon satisfaisante ; il se roule de joie dans le sable, puis plonge de nouveau et, deux ou trois fois de suite, revient avec une truite dans la bouche.

Le pêcheur eut peu de chose à faire pour dresser son animal, et bientôt ce dernier devint un collaborateur plein d'activité. Tous les jours, tant que la montée du poisson dura, l'homme et le phoque se rendirent à leur poste et chacun chassait selon sa méthode. Celle du phoque se montra

bientôt si supérieure à celle du bipède, que ce dernier renonça à ses lignes, se contentant, pour sa part de besogne, de mettre dans le panier les truites que son compagnon aquatique lui apportait.

Mais l'hiver approcha. Le pêcheur se demanda ce qu'il ferait de Jack. Celui-ci se posa la question et donna la réponse aussi. Il resta avec son maître. Au lieu de chercher à fuir la saison rigoureuse, il se rapprocha encore de ses compagnons, passant de longues heures à dormir près du feu, en paquet, avec les chiens, sortant une ou deux fois par jour pour jouer dans la neige.

Au printemps, la rivière étant dégélée, Jack reprit ses courses aquatiques ; mais il ne rapportait rien par la très simple raison que le poisson manquait. Mais bientôt le saumon se mit à monter et Jack s'attaqua au saumon. Ce fut en vain, tout d'abord, et il revenait la bouche vide. Son maître l'encouragea et il finit par réussir, et la besogne qu'il avait accomplie quelques mois auparavant pour les truites, il la remplissait maintenant le mieux du monde pour le saumon, à la grande satisfaction de chacun — à la sienne d'ailleurs — car il va de soi qu'il avait des récompenses matérielles en outre des récompenses morales.

Jack était parfaitement apprivoisé et élevé : il vivait dans les meilleurs termes avec sa famille d'adoption, et sans doute cette association eût pu durer longtemps encore si les phoques n'étaient revenus selon leur coutume. Ils arrivèrent à l'époque habituelle, et, comme d'habitude, les Indiens leur donnèrent la chasse pour se procurer de la graisse et des peaux.

Sans doute, Jack était bien connu dans les parages, et, en outre, pour le soustraire à la balle des chasseurs, son maître lui avait attaché

au cou un ruban bleu qui le distinguait de ses congénères sauvages. Mais Jack allait fort loin, peut-être voulait-il jouer avec ses semblables et perdit-il son ruban ; en tout cas, il fut tué. L'Indien qui le tua le reconnut dès qu'il l'eut entre les mains ; mais il n'y avait rien à faire pour ressusciter le pauvre Jack, dont la dépouille fut apportée — avec force excuses et regrets — à son maître et ami.

Ainsi s'acheva la vie de Jack, qui vécut moins d'un an, se rendit utile, aima et fut aimé. En un temps bien plus long, combien d'humains n'ont font point autant...

OMNIBUS.

AU LYCÉE

—Élève Toto, veuillez me donner la définition du cercle ?

—Le cercle... c'est un endroit où papa prend tous les soirs sa culotte.

AVANT TOUT

Tom.—Notre ami Fred place les principes avant le parti.

Bob.—C'est possible ; mais, entre nous, mon vieux, il se place lui-même au-dessus des deux.

EST-CE TOUT ?

Le papa (rentrant de son bureau). — Bonjour, ma chère amie. Paul a-t-il été sage, aujourd'hui ?

La maman.—Pas trop.

Le papa.—Qu'a-t-il donc fait ?

La maman.—Il a coupé la queue au chat, cassé trois carreaux, laissé couler l'eau du cabinet de toilette sur le plancher, cassé une dent à la cuisinière et mis le feu dans le hangar.

Le papa.—Est ce tout ? Allons, il n'a pas encore été trop méchant.

UN RECORD

Bouleau.—Parle-t-elle, mon vieux ?

Rouleau.—Si elle parle ! Mais l'été dernier, à la montagne, elle n'a pas même laissé l'écho avoir le dernier mot !

COQUETTERIE



—Rien n'est tel que le noir pour vous donner un petit air distingué.

UNE AVENTURE NOCTURNE



I
M. Boivot. — Peste ! voilà une route bien déserte !...



II
... Quelqu'un me suit !...



III
... C'est un voleur de grand chemin, j'en suis sûr... Il se baisse, probablement pour ramasser une pierre...

LES CYGNES

Venant des froides régions,
Et plus blanches que les neiges vierges,
De grands oiseaux aux cous de cerises
Poussaient, formés en légions,
L'air en chantant fuyait leurs lignes.
Ils passaient près des bords charmants
D'un lac aux flots bleus et dormants,
Ou glissaient leurs frères, — les cygnes
On aurait dit des archipels
Palatins en miniature.
Séduits par la calme nature
Et par de fraternels appels,
Les deux conjugués descendirent,
En plissant, aux lits des roseaux :
Leurs palmes foulerent les eaux,
Et leurs ailes se détachèrent.
Ils furent très surpris de voir
Les hôtes du frais émilap
Si dodelus qu', sous leur plumage,
Leur chair luisait comme au miroir.
Eux, guidés des brises errantes,
Qu'en vol nul n'aurait déjés,
Avaient leurs corps ossifiés,
Presque à jour leurs plumes ribantes.
Ils avaient faim, ils étaient las,
La nuit était toute étoilée,
Au bord de la rive roiler
De papilliers et de lilas,
Pleins de frissons et d'odeurs molles,
On avait mis du grain doré :
Quand ils l'eurent tout picoré,
Ils s'endorment sous des saules,
A l'aube eurent plus d'un réveil,
Tout le jour, par des friandises,
On excitait leurs gourmandises.

En admirant leur fin duvet,
Cette vie opulente et douce,
On surabondait les bons mets,
Leur fit oublier les sommets,
A l'éther préférer la mousse.
Ils récurent sans se douter
Que, sous la graisse envahissante,
Leur aile devenant pesante,
Ils ne pourraient plus remonter
Avec leurs lamineux et fibres,
En tout vient la satiété,
Même au bonheur. Quand vint l'été,
Ils se virent au sol rivés,
En proie au caprice vulgaire,
Chose vile, qui ne plaît qu'avec
Qu'aux oiseaux stagnants et priés,
Dont la nuit couvre les prunelles.
Ils coulaient pacifiquement,
Ils s'épuisèrent en bouds sourds,
Et retombèrent sur leurs ailes.

Ils ne différaient point de nous,
Condamnés à mourir sur terre,
Dans la fange et l'air délétère,
Nos fronts ainsi que nos genoux.
Telle est la bête, tel est l'homme :
S'il n'a pas de plaisir plus cher,
Que celui de nourrir sa chair,
Il devient monstrueux, et comme
Elle, il se soude au sol fatal.
Les cimes lui sont défendues ;
Ses mains en vain sont étendues
Vers le ciel et vers l'éclairé.

JEAN ROUXEL.

Les Mariages par Annonces

Malgré les progrès accomplis par la réclame, les annonces matrimoniales d'autrefois ont une saveur dont les avertissements lancés par nos agences moderne du conjungo sont entièrement dépourvues. On peut en juger par l'annonce suivante, qui a paru le 9 mai 1812, dans l'*Intelligenzblatt*, de Leipzig :

« Quatre honnêtes et très jolies jeunes filles de 18 à 21 ans, appartenant à une bonne famille de campagne, et dont chacune possède une dot de 3,000 gulden, désirent se marier pour rester en ville. Elles se flattent d'être bonnes ménagères, car elles ont été habituées à toutes sortes de travaux, et elles tiennent plus à l'honnêteté et à la bonne famille qu'à la fortune. Pour plus amples informations, les personnes âgées de moins de quarante ans et n'ayant aucun défaut personnel pourront seules s'adresser au bureau de la rédaction. »

Cette annonce est peut-être un peu longue, mais au moins elle est explicite ; sous ce rapport, la palme revient à un *Journal de Munich* de 1810 ; assurément les annonces devaient coûter moins cher qu'à présent, à en juger par les dimensions de celle-ci :

« D'après le calendrier, j'ai déjà soixante dix ans, mais d'après mes forces je n'ai que vingt cinq ans. Celle que je désire épouser doit avoir de seize à vingt ans, de beaux cheveux, de belles dents et de petits pieds ; elle doit être née de parents braves et honnêtes et sa réputation doit être sans tache. Elle doit s'habiller simplement de velours et de soie, et sous aucun prétexte ne revêtir aucune autre étoffe : je ne veux pas non plus qu'elle porte des boucles d'oreilles, des chaînes, des bagues et autres bibelots semblables, ni des pantoufles, ni des bonnets, ni des rubans, ni de faux cheveux. Elle ne doit jamais faire ses robes d'après la mode, car il n'y a rien de plus détestable que de suivre la singerie des autres. Je veux qu'elle fasse faire ses robes conformément à son goût particulier, et qu'elle ne prête aucune attention aux remarques des gens à la mode. »

« Je veux qu'elle sache monter à cheval ou qu'elle apprenne l'équitation si elle l'ignore. »

« Elle ne doit jamais s'amuser à broder, car ce genre d'exercice des doigts n'est bon que pour masquer la nullité de l'esprit. Je veux qu'elle ne fasse que de la musique, qu'elle doit connaître en perfection, car rien n'est plus insupportable que le tapotage dont les demoiselles accablent ordinairement les habitués de la maison. Elle sera maîtresse absolue dans la maison, je me ferai un plaisir de me soumettre à ses caprices raisonnables, car je trouve odieux que la femme soit l'esclave du mari. »

« En employant plus haut le mot *doit*, je n'ai pas voulu impliquer une idée de soumission, mais seulement indiquer une entente, une convention toute à l'avantage de la

femme. Le jour du mariage, elle recevra 30,000 gulden en obligations russes et prussiennes, mais elle s'engagera à dépenser chaque année les revenus de cette somme, car rien n'est plus répugnant que le vice de l'avarice. Elle ne doit jamais danser, car je n'aimerais pas voir ma femme sauter comme une sottise. Si elle est riche, elle sera maîtresse de ma fortune, mais elle devra dépenser toutes ses rentes, car je ne connais rien de plus stupide que d'économiser au profit des autres. Jouir de la vie, tel est mon principe et ma philosophie. »

Les annonces de nos journaux n'ont plus cette expansion naïve ni cette originalité, cependant on peut encore faire des trouvailles dans les feuilles de certains pays, où la publicité est moins onéreuse que chez nous. Ainsi, tout récemment à Lodz, dans la Pologne russe, le journal de la ville inséra l'annonce suivante :

« Je suis une honnête ouvrière et je travaille à l'usine... Mon père possède cinquante cochons, valant 30 roubles. Je travaille à l'usine... et qui me veut, pourra m'avoir. (En justes nocces bien entendu) »

L'Amérique a la spécialité des annonces peu banales, comme celle que vient de publier miss Georgina Mac Clarman :

« Citoyens ! restons-nous indifférents en présence d'une compatriote bien élevée, connaissant la musique, possédant tout ce qu'un homme peut désirer, bien qu'elle soit réduite à chercher un mari par l'intermédiaire des journaux ? Hâtez-vous, citoyens. En avant, marche ! Le mariage ou la mort ! Avancez-vous sans crainte. Depuis que le monde existe, jamais cœur pusillanime n'a su conquérir une belle ! »

FORMULES BANALES

Montaigne disait que rien ne lui coûtait autant dans les lettres qu'il avait à écrire, que les deux dernières lignes où il fallait mettre le votre... serviteur. Ce compliment, disait-il, m'embarrasse plus que tout le reste ; j'aimerais mieux écrire deux lettres que d'en achever une...

Voltaire, que le même sujet avait quelquefois gêné, imagina un jour d'employer cette formule : « J'ai l'honneur d'être avec tous les sentiments qu'on a coutume d'avoir au bas d'une lettre, etc. »

ENNEMI NOUVEAU GENRE

Le fait suivant est consigné dans les rapports officiels de l'état-major prussien après la guerre qui se termina par la bataille de Sadova.

Le jour de cette bataille, les obus autrichiens tombant sur une ferme du village de Nedelist, atteignirent un rucher d'abeilles. Les insectes se précipitèrent immédiatement en masse sur deux bataillons prussiens qui occupaient la ferme, avec une telle rage que les soldats furent obligés de cesser momentanément le combat contre leurs adversaires naturels, pour se défendre contre cette attaque d'un nouveau genre.

UNE AVENTURE NOCTURNE — (Suite)



IV
... Et le voilà qui court après moi !...



V
... Je me vois déjà assassiné ! Et dire qu'il y a trois milles d'ici à la première habitation...

UNE AVENTURE NOCTURNE — (Suite)



VI

... Je ne puis courir un arpent de plus et il est déjà sur moi... Quel affreux sort !...



VII

... Oh ! cher monsieur, prenez tout mon argent, mais, de grâce ! épargnez ma vie...

LE REGIME DES FORCATS

Les condamnés, dit la loi de transportation, de France, seront employés "aux travaux les plus pénibles de la colonisation" et à tous autres travaux "d'utilité publique". Il est curieux de constater comment la loi est appliquée, dans son esprit et dans sa lettre.

C'est le 8 mai 1864 qu'est arrivé à la Nouvelle Calédonie le premier convoi de condamnés : or, à l'heure actuelle, la colonie ne possède qu'un réseau de routes absolument restreint ; presque tout reste à faire dans ce genre de travaux, pourtant de première importance ; Nouméa n'a encore ni égouts, ni docks, ni bassins de carénage pour les grands navires, qui doivent aller jusqu'à Sydney, s'ils ont à réparer des avaries un peu sérieuses.

Prenons le condamné au moment où, quittant les prisons de l'île de Ré, il s'embarque sur le transport qui l'amène en Calédonie. Pendant la traversée, il semble que le règlement auquel tout le monde est soumis à bord ne soit pas fait pour lui ; et, tandis que marins et passagers paient de leur personnes et aident à la manœuvre du navire, lui, seul, se repose et prend le temps comme il vient. Il est bien enfermé dans une vaste cage : mais cette prison est large et aérée ; il y jouit avec ses compagnons d'une liberté relative, s'y livre aux occupations qui lui plaisent, et, durant quatre heures de la journée, on le conduit avec la plus touchante sollicitude sur le gaillard d'avant, où il aspire à plein poumons la brise vivifiante du large. Le voici maintenant arrivé à destination : sa vie va changer, mais en bien ; et, dès lors, commence pour lui cette existence de paresse et de stratagèmes qu'il convoite déjà lorsque, sur les bancs de la Cour d'assises, il cherche à persuader à ses juges de l'envoyer faire un tour à la "Nouvelle", cette terre promise des malhonnêtes gens.

Le pénitencier-dépôt de l'île Nou lui ouvre ses portes : il y trouve bonne nourriture et gîte confortable ; il boit du vin à son repas. D'après les rapports officiels, le condamné revient à deux francs par jour, tandis que le réclusionnaire en France ne coûte que de soixante à soixante-dix centimes : ces chiffres sont assez éloquents par eux-mêmes pour se passer de tout commentaire. Et encore ne parlé-je pas des ouvriers d'art qui se voient payer leur travail et reçoivent de fort raisonnables salaires. Singulière façon, quand même, de comprendre les travaux... forcés ! Certains pensionnaires de la Transportation se placent chez les particuliers comme garçons de famille : à ce titre, ils retrouvent cette liberté qu'ils aiment tant, deviennent domestiques, cochers, plantons, jardiniers ; d'autres même vont jusqu'à donner des leçons de français et à enseigner la littérature aux enfants de leurs nouveaux maîtres. Touchante promiscuité ! D'autres encore s'emploient comme garçons de bureau, et, après avoir fabriqué de faux billets de banque, profitent des petits talents que leur a donnés dame Nature pour orner de leurs plus beaux paragraphes les rapports que livrent à leur plume les chefs des divers services coloniaux. On ne saurait mieux placer sa confiance !

Pour eux, plus de chaînes, plus de boulets, comme au temps des bagnes de Brest et de Toulon. La sombre casaque et le sinistre bonnet de couleur ont fait place à un costume plus pratique, qui se compose d'une veste et d'un pantalon de toile, d'un chapeau de paille aux larges bords, et de godillots semblables à ceux de nos soldats.

Les moins privilégiés sont envoyés sur les routes : mais, comme un ou deux surveillants seulement sont commis à la garde d'une centaine de condamnés, on juge aisément de la besogne qui doit se faire. Tous les hommes, certes, sont munis de pelles et de pioches : il est vrai qu'ils ne s'en servent pas ! Tandis que leur gardien, insoucieux de ce qui se passe, fume mélancoliquement sa cigarette en songeant à tout autre chose qu'aux délices de la vie calédonienne, eux déposent leurs outils à leurs pieds, attendant patiemment l'heure de terminer la... corvée. Et, le lendemain, semblable manège recommence.

Peut-être s'explique-t-on maintenant le motif pour lequel notre colonie océanienne n'est pas sillonnée de belles et bonnes routes, ainsi que cela devrait résulter de l'emploi d'une aussi importante main-d'œuvre ?

Il y a aussi les condamnés mélomanes : ceux-là, sous la conduite

d'un ex-marquis, coupable d'avoir... abrégé volontairement les jours de sa femme, mais doué d'un réel talent sur le cornet à pistons (l'un n'empêche pas l'autre !), ont constitué un orchestre, qui, depuis de longues années, fait les beaux jours de Nouméa et prend part à toutes les fêtes de la colonie. Encore une catégorie qui n'est pas à plaindre outre mesure !

Véritablement, n'est-il pas anormal de voir de fiellés bandits, tels que les récidivistes et les condamnés aux travaux forcés qui sont envoyés en Calédonie, traités avec plus d'égards et de douceur que les simples condamnés à la réclusion, qui végètent et finissent par laisser le peu de sens moral qui leur reste au fond de nos prisons de France ? Le malheur, c'est qu'ils le savent trop ! Aussi voit-on des malfaiteurs ne pas reculer devant l'assassinat, dans l'unique but d'aggraver leur peine et de se faire envoyer dans cet Eden calédonien qui est le paradis des forçats.

Une des curiosités du pénitencier de l'île Nou, c'est la prison des transportés qui, rendus dans la colonie, y commettent de nouveaux méfaits. De chaque côté d'un étroit couloir, s'ouvrent les cellules : un écriteau fixé sur chaque porte édifie les visiteurs sur le nom, les exploits, les titres... exceptionnels, et les chevrons des hôtes de ces peu séduisants réduits. Il est vrai de dire que l'Administration use aussi rarement que possible des mesures coercitives. Les circulaires officielles ne prescrivent-elles pas, en effet, de redoubler de surveillance et de ne recourir à l'internement que dans les cas extrêmes. Vous pensez si Messieurs les condamnés — soyons polis ! — se gaussent de cette sollicitude qu'ils savent mériter si peu, et qui était surtout en honneur au temps où le président Grévy, qu'ils nommaient le *Père Grévin*, tenait en mains les rênes de l'État. Le chef de fanfare de l'île Nou alla même jusqu'à composer une "Ode à la clémence", hommage des forçats reconnaissants à un gouverneur, dont le passage aux affaires fut désastreux pour la colonie.

Et les conseils de guerre de distribuer à l'envi des dix, vingt, cent et deux cents ans de travaux forcés ! Que de fois n'a-t-on pas vu octroyer des augmentations de peine de vingt ans à des transportés déjà condamnés à perpétuité ! Amère dérision ! ! Pourtant rien n'est plus vrai. Veut-on des noms et des faits ? En 1891, le Tribunal supérieur de Nouméa condamna à mort le forçat Janicot, qui, par suite des diverses peines encourues dans la colonie, ne devait obtenir sa libération qu'en 2036. Après celle-là, il faut tirer l'échelle.

Je n'en finirais pas si je voulais relater ici toutes les bizarreries de la transportation : plusieurs volumes n'y suffiraient pas. Quelque jour, je vous dirai ce que sont devenus, dans leur patrie d'adoption... forcée, les Fenagron, les Gilles, les Abadie, et ces autres héros du crime, qui, selon le mot de l'un d'eux, sont allés au delà des mers se refaire une virginité, sans trop espérer y parvenir.

PAUL PEYRONNET.

DOUX MAÎTRE

Muley Abdalla, empereur du Maroc, faillit un jour se noyer en traversant une rivière. Il fut secouru par un de ses nègres, qui se félicitait d'avoir eu le bonheur de sauver son maître.

Muley qui l'entendit, tirant son sabre : "Voyez, dit-il, cet infidèle qui croit que Dieu avait besoin de lui pour conserver les jours d'un chérif !..."

Et il lui fendit la tête.

CHOIX DIFFICILE

Il y a un homme qui trouve tout mal : c'est un pervers. Il y a un homme qui trouve tout bien : c'est un hypocrite. Il y a un homme qui trouve que ce n'est ni bien ni mal : c'est un imbécile.

COMPLAISANCE MOTIVÉE

Duclos, pour exprimer le mépris, avait une formule favorite : il disait toujours : C'est l'avant-dernier des hommes. "Pourquoi l'avant-dernier ? lui demandait-on. — Pour ne décourager personne," répondait-il.

UNE AVENTURE NOCTURNE — (Suite et fin)



VIII

L'autre. — Dites donc, vous... La prochaine fois que vous laisserez tomber votre porte-monnaie n'oubliez pas celui qui le trouvera à courir deux milles pour vous le remettre...



IX

M. Boizot. — Quelle grosse bête que je suis ! Je devrais me donner des coups de pied dans le front.

SOLIDARITÉ



La dame (recevant du marché avec sa cuisinière).—Suprستي ! Justine, nous avons oublié d'acheter la salade.

Justine.—Dieu, que nous sommes bêtes !

CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

Les pièces de d'Ennery ont une grande vogue cet hiver à Montréal et tout indique qu'elles seront encore longtemps au répertoire de nos amateurs. Aussi n'est-ce peut-être pas hors d'intérêt d'emprunter aux biographies du fécond dramaturge ce qu'en ont dit ses biographes, notamment Eugène Muller.

Il naquit en 1811 — son père étant un humble marchand d'habits — et à l'âge de 20 ans il faisait jouer sa première pièce. A sa mort, il en avait écrit plus de deux cents dont les principales ont été interprétées ici.

Il est assurément de tous les auteurs contemporains celui qui compta le plus de succès retentissants et durables, car dans l'interminable liste de ses ouvrages figurent notamment : *Gaspard Hauser*, le *Naufrage de la Méduse*, le *Tremblement de Terre de la Martinique*, la *Grâce de Dieu*, les *Bohémiens de Paris*, *Paillasses*, la *Dame de Saint-Tropez*, *Don César de Bazan*, le *Marchand de Coco*, le *Juif Errant*, *Marie-Jeanne*, la *Case de l'oncle Tom*, *l'Aïeule*, la *Bergère des Alpes*, la *Prière des Naufragés*, les *Oiseaux de proie*, le *Médecin des Enfants*, *Diana*, *l'Aveugle*, *l'Escamoteur*, les *Chevaliers du brouillard*, *Cartouche*, *l'Histoire d'un drapeau*, les *Deux Orphelins*, le *Tour du Monde en quatre-vingt jours*, *Michel Strogoff*, les *Enfants du Capitaine Grant*, *Martyre*, sans préjudice d'un certain nombre de livrets d'opéras et de féeries longtemps joués ou souvent repris, comme *Si j'étais roi*, *Faust*, *Rothomago*, le *Premier jour de bonheur*, le *Tribut de Zamora*, la *Poule aux œufs d'or*, et combien d'autres encore !...

Le grand mérite, la haute valeur de ce fécond producteur, fut une entente très lucide et très profonde des effets dramatiques, aussi bien comme ensemble que comme détails d'une pièce. Et ainsi que tous les féconds producteurs d'œuvres théâtrales, comme par exemple, Scribe et Labiche, qui, seuls, peuvent lui être comparés pour l'importance de leur répertoire, il eût naturellement un grand nombre de collaborateurs mais il fut toujours le créateur en titre.

En art dramatique, le point essentiel, majeur, est le sujet, portant, indiquant de soi les grandes, les fortes situations. Et, quoi qu'il en semble à ceux qui prétendent négliger ce point capital, le sujet réel, bien propre à être fécondé par l'instinct, ou disons même, par le génie du dramaturge, le sujet est, et restera toujours poisson rare. Les plus habiles chasseurs en ce genre de chasse, ne le trouvent pas à chaque instant en leur propre domaine. De là pour des hommes comme Scribe, Labiche et d'Ennery, la nécessité des collaborateurs, qui ont levé et capturé le lièvre, mais qui

n'auraient peut-être pas les facultés qu'exige le bon, l'heureux accommodement théâtral. Et c'était surtout en accommodements que d'Ennery s'entendait à merveille, comme l'ont prouvé ses fréquentes et très éclatantes réussites. En cela il était presque d'origine passé maître ; et il le fut pendant toute sa longue carrière.

J'ai connu, écrit M. Muller, un ou deux de ceux qui lui portèrent ainsi quelque lièvre trouvé et saisi par eux dans le champ de leur imagination ; et je n'ai pas oublié le souvenir d'admiration qu'ils avaient gardé de la vigueur, de l'ingéniosité, de la subtilité du maître arrangeur, se mettant aussitôt aux prises avec l'idée souvent informe, confuse, et la développant et la forgeant, et l'assimilant aux nécessités, aux magies de la scène, où elle produisait toujours tout l'effet possible.

Méprise qui voudra — et nombreux, je le sais, sont ceux qui se permettent ce mépris, — oui, méprise qui voudra cette habileté professionnelle ou ce vil métier, comme diraient les méprisants à l'instar du renard de la fable, il n'en est pas moins vrai que l'art qui consiste à captiver et charmer l'attention des publics divers est un art réel, non sans grandeur, dont il faut largement louer ceux qui l'exercent quand ils savent en faire un digne emploi.

Quel renom, ou même quelle gloire ne décerne-t-on pas à des parleurs, souvent plus verbeux que réellement éloquentes dans l'artistique ou littéraire acception du mot, qui passionnent, exaltent les multitudes, presque toujours pour les entraîner aux pires, aux plus funestes égarements sociaux. Ne refusons donc pas ce renom, cette gloire aux hommes qui, par la séduisante mise en œuvre des fictions qui les hantent, savent en plaisant aux esprits, émouvoir sainement les cœurs. Et tel fut le rôle moral auquel resta sans cesse fidèle le grand dramaturge populaire, l'infatigable travailleur intellectuel que la mort vient de condamner au repos, et dont l'œuvre immense n'est certainement pas prête d'être oubliée.

KODAK.

PROVERBES DE MÉNAGE

Une maison sans femme et sans feu est un corps sans âme.

On attend jamais trop un bon repas et une bonne femme.

Une bonne femme est le meilleur meuble de la maison. Femme sage reste à son ménage.

Pour faire un bon ménage, il faut que l'homme soit sourd et la femme aveugle.

Avant de demander une fille en mariage, observez premièrement le caractère de la mère.

Qui naît belle, naît mariée.

Mangez le poisson tandis qu'il est frais et mariez votre fille tandis qu'elle est jeune.

Marie ton fils quand tu voudras, ta fille quand tu pourras.

On pleure la mort d'une fille pendant quelques mois ; mais on la pleure tous les jours si elle est mal mariée.

On ne doit point se marier, si l'homme n'a de quoi diner et la femme de quoi souper.

Qui se marie à la hâte se repent à loisir.

Il est aisé de faire des noces, mais il n'est pas aussi aisé d'entretenir le ménage.

Beauté sans bonté est comme vin éventé.

MOT DE LA DERNIÈRE HEURE

Côme de Médicis, dit le Grand, étant à l'extrémité, sa femme lui demanda pourquoi il fermait les yeux :

— Pour les accoutumer, répondit-il.

ENTRE ABRUTIS

Fabien. — Quel étrange air ?

Gatien. — C'en est une !!!

UNE PUISSANCE

Une gentille petite main peut conduire même un éléphant par un seul cheveu.

PRÉVOYANT

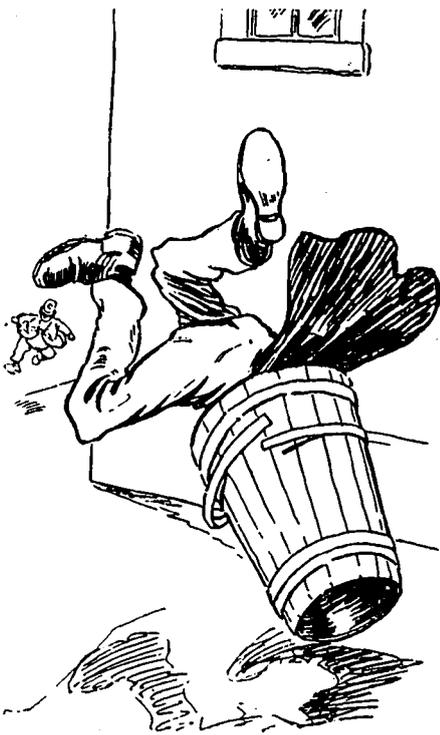


Tobie. — Je ne suis pas un millionnaire. Pas d'obstination là-dessus... Mais ça n'empêche pas que j'ai une jolie maisonnette à moi et quelque chose en réserve pour les... mauvais temps.

QUELQUEFOIS MALHEUR EST BON



I
Tobie poursuivi par la police...



II
...Pique une tête dans une tinette sans fond...

COURRIER FEMININ

En lisant certaines annonces de journaux où les esseulés, les dé, areillés et les oisifs des deux sexes deman'ent à tous les échos de la presse une âme sœur, j'ai été frappé, écrit Henry Rabusson, de la quantité prodigieuse de gens qui s'ennuient dans leur coin. Et je n'ai plus trouvé ces annonces si ridicules, — la part étant faite, et aussi large qu'on voudra, aux polissonneries déguisées. — Je me suis mis à songer, avec une commisération profonde, à ces innombrables ennuyés qui s'accourent à leur fenêtre, les soirs d'été, sous la pâleur indifférente de notre ciel, sous le clignotement de nos pauvres astres anémiques, jetant à la nuit une plainte et un désir que personne ne percevra. C'est une chose terrible que d'être seul dans la vie, de souffrir de sa solitude et de savoir qu'il y a certainement une ou plusieurs personnes de l'autre sexe qui s'entendraient fort bien avec vous, si vous les connaissiez. Eh bien, l'annonce répond à ce besoin de se rencontrer. Et, dès lors, elle est légitime, en dépit des apparences. Mais les gens de bonne foi trouvent-ils, du moins, par-ci par-là, ce qu'ils cherchent ? Pourquoi pas, s'il est vrai, comme je me le suis laissé dire, que de très bons ménages se soient fondés sous les auspices des agences matrimoniales ? Ce qui peut réussir par l'intermédiaire suspect et répugnant d'une agence ne peut-il se conclure, au moins avec les mêmes chances de succès, par l'impersonnelle médiation du journal ? Je sais bien que les âmes un peu délicates, un peu fières, ne consentiront jamais à s'offrir comme une marchandise, et que l'annonce "pour union" n'est pas encore entrée dans nos mœurs, — dans nos bonnes mœurs, du moins.

Mais tout le monde n'est pas fier, tout le monde ne consent pas à attendre que le hasard, ce grand artisan du bonheur et du malheur humains, se charge spontanément du rôle "d'honnête courtier" et bâcle pour vous une rencontre et une union réalisant vos rêves. On prend ce qu'on trouve, quand on trouve quelque chose. Mais il n'est pas défendu de chercher. Et, dès lors, il n'est pas surprenant que l'on cherche un peu partout. Il y a, par exemple, des gens qui épouseraient le diable ou Proserpine plutôt que de n'épouser personne, comme ce mari qui plaidait, l'autre jour, en divorce contre une épouse rencontrée à table d'hôte et qui le *plaque* (c'est lui qui l'a dit), après l'avoir soulagé de tous ses capitaux mobilisables. Drôle d'idée, tout de même, que d'aller chercher femme à table d'hôte !... Mais, basta ! pourquoi pas aussi bien là que dans les colonnes d'annonces d'un journal ? Et, si nous étions en veine de paradoxe, nous ajouterions : "Pourquoi pas aussi bien à table d'hôte que chez la cousine ou la belle-sœur de l'oncle d'une amie à vous, où l'on fera venir le futur objet aimé, à seule fin que vous puissiez le reluquer un brin avant d'en devenir le légitime possesseur ?" Car enfin, il est prodigieux de constater que les trois quarts et demi des conjoints ne se connaissaient ni d'Eve, ni d'Adam trois semaines ou trois mois avant la noce. Si le mariage est décidément une loterie, qu'on mette les noms dans un chapeau : ce sera plus amusant.

Et voilà qui est bien pour donner raison à ce jeu américain qui, ayant résolu de prendre femme, ou résigné à le faire, promet sa main à celle des jeunes personnes de l'endroit qui gagnerait la course de bicyclettes organisée par lui dans cette intention vraiment héroïque ou charentonne !

XXX.

CONTE ARABE

Djeha revint du marché ce matin-là et remit à sa femme trois livres de viande en lui disant : "J'aurai ce soir quelques invités, tu nous prépareras le repas et tu apprêteras cette viande à la guise."

A peine fut-il sorti que la ménagère réunit ses voisines et après un conciliabule assez long, dont la viande fut le sujet, on convint de l'apprêter de suite et de la manger.

Le soir, Djeha arriva en compagnie de ses amis et après que chacun eut prit place autour d'une petite table ronde, il interpella son épouse.

— Zorah, apporte nous le repas.

Zorah aussitôt prit un air penaud et s'excusa en disant que le chat avait mangé la viande pendant qu'elle surveillait la cuisson d'un autre plat.

— Comment se fait-il qu'un chat puisse manger trois livres de viande, dit Djeha en colère ? Cela est étrange et je vais m'assurer du fait.

Il attira le chat à l'aide d'un peu de miel et se fit apporter une balance. Il se trouva que le chat pesait exactement trois livres.

Djeha sourit et s'adressant à sa femme :

— Si c'est un chat, où est la viande ? et si c'est la viande, où est le chat ?

Si le repas fut maigre ce soir-là, l'hilarité tint lieu de plat de résistance.

COURTE IMPROVISATION

En 1848, un bon vieux paysan, qui avait plus de vertus que de talents, fut appelé par ses concitoyens aux honneurs de l'écharpe municipale. Il monta sur une chaise au sortir de l'élection, et harangua en ces termes ses nouveaux administrés :

" Mes chers concitoyens,

" Mon cœur n'oubliera jamais l'heureux jour où vous avez fait à mes cheveux blancs l'honneur de les mettre à votre tête. "

SON APPRENTISSAGE

Bouleau.—Je me demande comment il se fait que Taupin soit devenu si grand romancier.

Rouleau.—Je pense qu'il s'est habitué au collège.

Bouleau.—Comment cela ?

Rouleau.—Quand il écrivait à ses parents pour avoir de l'argent, il inventait les histoires les plus ingénieuses.

PHILOSOPHIE COURANTE

Bien des hommes ne sont arrivés au faite de la célébrité que pour montrer au monde combien ils sont susceptibles d'éprouver le vertige.

QUELQUEFOIS MALHEUR EST BON — (Suite et fin)



III
...Mais avec son sang-froid habituel...

IV
...En tiro bon parti et échappa à la police.

CHEZ LE DENTISTE



Le client (après extraction de la cinquante dent saine). — C'est-y de la déveine, ça ! Vous arrachez toutes celles qui ne faut pas !
Le dentiste. — Un peu de patience, sapristi ! nous finirons bien par tomber sur la bonne !

CHRYSANTHÈMES

Sous les sectes palmiers, autour des myrthes blancs,
Dans le jardin d'hiver plein d'arbres troublants
Des plantes tropicales,
Les chrysanthèmes font des décors somptueux,
Avec leurs brans, leurs ors, leurs rouges canotiers,
Mêlés de trinités pâles.

Et le verre bercé par le doux bruit des eaux
Qui jaillissent, criblant les mousses, les roseaux
De diamants liquides,
Entière de parfums, éblouie de couleurs,
Époque du pays des radieuses fleurs
Les visions splendides :

Les grands fleurs, semés de verdoquants ilots,
Qui glissent, soulèrant les moires d'or des flots,
Les jonques orquilleuses :
Sur leurs bords, les flamants roses et les ibis,
Et, parmi les nupials et les corolpapis,
Les jades mirraillieuses :

Les ponts aériens, de bambous encadrés :
Là, se posent, joueurs, des oiseaux diaprés,
Vivantes pierreries,
Là, passent, s'éventant dans de haut palanquins,
Des femmes aux habits faits de rares satins
Couverts de broderies :

Se profilant, hardis, sur de clairs horizons,
Les palais embaumés d'étranges floraisons,
Les temples fantastiques,
Où tréquent, au milieu des bouzes accroupis,
Sur de sombres autels tendus de lourds tapis,
Les Bouddha magnifiques :

Et les jardins sacrés, où résonnent les gongs,
Où flotte l'étendard orné de noirs dragons,
De bizarres emblèmes,
Où sous de chauds soleils, délosent, loin des yeux,
Des fleurs comme jamais n'en connaîtront nos cieux,
Vos sœurs, ô chrysanthèmes !...

MME DRUT-FONTÈS.

BIJOUX VIVANTS

Ulloa, dans ses *Annales américaines*, raconte qu'en son temps (XVII^e siècle) la mode des bijoux était si recherchée que les femmes, dans leurs promenades du soir, remplaçaient ingénieusement les chaînes de cou, employées dans le jour, par un ornement moins précieux, à la vérité, et qui devait, au contraire, son merveilleux éclat aux ténèbres.

« On sait, dit-il, que les Péruviennes, ont pour habitude d'orner leur cou et leurs oreilles de cordons de mouches phosphorescentes et de vers luisants, qui ressemblent, pour ainsi dire, à des colliers et à des pendants de lumière naturelle. »

La même coutume existe encore aujourd'hui à la Vera-Cruz, à Mexico et à Cuba. Les dames de ces pays emploient des bijoux d'une nature exceptionnelle formés de *cocuyos*, nom que les Espagnols donnent à une espèce de scarabées *pyrophores* (porte feu) de la famille des élaterides, qui produisent une lumière moins vive, mais aussi pure que celle de l'électricité ; assez forte toutefois, quand on promène l'insecte au bout du doigt, pour permettre de lire dans l'obscurité la plus profonde.

Comme une lampe éclatante éclipse la lumière d'une veilleuse, ainsi le pyrophore efface par ses feux la lueur de notre ver luisant, qui n'est qu'à peine rayonnant. Il suffit d'en placer quelques-uns dans une petite cago

pour éclairer suffisamment une chambre, et pour lire facilement dans la projection de ce luminaire. Lorsque l'éclat de ces foyers vivants diminue, on les ranime en les agitant, ou en les trempant dans l'eau. Ces curieux insectes, que quelques savants avaient cru, tout d'abord, phosphorescents par l'ensemble de leur corps, ne tirent la lumière qu'ils jettent que de trois vésicules radiantes ou espèces de petites lanternes, dont deux sont placées sur leur dos et la troisième sur leur poitrine. Ce qu'il y a, en outre, de surprenant, c'est qu'ils peuvent à volonté fermer ces lanternes, comme on ferme les yeux en abaissant les paupières.

Lorsqu'un Indien, dit-on, est forcé la nuit de traverser les forêts mexicaines, il prend deux pyrophores, qu'il attache à ses chaussures, pour éclairer son chemin, en même temps que pour écarter les bêtes venimeuses : le matin il pose soigneusement ces insectes sur l'herbe. M. Lacordaire, le savant entomologiste, dans son mémoire sur les insectes du Brésil, doute un peu de l'authenticité de ce dernier détail : cependant, le proverbe suivant, très usité au Mexique, semblerait le confirmer : « Emporte la nuit la mouche de feu ; mais remets-la où tu l'as prise. »

Lorsque les Américaines veulent orner leur toilette du soir à l'aide de ces bijoux vivants, elles enferment les précieux coléoptères dans de petits réseaux de tulle légers, attachés les uns aux autres, qu'elles disposent ensuite soit autour de leur cou, soit en pendants d'oreilles, soit dans les nœuds de rubans de leur corsage, ou dans les fleurs artificielles de leur coiffure.

Ce luxe n'a, du reste, rien de ruineux, car à Mexico, à la Vera-Cruz, à Cuba, les cocuyos se vendent, en moyenne, de 20 à 25 centimes la douzaine.

L. B.

ÇA VAUT MIEUX QUE D'ALLER AU CAFÉ

La légende d'un petit croquis de Draner : « La pêche à la ligne, ça vaut mieux que d'aller au café », rappelle un bien bon type de pêcheur, garanti nature.

Notre homme s'installait, dès sept heures du matin, sur son pliant, au bord de la Marne, à proximité d'une auberge, d'où il commençait par se faire apporter un pichet de vin blanc, histoire de tuer le ver, — pas celui de son haméon, bien entendu.

Il vidait ainsi, tout en fumant force pipes, deux ou trois pichets, puis il allait déjeuner sous la tonnelle.

Après le café et la rincette, retour au bord de l'eau, ralamage de pipe et reprise des hostilités.

Alors, on lui servait de la bière.

Trois ou quatre canettes lui suffisaient pour atteindre l'heure du dîner.

Après quoi il levait la séance.

Quand ça n'avait pas mordu, il disait très sérieusement qu'il n'avait rien pris !

— Enfin, ajoutait-il, ça vaut mieux toujours que d'aller au café !...

D'OU VIENT LE MOT "PATAQUÈS" ?

Pataqués est-il français ? On dit assez communément d'un individu qui confond les choses dont il parle et qui est inintelligible, qu'il fait des *pataqués*. Voici la curieuse origine que l'on assigne à ce mot bizarre :

Un personnage appartenant à la noblesse, sous Louis XV, se trouvant un soir placé dans une loge, à l'Opéra, près d'une dame

PAS DE CHANCE



dont la mise indiquait l'opulence, mais dont la tournure annonçait la roture, sentit sous ses pieds un objet égaré qu'il ramassa : c'était un éventail. Le gentilhomme le remit poliment à sa voisine, supposant qu'il lui appartenait. Celle-ci le repoussa, disant :

— Il n'est *pat* à moi, et je ne sais *pat* à qui.

— Alors, madame, répondit le gentilhomme, moi, je ne sais *pat* à qu'est-ce.

On avait fait cercle autour des interlocuteurs ; l'aventure s'ébruita et le mot resta.

Tel sait se passer de pain qui no pourrait vivre sans illusions.

THÉOPHILE GON-E.

— Qu'est donc devenu votre bicyclette ?
— C'est le pharmacien qui l'a en paiement de ses emplâtres, compresses, etc.

CONSOLATION



— Enfin, docteur, cette pauvre femme s'est-elle vue mourir ?
— Heureusement non, chère madame : elle était aveugle !

VIEILLES LEGENDES

Le chevalier au Cygne, qui vient d'être popularisé de nouveau à notre époque par le *Lohengrin* de Wagner, est le héros fabuleux d'un des naïfs poèmes que les trouvères des XII^e et XIII^e siècles imaginèrent pour donner une origine à la fois surnaturelle et glorieuse à l'illustre Godefroy de Bouillon, duc de Lorraine, chef de la première croisade et premier roi chrétien de Jérusalem.

Maints conteurs s'étant emparés du même sujet, ou plutôt ayant arrangé à leur façon un texte primitif, qu'aujourd'hui l'on est bien embarrassé de reconnaître, il s'ensuit que l'histoire du fameux chevalier est venue à nous singulièrement modifiée en ses diverses situations. Voici toutefois, sommairement rapportée d'après la grande *Histoire littéraire de la France*, la version qui, semblant la plus ancienne, peut avoir fourni le thème original auquel ont été faites de nombreuses variantes.

Un roi Lothaire — roi de Lorraine, bien entendu, puisque le nom de Lorraine est de fait du vieux mot *Lotharingie*, qui signifie domaine ou état de Lothaire — un roi Lothaire s'étant égaré à la chasse, avait rencontré dans le bois une dame ravissante de beauté, nommée Elioxe, qui consentit à devenir sa femme. Cette Elioxe, étant un peu fée, avait prédit que d'elle naîtrait le futur conquérant de Jérusalem, qu'elle aurait cinq autres fils et une fille, et que tous ces enfants porteraient au cou, en naissant, une belle et riche chaîne d'or. Peu de jours après le mariage, Lothaire eut à soutenir une longue guerre, et, pendant son absence, Elioxe mourut en donnant le jour à sept jumeaux, dont une fille. Alors la mère du roi, qui détestait sa belle-fille, enferma les nouveau-nés dans un coffre et chargea un de ses serviteurs d'aller les exposer dans une forêt lointaine. Cet homme, bon de sa nature, au lieu d'exécuter cet ordre dans toute sa cruauté, enveloppe les jumeaux dans son manteau et va les déposer à l'entrée d'une grotte habitée par un ermite, qui trouve et recueille les enfants, à qui il donne pendant sept ans la nourriture matérielle et spirituelle.

Quand le roi Lothaire revient dans son palais, la cruelle grand-mère raconte à son fils que la reine Elioxe avait mis au monde sept dragons, qui, aussitôt après leur naissance, se sont envolés pour ne plus reparaitre. Le roi, ne mettant pas en doute le récit de sa mère, se consola de la perte de sa femme et de ses enfants.

A quelques années de là, un de ses sénéchaux, égaré dans la forêt, reçoit l'hospitalité de l'ermite et, apercevant les enfants, remarqua la belle chaîne d'or qu'ils ont au cou, et vient rendre compte à la marâtre de ce

qu'il a vu. Celle-ci convoite les chaînes d'or et renvoie le sénéchal à l'hermitage. On lui rapporte seulement six des colliers, la jeune fille ne s'étant pas trouvée là quand le sénéchal est venu.

Mais à peine les six garçons avaient-ils perdu leurs colliers, que, cédant à la force d'un enchantement, en quelque sorte originel, ils ont pris une nouvelle forme : ils sont devenus de grands oiseaux blancs aux larges ailes, au long cou, des cygnes enfin, qui aussitôt se sont envolés vers le palais de Lothaire et là, devenus l'objet de la sollicitude instinctive de leur père, ils se promènent sur un vivier poissonneux, qui suffit largement à leurs besoins.

Près de cette pièce d'eau, ils voient un jour arriver leur sœur qu'ils reconnaissent et à qui ils font mille caresses. La demoiselle se souvient du jour où le sénéchal est venu à l'hermitage. Conduite devant le roi, elle lui raconte ce qu'elle sait ; et Lothaire soupçonnant une partie de la vérité, contraint sa mère à lui apprendre le reste. Bien vite, cinq des colliers sont remis au cou des cygnes, qui, aussitôt, reprennent leur première forme.

Par malheur le sixième collier avait été fondu par l'orfèvre de la méchante reine-mère : un des enfants conserve donc la forme de cygne, et est placé par Hélios, l'un de ses frères, à la proue du vaisseau qui doit le conduire en de lointaines contrées : c'est à cause de lui qu'Hélios reçoit le nom de *chevalier au Cygne*.

Or il va de soi que, si cet Hélios s'en va de par le monde, c'est pour y trouver motif à de hautes prouesses, qui révèlent en lui le plus brave, le plus loyal, le plus courtois des chevaliers.

Un jour, monté sur le navire que dirige son frère qui a gardé la forme de cygne, il aborde à Nimègue devant l'empereur, au moment où la duchesse de Bouillon, veuve de Godefroy le Barbu, accompagnée de sa charmante fille Béatrix, vient se plaindre du Saxon Regnier, usurpateur de ses domaines. L'empereur reconnaît ses plaintes fondées, mais il n'est pas assez fort pour les faire respecter. Il faudrait qu'un champion se présentât pour combattre en champ clos le Saxon Regnier. C'est alors que la nef blanche, conduite par le cygne, aborde au rivage. On en voit descendre un jeune chevalier couvert d'armes brillantes, le cor à la main. Il approche, salue l'empereur, entend le défi du Saxon, offre de défendre la duchesse, et sort vainqueur d'un combat qui rend à la veuve et à l'orpheline la terre de Bouillon dont elles avaient été dépossédées.

Naturellement, pour prix de son dévouement le chevalier au Cygne devient l'époux de la belle Béatrix dont il a bientôt une fille qui sera la mère de l'illustre Godefroy de Bouillon.

BÉVUE

Dans l'introduction d'un mémoire sur *la Propriété d'après le Code civil* publié en 1848, par M. Trophny, le célèbre jurisconsulte, on trouve ce qui suit : " Au milieu de tant d'institutions qui tombent ou qui vieillissent, la propriété reste debout, assise sur la justice et forte par le droit."

LE DERNIER MORCEAU

Jadis, quand on menait les criminels au supplice, on leur faisait faire des poses à quelques endroits. On leur servait un verre de vin et trois morceaux de pain béni. On appelait cette collation le *dernier morceau du patient*. Or, si le patient mangeait avec un certain appétit et vidait résolument son verre, c'était, disait-on, de bon augure pour le salut de son âme.

A LA SOURCE MÊME

Le maître. — Quelqu'un d'entre-vous a-t-il déjà vu une peau d'éléphant ?

L'élève. — Moi, monsieur, j'en ai vu une.

Le maître. — Où cela, mon enfant ?

L'élève. — Sur l'éléphant, monsieur.

PENSÉE DE CARÈME

Nous devons aimer nos amis en Dieu, nos ennemis pour Dieu.

Un peuple n'est pas diminué, qui se passionne et se torture pour les choses idéales.

PAUL DESCHANEL.

CONSTATATION



— Je ne sais pas ce que c'est que la *Coupe de l'Amérique*, mais je suis sûr que ça ne vaut pas celle que je viens de faire à Monsieur.

ET AVEC ÇA ?



—Voici la douzaine de mouchoirs demandée, et avec ça ?
—Avec ça... on s'mouche pas dans ses doigts, pardine.

QUELQUES RIMES

*Sous les climats heureux, loin des pâles hivers,
J'irai, cherchant partout les tons les plus divers :
Crinière des lions et robe des gazelles,
Plumage des oiseaux, lustre moiré des ailes :
Touques brunes bronzant l'écorce des vieux troncs :*

*Jaune ardent des soucis ou pâle des citrons,
Jaune qui des genêts, rire de la clairière ;
Jaune de ces bijoux dont une femme est fière :
Jaune de ces chereux, muables toisons d'or,
Qui font pâlir les blés mûris par Messidor :*

*Vert bordant chez les chats la pensire prunelle :
Vert clair de jeune rigne ombrageant la tonnelle :
Vert sombre des sapins, des ifs et des cyprès :
Vert glauque de la rague et vert des prés, si frais.*

*Bleu lisse des bluts qui, sous le panicule
Des froments protecteurs, bravent la canicule ;
Bleu cendré des longs soirs où, sous le firmament,
Tout est parfum, silence, amour, recueillement ;
Bleu limpide des lacs qui perle sur la rame ;
Opale sinuoux sur fine main de femme ;
Bleu de la méridienne, iris pur encerclant,
Dans le ciel, ail crévé, le soleil, trou saignant :
Bleu presque noir, voilé par le charret des prunelles,
Bleu noir si sollicité de vos chereux, ô brunes !*

LE SULTAN ROUGE

A qui dédier ce triste souvenir d'Orient ? A tous les pères de famille qui ont au cœur l'amour de l'enfance, pour qu'ils puissent partager avec moi l'indignation de l'horrible forfait que je vais leur raconter.

C'était en 1880. Je me trouvais à Constantinople et, souvent, en compagnie de mon confrère le Dr G., je me rendais à l'hôpital de Pancaldi situé

tout en haut de la ville, à l'extrémité nord de Péra. Cet hôpital comprenait des infirmes de toute catégorie et était dirigé par les sœurs de St-Vincent-de-Paul. Ses ressources étaient bien minimes et fournies en grande partie par la charité publique. Aussi nos services étaient absolument gratuits, trop heureux que nous étions de pouvoir contribuer pour une petite part à une œuvre française éminemment humanitaire.

Mais, outre les infirmes, nous admettions parfois des indigents dont la situation exigeait impérieusement une opération. Nous pûmes ainsi, un beau jour, réussir une opération (hystérectomie) assez rare en Europe à cette époque, et la première dans tous les cas au pays des Osmanlis, et qui eut un certain retentissement dans la ville, surtout pour le beau renom de la science française. Mais, en somme, la vraie destination de cet hospice était de secourir les infirmes et plus spécialement ceux qui étaient d'un âge avancé.

Souvent, à notre visite, nous rencontrions une fillette de 10 ans, mignonne au possible. Elle était blonde comme les épis de blé, élancée, avec de grands yeux bleus, une figure ovale et un petit menton à fossette. Ses petites lèvres carminées formaient comme une auréole rouge à des quenottes d'une blancheur éclatante. Sa démarche, son jeu, son sourire, tout était gracieux chez elle. On aurait dit une de ces figurines angéliques de la chapelle Sixtine, peintes par un Titien ou un Raphaël, ou travaillées par le ciseau d'un Michel Ange. Au milieu de quelques orphelines dont les sœurs de charité avaient la garde et l'entretien et qui, toutes avaient une mise extrêmement modeste et uniforme, elle frappait immédiatement l'attention, par un certain air distingué une expression de la physionomie affable, par ce je ne sais quoi d'indéfinissable que l'on trouve parfois à des personnes que l'on voit pour la première fois et qui force l'admiration et la sympathie.

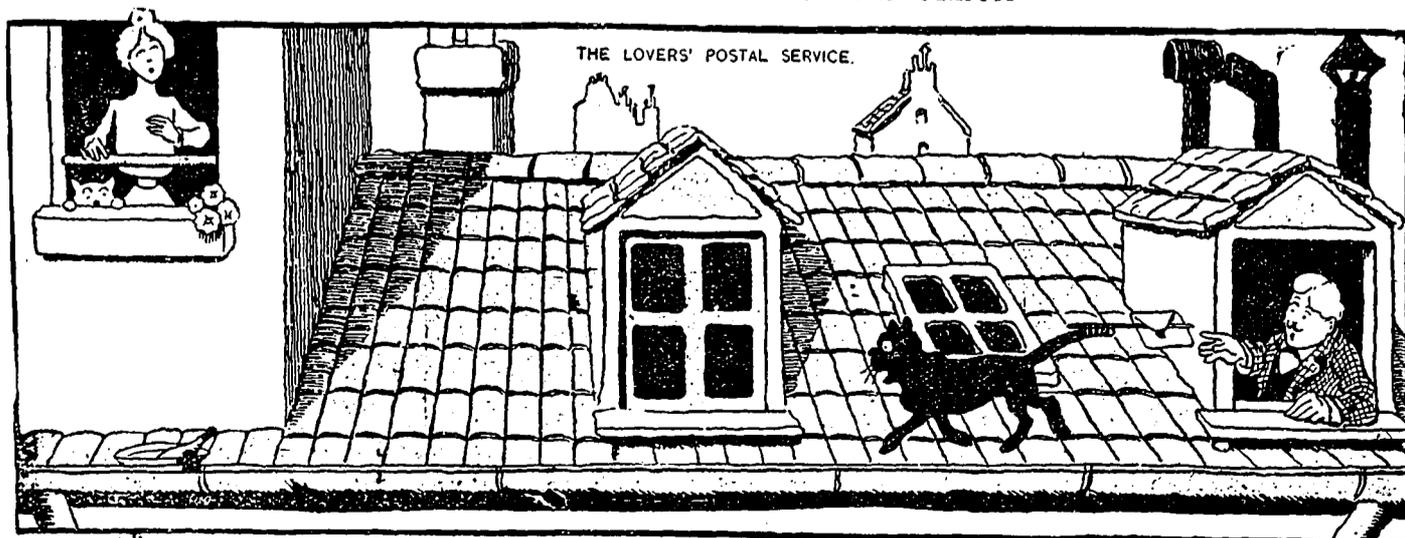
Assez fréquemment nous surprenions cet enfant dans la cour jouant avec les fillettes de son âge. Chaque fois elle s'arrêtait au milieu de ses courses, pour nous regarder avec une curiosité toute enfantine. Parfois aussi elle s'hardissait jusqu'à venir sauter dans le cabinet des docteurs, en criant de sa voix claire et argentine, et riant aux éclats tout comme une enfant gâtée. Tout cela était fait avec tant de mignarderie, que nous prenions un vrai plaisir à la voir sautiller, gambader et crier.

Nous avions remarqué la délicate attention dont elle était entourée de la part des sœurs et surtout ce laissez-faire, et ce laissez-passer qui n'étaient pas permis aux autres gamines.

Comme bien l'on pense, souvent nous nous demandions ce que pouvait faire là cette fillette, dans un milieu qui paraissait ne pas être le sien, et dans une situation que nous sentions parfaitement ne pas être la sienne. Les égards que l'on avait pour elle, la tendre sollicitude dont elle était l'objet, puis mille petits riens ; des chuchotements quand des étrangers venaient visiter l'hôpital ; un silence glacial, quand fortuitement des demandes indiscrètes étaient posées à la supérieure et aux sœurs, enfin tout un ensemble de signes nous faisaient supposer qu'un mystère planait sur la naissance et l'existence de cette enfant. Mais lequel ? Les suppositions allaient leur train toutes plus romanesques les unes que les autres, mais toutes aussi exaltant l'origine de Mariem — car elle s'appelait Mariem — nom d'emprunt peut-être ; mais c'est Mariem que l'appelaient les sœurs ; c'est Mariem que nous nous plaignions à notre tour à l'appeler. Que de fois ce nom a retenti sous les voûtes du petit hôpital ? Car chacun, sœurs, enfants, malades, réclamait sa petite Mariem, qui était pour tous l'ange consolateur qui chassait l'annui.

Mais un jour Mariem disparut, et sous les voûtes du petit hôpital onques n'entendit plus retentir ce doux nom. Ce fut pour nous un crève-cœur de ne plus la voir, quand nous entrions, nous accueillant avec ce bon petit sourire d'enfant, que nous ne pouvons oublier ; un crève-cœur aussi de ne plus l'apercevoir dans la cour jouant avec ses petites camarades, de ne plus entendre ses lutineries ; et de ne plus la sentir derrière nous pendant la visite, taquinant gentiment les pauvres infirmes auxquels

LE SERVICE POSTAL DE DEUX AMOUREUX



LE SERVICE POSTAL DE DEUX AMOUREUX — (Suite)



II

elle apportait un rayon de gaieté et de bonheur. On en parla pendant quelques jours, on chercha, mais en vain, les causes de sa disparition ; il fut question d'une mère qui avait repris ses droits, d'enlèvement même par la violence, mais toutes les bouches étaient fermées par ordre supérieur et bientôt le silence se fit sur la petite Mariem dont il ne resta plus d'elle que le souvenir d'une agréable et douce sensation, comme le mirage d'une épisode des plus charmantes de notre existence.

Quelques mois plus tard, nous rencontrons sur les boulevards, notre confrère le Dr G... La conversation roula immédiatement sur les hommes et les choses de Constantinople. "A propos, dis-je, tout à coup, avez-vous eu des nouvelles après mon départ, de la petite Mariem ? Qu'est-elle devenue ? A-t-elle été réellement réclamée par sa mère ?" "Ce qu'elle est devenue ? Pauvre enfant ! répondit tristement le Dr G..., elle a été cousue dans un sac et jetée dans le Bosphore par ordre de son oncle le Sultan Abdul-Aziz. Vous n'ignorez pas que le Sultan actuel avait deux frères. Le premier, Abdul Hamid, ne resta pas longtemps sur le trône. Quelque temps après son avènement, il fut trouvé dans sa chambre, étendu dans son lit, les veines du bras gauche largement ouvertes et exangues. A côté de lui des ciseaux paraissaient indiquer qu'il s'était suicidé. Mais en réalité il avait été assassiné.

Mourad lui succéda, mais son règne fut aussi éphémère. Deux mois après il était enfermé pour folie. On n'a jamais plus entendu parler de lui. Mourad avait laissé une fillette, la petite Mariem. Des fidèles de Mourad, prévoyant le sort qui attendait sa fillette, avaient cru prudent de la cacher et de la confier aux sœurs de charité. Maintenant par l'intermédiaire de quelle immonde bassesse, ou quelle ignoble trahison de courtisan, l'existence de cette petite fut-elle connue du Sultan Abdul Aziz ? Nul ne le saura jamais. Toujours est-il qu'une nuit, à 11 h. du soir, alors que tout dormait dans le quartier si retiré des Taxins, tout un régiment de zaptiés, je dis un régiment de zaptiés, cerna l'hôpital, et obligea la Supérieure et les sœurs à livrer à un homme noir, le Grand eunuque probablement, l'homme des basses besognes du Palais, la fille de Mourad. Tel était l'ordre du Sultan ; il fallait s'y soumettre ; et défense était faite aux sœurs de souffler mot sur cet événement, sous peine de compromettre la vie de la petite Mariem. Pleurs, supplications des sœurs, rien n'y fit ; l'homme noir était inexorable et la pauvre Mariem, toute tremblante et en larmes, fut entraînée, presque à demi habillée.

Cette nuit-là même à Dolma-Bagché, une fenêtre s'ouvrit violemment,

puis une masse blanche allongée, traversa l'espace et alla plonger dans les eaux limpides et bleues du Bosphore. Un clapotement et le flot s'entr'ouvrit cette fois encore, mais pour laisser passer la belle Mariem, la petite blonde au sourire exquis, aux grands yeux bleus et aux quenottes blanches, qui allait retrouver tout au fond, sa mère, probablement aussi son père, tous ceux enfin qui y dorment leur éternel sommeil aux pieds même du Palais impérial, et qui ont payé de leur vie, la peur, la couardise et la tyrannie du grand Chef de l'Islamisme qui règne actuellement à Stamboul, sur le trône de Mahomet II le conquérant.

Pauvre Mariem ! Le hasard de la destinée t'avait fait naître sous les lambris dorés de Topané. Mieux aurait valu pour toi avoir pour berceau, le kaïck du dernier des kaïdji de la corne d'or, ou pour père n'importe quel brave portefaix ou cafedji de Stamboul ou de Golata-Serai. Car tu vivrais encore heureuse et adorée, et tes amis n'auraient pas à maudire aujourd'hui ce sort qui fit de toi la victime inconsciente d'ambitions dynastiques...

Et voici pourquoi je hais et j'abhorre le Sultan rouge Abdul-Aziz, l'assassin de la princesse Mariem, la fille de Mourad le fou, ou le soi-disant fou.

HERIMA NIDIRAS.

UN GENRE

Une épitapho copiée textuellement sur une tombe dans un cimetière des environs de Nogent :

Regrets éternels !

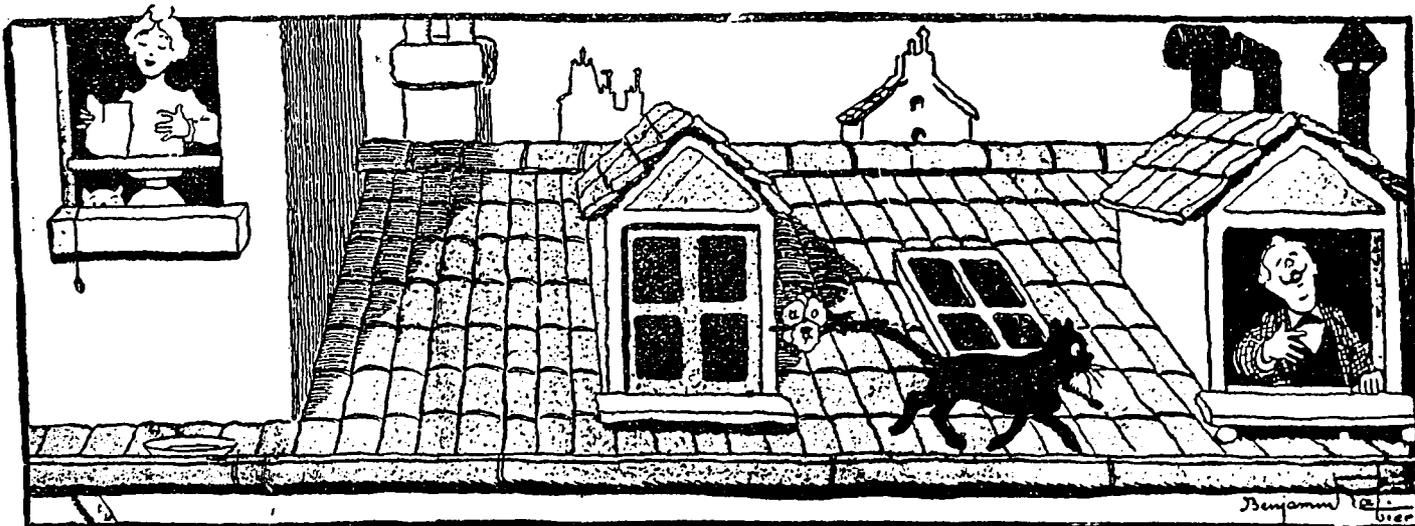
O ma femme ! O mon Octavie !
Tendre objet d'un éternel deuil !
Toi qui trop tôt me fus ravie,
Repose en paix dans ton cercueil !
Repose en ta bière de chêne !
S'il n'était si gros, ton Eugène
A tes côtés viendrait dormir !
Mais, tu sais, où y a de la gêne,
Cher ange, il n'y a pas de plaisir !

PEU ENCOURAGEANT

Le solliciteur.—Permettez-moi de vous montrer ce livre sur la Méta-physique par le professeur Fortetète.

Le sollicite.—Prenez un siège, monsieur. J'ai lu ce livre et, si vous aviez un peu de temps libre, j'aimerais à discuter ses mérites avec vous.

LE SERVICE POSTAL DE DEUX AMOUREUX — (Suite et fin)



III

TOUT MAIS PAS CELA



I
—Vous êtes prêt à tout me sacrifier,
dites-vous... Faites couper vos cheveux.

II
—Oh ! ça, jamais !

A LA MER

*Je l'aime en tes atours, ô sublime coquette !
Ton infini te donne un mystique décor,
La Lune, son argent et le Soleil, son or,
Et tu passes ton temps à changer de toilette.*

*Quand, sur ton almanach, un jour officiel
Impose plus de luxe aux Grands de la Nature,
Radiante, tu mets la plus belle parure
Que l'Orfèvre divin fit pour toi : l'arr-en-ciel.*

*Je l'aime encore avec ton âlisme insoufflable ;
Déjà pour la science et notre vanité,
Et dont toutes les lois sont des lois d'équité,
Puisque tout s'y soumet : monstres et grains de sable.*

*Je l'aime en tes accès de grand enfant gâté,
Accès qui font trembler jusqu'aux choses géantes
Et jusqu'aux plus puissants du domaine où tu hantes,
Depuis un bout déjà très long d'éternité.*

*Je l'aime avec tes voix vieilles et toujours neuves,
Lorsque tu rugis d'aise ou hurles ton souci
À la falaise en pleurs ; — mais je te hais aussi,
O sinistre artisan d'orphelins et de veuves !*

EDMOND DE CHAILLAC.

LA CULTURE DU THÉ EN CHINE

La culture du thé est très simple quoique les Chinois en aient fait un mystère pendant plusieurs centaines d'années. Très peu de personnes savent comment on élève la plante et à quoi ressemble une plantation de thé. Une plantation de thé ressemble beaucoup à des bosquets toujours verts plantés dans des jardins formant une série de terrasses échelonnées le long des coteaux. Ceux qui ont visité les vignobles du sud de la France sauront exactement à quoi ressemble une plantation de thé. Le thé en Chine s'obtient toujours par la semence qui est ramassée en automne (lorsque la dernière récolte est faite), elle est ensuite placée dans le sable pour conserver les graines pendant l'hiver.

Au printemps suivant, la graine est semée dans des pépinières. Pour semer la graine de thé on met de six à huit graines dans des pots à environ un pouce au-dessous de la surface.

Les pots sont ordinairement placés à quatre pieds les uns des autres et recouverts de débris provenant de la décortification du riz ou de terre desséchée. Chose curieuse et dont on n'a jamais pu déterminer la cause, c'est que sur huit graines semées, il n'en pousse que deux ou trois. Lorsque les jeunes plants ont atteint une hauteur d'environ six pouces, ils sont transplantés définitivement dans les jardins et sont espacés de cinq à six pieds les uns des autres. En Chine on ne met jamais d'engrais aux plantes de thé, les thés produits sans fertilisation sont considérés comme étant les meilleurs. Les plantations de thé sont faites au commencement du printemps pour que les jeunes plants soient bien arrosés par les pluies de la saison. Les plantes de thé demandent, en somme, peu d'attention ; on n'arrache pas les mauvaises herbes jusqu'à ce qu'elles aient atteint une hauteur d'environ dix-huit pouces, cette opération doit se faire à la main et non au rateau. Les Chinois ont une manière de presser les principaux bourgeons des plantes, ce qui, dit-on, rend les bourgeons plus nombreux et plus fournis. Dans les saisons très sèches, les plantes sont arrosées avec de l'eau ayant servi au lavage du riz et on recouvre les pieds ; quand il fait froid, on les protège contre les intempéries par une enveloppe de paille. Lorsque les pluies arrivent, les plantes poussent en touffes et demandent quelques soins jusqu'à l'âge de trois ans. Dans quelques districts de la Chine, les branches sont taillées pour réduire la hauteur de la plante mais elle s'étend alors dans une direction latérale.

L'Océan Pacifique et la Force Motrice

Le gouvernement du Canada est actuellement en train d'examiner une demande faite par un syndicat de la Colombie anglaise pour obtenir le privilège d'exploitation des côtes dans le port de Vancouver. Ce projet a pour but de se servir de l'action de la marée comme force motrice. Si ce projet, qui consiste à établir une station génératrice d'énergie électrique actionnée par les eaux du Pacifique se précipitant à travers les défilés étroits qui marquent l'entrée du port de Vancouver, donne des résultats satisfaisants, l'entreprise procurera des avantages considérables au syndicat et atteindra une grande valeur en peu de temps. Prospect-Point, qui est un des endroits les plus beaux et les plus recherchés comme vue, à l'entrée du port de Vancouver, sera l'endroit où seront situées les usines génératrices d'électricité pour la région avoisinante. On demande la concession d'un terrain d'environ 650 verges de long et situé à 50 verges en deçà de la partie la plus étroite de l'entrée du port et, de plus, un autre terrain de même dimension et situé au-dessous de Brockton-Point. Enfin, sur la côte opposée à celle de la ville de Vancouver, il y a un rivage plat très étendu en face duquel se trouvent des passages étroits très dangereux où se précipite la mer, et le syndicat demande que la location lui soit réservée sur une distance de 1 mille de long sur 1 demi-mille de large, ainsi qu'un terrain moitié moindre sur le côté opposé. C'est en cet endroit que l'on se propose de bâtir la station centrale d'électricité. Les trois endroits que nous venons de citer sont suffisamment éloignés l'un de l'autre pour que la marée s'y fasse sentir à des heures différentes, car on y compte toujours une distance minimum de 5 à 6 milles l'un de l'autre. Si tous les obstacles

sont vaincus, si toutes les difficultés prévues sont surmontées, il y a un courant suffisamment fort entre les falaises et suffisamment constant pour actionner les machines. On espère que le gouvernement accordera la concession ; alors une compagnie locale se formera pour exploiter cette entreprise.

LA FATIGUE

La vieille dame. — Ne vous sentez-vous pas fatigué de monter et descendre dans l'ascenseur tout le long du jour ?

Le garçon. — Oui, madame.

La vieille dame. — Est-ce l'action de descendre ?

Le garçon. — Non, madame.

La vieille dame. — L'action de monter ?

Le garçon. — Non, madame.

La vieille dame. — D'arrêter ?

Le garçon. — Non, madame.

La vieille dame. — Qu'est-ce alors, qui vous fatigue ?

Le garçon. — Les questions, madame.

SA PIÈCE

A la porte d'un théâtre.

D... l'auteur dramatique, sort de la répétition ; il a le sang aux joues, l'air énervé et maussade. Un ami l'aborde :

— Ça va, ta pièce ?

— Je ne sais plus, répond D...

Je commença à la trouver aussi embêtante que si elle était d'un autre !!!

PRÉCÉDENT PATERNEL

Un jeune bambin faisant ses devoirs de l'école :

— Dis, maman, faut-il un trait d'union à belle-mère ?

— Non, mon enfant, ton père l'a supprimé.

LE COTÉ SURPRENANT

Fabien. — Une récente découverte antiseptique est appelée par son auteur, un Allemand : Potass-morthodinetrocrescolate.

Gatien. — Comment a-t-il pu découvrir ce nom ?

ÉNIGME TRANSPARENT

Chaque femme aime à passer pour une énigme, mais pas une énigme qui ne peut être devinée.

UN PRÉCÉDENT



— Ne le grondez pas, madame ; lorsque j'avais son âge, mon père me disait aussi : " Tu n'es qu'un petit goret, toute la vie tu feras des pâtés ! " Et c'est vrai, je suis établi pâtissier, et ce sont les pâtés qui m'ont enrichi.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 24 MARS 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

XXXIV

FRANÇOIS BRÉGEAT

(Suite)

Le métier ne lui déplaisait pas trop. Il y trouvait du loier et l'employait à dévorer tous les livres intéressants qu'il pouvait se procurer à la bibliothèque municipale.

Il s'était pris de passion pour les questions africaines et suivait tous les récits des exploitateurs du continent noir.

Il connaissait mieux la carte de l'Afrique que celle de France, et il la rectifiait lui-même au fur et à mesure des découvertes signalées.

Un soir, il montra à sa mère un point de cette carte et lui dit :

— Je serai *quelqu'un* au désert.

Marthe ne chercha pas à comprendre. Lui-même savait-il bien alors ce qu'il voulait.

Les ambitieux remuent beaucoup d'idées, entassent projets sur projets ; mais il leur faut compter sur l'occasion, qui fait souvent défaut aux plus hardis.

En attendant cette occasion, François remplissait de sa fine écriture de longues pages de papier timbré. Cela s'appelle grossoyer.

Peut-être aurait-il fini par prendre goût au grossoyage, s'il ne s'était laissé entraîner dans une première aventure d'amour.

Une diva de café-concert le remarqua et lui proposa de l'emmener à Tunis où elle avait un engagement.

Elle obtint de son directeur l'emploi de comptable pour le jeune Brégeat qui accepta.

Un soir, après avoir embrassé sa mère plus tendrement que d'habitude, il partit et ne revint pas.

Il s'était bien gardé de dire où il allait.

Or, tout justement, le lendemain, M^{re} Paturol venait annoncer aux Brégeat qu'on lui avait volé deux mille francs dans sa caisse, et que l'auteur de ce méfait ne pouvait être que François, dont il avait reçu la démission, par lettre datée de la veille et rédigée de façon assez impertinente.

Le malheureux père commença par rembourser les deux mille francs et, désespéré, se mit en quête du disparu.

Toutes ses recherches demeurèrent infructueuses.

Marthe, qui s'obstinait à croire à l'innocence de son fils, eut l'idée d'aller trouver Luc Marastoul, à qui elle raconta tout, sous le sceau du secret.

— François, un voleur ! s'écria le brave garçon. Ce n'est pas vrai ! je sais où il est, mais je ne vous le dirai pas. Donnez-moi cinquante francs pour me mettre en route et j'irai vous le chercher, afin qu'il se justifie de cette infâme accusation.

Marthe avait des économies cachées qu'elle grossissait peu à peu, pour les donner à son fils quand il partirait au régiment.

Elle remit cinquante francs à Luc et le supplia de ne pas perdre une minute.

Le jeune savetier prit le train de Marseille, où il savait trouver François à l'hôtel du *Lion d'argent*.

Il n'était que temps pour lui d'arriver.

Une heure plus tard et François s'embarquait pour Tunis.

En apprenant le vol commis à l'étude Paturol et la restitution de cette somme par son père, il entra dans une fureur indicible.

— C'est par le plus grand des hasards que tu me trouves ici, dit-il à Luc. Je suis revenu chercher un paquet de livres que j'avais oublié.

Et, désolé à l'idée de quitter sa diva, il s'arrachait les cheveux, poussait des cris de bête fauve.

— Laisse-moi réfléchir, dit-il. J'ai encore une demi-heure pour prendre une décision.

Il s'enferma dans sa chambre et, se jetant sur son lit, s'absorba dans les pensées les plus contradictoires.

Revenir à Nîmes, planter là son engagement c'était dur pour un gars de seize ans, qui fait ses premières armes au dehors.

L'honneur triompha.

Il chargea Luc d'aller rechercher ses bagages et de prévenir les gens qu'on n'avait plus à compter sur lui.

Et, le jour même, il revenait à Nîmes.

Il y arriva au moment où M^{re} Paturol venait de restituer à Brégeat ses deux mille francs.

— Toutes mes excuses, disait l'avogé. On n'a rien volé chez moi. Les deux billets de mille francs qui manquaient ont été retrouvés dans un dossier où le caissier les avait glissés par erreur.

Il renouvela ces excuses à François et lui offrit de le reprendre en doublant ses appointements.

— Jamais je ne rentrerai chez vous, lui dit le jeune homme. Jamais je n'oublierai vos soupçons. Sortez et qu'on ne vous revoie plus ici !

M^{re} Paturol s'empressa de déguerpir.

Il n'était pas plus tôt parti, que François avait à subir l'interrogatoire de son père.

Il répondit franchement.

La mère l'embrassa et trouva des éloges à lui adresser pour sa résolution héroïque.

— Enfin, que veux-tu faire ? demanda le garde.

— Rester ici à t'aider dans ton travail, pourvu que tu me laisses le temps de continuer mes études.

— Mais ce n'est pas l'avenir que tu rêvais !

— Tu ne le sais pas, ce que je rêve, père. Nous en reparlerons plus tard, quand le moment sera venu.

Le père Brégeat était si satisfait de l'innocence de son garçon, qu'il en passa par toutes ses volontés.

Durant deux années, l'excellente Marthe fut la plus heureuse des mères.

Que pouvait-elle désirer de plus ?

On vivait comme des propriétaires au Mas-du-Dalygaire. On n'y manquait de rien, et le travail paraissait bien doux en comparaison des durs labeurs d'autrefois.

Tous les ans, le garde rendait ses comptes à Mme Petitot, qu'on ne voyait jamais.

François dressait les mémoires, de sa belle écriture qui faisait dire à la mère : " Quand on écrit comme ça, on ne devrait pas manier la bêche et le râteau. "

François avait à cœur de satisfaire le père et il ne reculait devant aucun travail matériel.

Da resto, il préférait l'activité à la vie sédentaire.

Le soir seulement, il se plongeait dans ses études, toujours sur l'Afrique.

Il connaissait à fond tous les ressources du continent noir.

Ce qui le mettait hors de lui, c'était d'y voir la France laisser le champ libre aux Anglais.

Il était patriote avant tout et il ne comprenait pas que, possédant déjà l'Algérie, la France n'eût pas encore barré la route des pays neufs à ses rivaux.

Il se plaisait à répéter :

— Avec dix mille hommes d'élite et du canon, on ferait merveille là-bas.

Les nouvelles de Tunisie l'enthousiasmaient à un tel point, qu'il ne voulait pas attendre ses vingt et un ans pour faire son service militaire.

Il s'en ouvrit ainsi à Luc Marastoul :

— Mon vieux (ils étaient du même âge), j'ai assez de cette vie terre à terre. Je ne suis pas fait pour planter des choux, mesurer du bois et surveiller les braconniers. Je ne porterai jamais la casquette du garde forestier.

— C'est bien vrai, fit pour la millième fois le fidèle Marastoul.

— Pourtant, observa François en souriant, tu ne voudrais pas que je reste tête nue toute l'année durant.

— Ça, c'est certain.

— Que me concilles-tu d'adopter comme coiffure ?

— Le chapeau noir du bourgeois.

— Le tuyau de poêle ! l'horrible tube ! J'aimerais mieux le bûchet du Bearnais ou du basque.

— Qui t'en empêche ? dit Luc, qui ne comprenait pas où tendaient ces questions.

— La coiffure qui m'irait le mieux, assure François, c'est le képi d'officier.

— C'est bien vrai, mais... mais faudrait, les galons !

— M'en crois-tu donc incapable ?

— Pour sûr que non ; mais en auras-tu la patience ? Je ne suis qu'un pauvre savetier sans instruction. Pourtant, je connais, pour en avoir entendu parler par les camarades, la vie du monde. Tu as de la capacité comme pas un ; mais il te manque la patience.

— Ça vient, au régiment, la patience !

— Quand on n'a pas la tête brûlée.

Bref, Luc Marastoul, qui avait toutes ses franchises auprès de son ami, ne se gêna pas pour lui prédire qu'il ferait un mauvais soldat.

— Et pourquoi ? demanda François d'une voix où grondait déjà la colère.

— Parce que tu nimes à commander et que tu aimerais moins à obéir.

— C'est bien vrai.

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.

Cette conclusion rendit le calme à François, qui serra les mains de son ami.

—Donc, s'écria-t-il, je vais manœuvrer pour obtenir de mon père qu'il consente à me laisser partir en Afrique.

—Pourquoi en Afrique ?

—Parce qu'il y a des zouaves sur la terre française et que je veux être zouavo.

—Alors, tu ne porteras pas de képi.

—Laisse-moi le temps de gagner mes galons.

Luc Marastoul se gratta le front.

Il était résigné d'avance à faire son temps, comme tout le monde, en bon soldat ; mais devancer l'appel, ça ne lui souriait pas le moins du monde.

—A quoi penses-tu ? lui demanda François.

—A l'ennui que j'aurai quand tu auras quitté le pays.

—Tu l'aimes tant, la Provence.

—C'est bien vrai.

—Alors n'en bouge qu'à la dernière extrémité. Des amis, on en trouve toujours.

La réflexion contrista le brave Luc, qui s'essuya une grosse larme du revers de sa manche rapiécée.

—On ne change pas d'amis comme on change de chemise, dit-il d'un ton grave. On a du cœur ou on n'en a pas. Alors, toi, au régiment, tu m'oublieras et tu te feras de nouveaux amis ? A ton aise, François ; mais tu n'en auras jamais d'aussi dévoué que ton vieux copain, Luc Marastoul.

—C'est bien vrai ! s'écria à son tour François.

Tant et si bien que Luc déclara que si François s'engageait aux zouaves, il le suivrait.

—Et ta mère ? demanda le cordonnier.

—Ne m'en parle pas ; c'est là que le bât me blesse. Elle est si bonne ! trop bonne assurément. L'autre jour, j'ai découvert dans l'armoire à linge le magot qu'elle a amassé sou à sou pour moi et qu'elle aurait triplé d'ici trois ans. Ça se monte à cinq cents balles, mon vieux ! Ce que nous les boulotterons en cinq secs en arrivant là-bas !

—Cinq cents francs ! répéta Luc. Vaudrait mieux les placer à la Caisse d'épargne, pour t'acheter une petite maison au faubourg.

—Une petite maison ! c'est bon pour les petites gens. Moi, je deviendrai un grand homme et il me faudra un palais.

Luc se gratta de nouveau le front.

L'ami François dépassait la mesure ; mais l'ami Luc n'osait le lui dire.

—Bref, conclut l'ambitieux, je commencerai par convaincre papa. Quant à maman, ça sera plus difficile, mais il faudra bien qu'elle se contente. Les femmes, heureusement, n'ont pas encore voix au chapitre.

Luc paraissait encore soucieux.

—Qu'as-tu encore à faire observer ? lui demanda François.

—Eh bien, voilà. Toi, je sais, tu as appris l'arabe dans les livres ; mais moi, c'patois-là n'entrera jamais dans ma caboche et je ne saurai pas dire un mot aux mouquères.

—Pas bête, va ! Tu ne sais pas encore que le langage de l'amour est le même en tous pays.

La nuit tombait quand François rentra au Mas-du-Calvaire.

—Ah ! te voilà, dit Marthe. Je t'attendais pour tremper la soupe.

—Où est donc papa ?

—A la ferme du Broccas. Il y dînera certainement, selon son habitude.

François alluma une cigarette et s'installa à l'américaine, les pieds en l'air. Sa physionomie trahissait ses préoccupations.

—Qu'as-tu donc, lui demanda sa mère, pour être si morose ?

—Moi, rien.

—Tu t'ennuies sans doute à la ferme, mon garçon.

François saisit l'occasion de s'expliquer.

—Oui, mère, répondit-il, cela me coûte à l'avouer, mais, tu as deviné juste, je m'ennuie.

—N'as-tu pas des livres, tout ce que tu désires ? Ne suis-je pas bonne pour toi ? Ton père lui-même ne te fait plus guère de reproches.

—Je ne me plains pas ; tu es, maman, la meilleure des mères et mon père lui-même me traite mieux, peut-être, que je ne le mérite. Mais, j'ai dix-huit ans, je songe à l'avenir.

—A l'avenir ? ne sommes-nous pas là ?

Sans doute... mais j'ai honte d'être à votre charge, de ne rien faire de mes deux bras, car ce que j'en fais ne vaut pas la peine d'en parler. Il est grand temps de me créer une situation.

—Ah !... Et qu'as-tu décidé ?

François se leva, et, se rapprochant de sa mère, l'embrassa.

—C'est donc bien dur ce que tu as à me dire, dit-elle, trébuchant à l'idée de se séparer de ce fils unique.

—Je veux m'engager.

—T'engager !

—Oui, mère.

—Ah ! mon Dieu !

Marthe, de suite, fondit en larmes.

A cet instant, une silhouette s'encadra dans la porte, celle de Brégeat, revenu plus tôt qu'on ne l'attendait et qui avait tout entendu.

—Ne pleure donc pas, Marthe, dit-il, pour une fois que le garçon a une bonne idée. Le métier de cultivateur, ne lui convient pas, eh bien, qu'il s'engage.

—Tu ne l'aimes donc pas ! s'écria-t-elle.

—Si, je l'aime à ma manière, qui est la bonne.

—Tu as raison, père, dit le jeune homme.

Il avait pris les mains de sa mère et la consolait.

—Ne pleure pas, je me conduirai bien, maman, je reviendrai officier, tu verras ; tu seras fière de ton François.

Il disait cela d'un air décidé ; il le pensait.

—Voilà de bons sentiments, fit Brégeat.

Son mari et son fils avaient raison, Marthe le sentait, mais une mère n'admet jamais la séparation.

Une partie de nuit, elle pleura.

François, couché dans l'autre chambre, entendait, à travers la mince cloison, le père qui cherchait à l'apaiser.

—Il aurait toujours fallu qu'il parte, un peu plus tôt, un peu plus tard, disait-il.

Marthe demeura inconsolable et se lamentait toujours.

—Comme elle m'aime ! pensait François.

Et son amour pour sa mère s'accrut encore.

—Accorde-moi un répit de quelques semaines, lui dit Marthe, le lendemain.

Il consentit ; mais, le mois suivant, il annonça l'intention de partir.

La mère céda, comprenant que c'était, de la part de François, décision bien arrêtée.

Elle voulut d'abord l'accompagner à Nîmes, pour l'avoir un jour encore ; mais, au dernier moment, elle changea d'avis, se sachant faible devant la douleur.

Pendant une absence du père, elle lui remit sa bourse.

—Ce sont mes économies, lui dit-elle ; j'ai amassé cela sou à sou.

Elle voulait être calme, mais les adieux furent déchirants.

—Mon cher enfant, mon petit François, faisait-elle, il me semble que je ne te reverrai plus. Tu m'écriras, promets-le-moi ?

François en fit le serment.

Brégeat se retourna pour cacher une larme, et sa voix tremblait quand il annonça :

—As-tu tout ce qu'il te faut ?... Oui, en route.

Puis, du seuil, s'adressant à sa femme qui sanglotait :

—Sois raisonnable, voyons ma bonne Marthe... Si l'enfant se conduit, il aura des permissions... Q'est-ce que tu voulais de mieux, le garder ici, à battre les chemins ?

Sur la route, Brégeat se redressait. Aux voisins qui le demandaient "Où allez-vous donc, de si grand matin, en tenue des dimanches ?" Il répondait, fièrement :

—Je conduis le garçon au bureau de recrutement pour qu'il s'engage.

Tout en cheminant, il ne lui épargnait pas les conseils, d'une voix qui s'adoucisait, à mesure qu'on se rapprochait de Nîmes. Il se montrait, c'était dans sa nature, à la fois doux et ferme.

—Il n'y a plus à le cacher, disait-il, tu as perdu, par ta faute, une belle situation. Tu serais en passe de devenir un monsieur, si tu m'avais écouté. Mais tu es jeune, tout peut se séparer. Le métier militaire te sourit, j'en suis heureux. Le régiment, c'est l'école du devoir, de l'honneur. Tu en reviendras plus sage, plus sérieux, un homme... .

—J'en reviendrai officier, interrompit François.

—Ça se peut, avec tes capacités. Le plus beau jour de ma vie sera celui où je te reverrai avec des galons. Ta mère rajeunirait, bien sûr... Mais, mon camarade, qu'elle arme vas-tu choisir ?

—Je veux aller en Afrique.

—En Afrique ? répéta Brégeat.

—Oui, l'avancement, dit-on, y est plus rapide.

Brégeat, interdit, se taisait. Ses paupières battaient.

—Bah ! fit-il enfin, tu as raison. Ça sera plus dur, dans les commencements, mais on se fait à tout.

On passa à Marastoul.

Luc, prévenu par François, était prêt.

Ils se rendirent au bureau de recrutement. On y réclamait des volontaires pour l'Afrique, pour renforcer les dépôts de zouaves et les bataillons détachés dans la régence de Tunis.

Les formalités remplies :

—Quand désirez-vous partir ? demanda l'officier.

—Aujourd'hui même, répondit François.

—Bien, on va établir vos feuilles de route. Jusqu'à Alger, où vous rejoignez, vous voyagerez comme des bourgeois.

Vers midi, après le déjeuner pris en commun, au restaurant du *Fantassin modèle*, on se dirigea vers la gare.

Là, François put constater combien son père l'aimait, sous ses dehors rudes. Pour la première fois, peut-être, il regretta de lui avoir causé tant de soucis, de ne l'avoir écouté.

Le regard ne songeait plus à cacher ses larmes. Lui, le vieux soldat, pleurait comme une femmelette.

— Tu nous écriras souvent, recommanda-t-il. N'oublie jamais les vieux. Les souvenirs de tes parents t'empêchera de commettre bien des sottises... Ta mère en sera malade, pour sûr, mais ça se remettra... à la longue.

Il lui glissa dans la main un billet de cinquante francs.

— Pour payer ta bienvenue aux camarades.

— Merci, père... tu peux garder cette somme.

— Non, je sais ce qu'il en coûte.

François embrassa son père comme jamais il ne l'avait fait.

— Ah ! s'écria-t-il, je vois bien que tu m'aimes !

— Quoi... En as-tu jamais douté ?

— Les voyageurs pour Marseille, appelle l'employé.

— Ma mère, embrasse-la bien pour moi... dis-lui... .

— Oui, mon garçon, je comprends.

François et Luc entrèrent dans les salles d'attente et se dirigèrent en toute hâte vers le train.

Dix minutes après, ils parlaient.

Luc était triste. D'un air abattu, il regardait fuir les maisons de la ville.

— Un peu de courage... dit François.

Il en avait besoin lui-même.

Sur le pont de fer jeté au-dessus de la voie, il venait de reconnaître, à sa veste de droguet, le père Brégeat qui agitait son chapeau.

— Au revoir ! cria-t-il.

Mais le train passait comme une trombe, s'enfonçait dans la tranchée.

François retomba sur la banquette, le cœur serré, de sourde bourdonnements aux tempes.

Cela, jamais il ne l'avait éprouvé.

Les yeux demi-clos, il fit un retour sur le passé ; il songeait qu'il avait méconnu les siens, son père, surtout. Maintenant, il se sentait un homme, rempli de bonne volonté pour le sien.

Une voix le tira de ses rêveries.

— Où allez-vous donc, camarades ?

Il se retourna. Accoudés sur la séparation du wagon, un caporal et plusieurs soldats les examinaient.

— A Marseille, répondit François.

— Ça va bien ; on s'ennuie comme des tourtes, ici... Permission de passer avec vous, s'il vous plaît ?

Caporal et soldats enjambèrent la cloison.

— Pour l'orse, reprit le gradé, vous allez à Marseille, les civils ?

— Civils, pour peu de temps, nous sommes des engagés.

— Mince ! firent les soldats.

— Ah ! pour quel corps ? demanda le caporal.

— Pour les zouaves.

— Vous préféreriez sans doute Marseille ?

— Jamais de la vie, riposta François, j'aime mieux l'Afrique.

— Les autres, abasourdis, le regardaient avec des yeux en portes de grange : un client qui préférerait l'Afrique, les marches dans le sable, avec Azor sur le dos et le siroco dans le nez au train-train de la garnison, c'était raide !

— T'es un lapin, affirma le caporal, le tutoyant de suite en qualité de subordonné, et tu n'as pas froid aux yeux.

Et comme le train s'arrêtait :

— Y a-z-un buffet, ici... Qu'est-ce que tu offres, le blou, pour se sustenter le fanal, un litre de cric ?

— Va pour un litre de cric.

Luc, ramonté par l'eau d'aff, ne soupirait plus. Il amusait la galerie par des réflexions de ce genre :

— Dis donc, François, c'est loin, Alger ?

— Couci-couça.

— Faut y passer l'eau ?

— Peuh ! expliquait le cabot, un sauf de hique. Cent quatre-vingts lieues en trente-six heures.

A l'annonce de ces chiffres, Luc eut une mine d'une aune, qui s'allongea encore quand le caporal eut ajouté :

— Sale pays, mon bonhomme, pas d'eau, rien que du sable ; pour bouloitage, des chaussettes russes et du chameau. Avec ça, un tas bêtes, des *escorpions* qui vous sucent toute la nuit qu'on en revient maigre comme un cent de clous... quand on n'y laisse pas sa peau.

— Bagasse ! s'écria Luc, mordion de mordion ! si j'avais su, j'aurais continué de taper sur la semelle à papa.

Et les autres de s'éclaffer :

— Non de nom ! on se fait-y du bon sang, dans le métier !

— A Marseille, le caporal, en buvant une tournée de mêlé-cass, indiqua à François le bureau de la place.

Le soir même, on mit les deux engagés en route sur le *Général-Chanzy*, un paquebot qui parlait pour l'Égypte avec escale à Alger

François franchit lestement la passerolle. Il murmura :

— Enfin !

— Il frappa du talon le plancher du navire.

Ayant dépassé le château d'If, le paquebot chovauchait les flots profonds du large. Les visages de tous se tournaient vers les côtes de France, une ligne bleue qui s'amincissait de plus en plus, rougée par des vagues lointaines... Seul, François regardait à l'avant.

— C'est drôle, fit Luc, la tête me tourne... Ça me tourmente.

— Allonge-toi et ferme les yeux.

Solide au poste, François se riait de mal de mer. Toujours à l'avant, il inspectait l'horizon du sud... postant contre l'allure du navire qui lui paraissait trop lente, tant il avait hâte d'arriver.

Une minute il songeait aux siens.

— Quelle joie pour les vieux, se dit-il, à mon retour !

En face de lui, un officier, accoudé aux bustings, observait la mer.

Sur sa madche, aux derniers feux du soleil, étincelait le galon d'or. Et ce galon tirait l'œil de François qui ne pouvait en détacher ses regards.

— Je le gagnerai, se promet-il.

Cette résolution n'était certes pas téméraire ; car François avait l'étoffe d'un officier.

La nuit était venue, une nuit de la Méditerranée en septembre, calme et tiède, transparente. A l'orient, sur un tapis de nuages légers se haussait la lune, allumant d'éclairs aussitôt éteints les crêtes des vagues alanguies... .

Un matelot breton, juché dans la mâture, chantait, sur un ton dolent, une cantilène du pays natal... et, dans cette primitive romance, ces mots revenaient, paraissaient tomber du ciel : *mon village, ma patrie, ma mère !*... .

Ma mère !... François, soudainement, s'attrista.

Comme éveillée par le chant du marin, sa pensée, pour ne plus le quitter, se reporta à celle qui le pleurait.

Il ravit, sur le pont de Nîmes, son père, tête nue, qui agitait son chapeau... .

Fidèlement, il se rappelait ses derniers conseils : " le Devoir, l'Honneur... De la conduite, et tu deviendras un homme ! Le jour où je te reverrai avec des galons sera le plus beau de ma vie. "

— Des galons, se jura-t-il encore, j'en aurai.

Quelqu'un le tirait par le manche. A la clarté de la lune, il reconnut Marastoul, la casquette de travers, le mine piteuse.

— Mordiou ! fit ce dernier, je me couche et me recouche, je me tourne et me retourne... Ça ne va pas mieux. Y aurait pas de revenir en arrière, mon petit François !

— En arrière ? et l'uniforme ! Tu n'y songes donc plus, de cœur, voyons !

— L'uniforme, je m'en moque, soupira l'autre.

— Viens à la cantine boire un verre de rhum pour le remonter le moral.

Une heure après, roulé dans la couverture qu'on lui avait remise à Marseille, pour le voyage, François dormait sur le point, à côté de Luc qui peignait toujours :

— Alger... C'est trop loin ; ah ! si j'avais su !

XXXV

AUX ZOUAVES

Lourdement, bhargé, le *Général-Chanzy* allait lentement et n'arriva à Alger que le lendemain, à l'aube.

Quelle aube ! Un radieux lever de soleil dans un ciel incomparablement pur et bleu, devant la superbe rade.

Un implacable voile d'azur flottait sur la mer, retenu par des brises.

Des oiseaux blancs, aux longues ailes, rasaient la vague, accourus au-devant du paquebot comme pour lui souhaiter la bienvenue... .

Et, là-bas, là-bas, là-bas, rose et blanche, encadrée dans les frondaisons et l'or des plages, la ville semblait toute neuve, bâtie d'hier.

Véritablement empoignée par ce décor, François éveilla Luc.

— R garde, fit-il, mais regarde donc !

Luc, incomplètement remis du mal de mer, répondit en se frottant les yeux :

— Rien, pour moi, n'est plus beau que Nîmes, le Bas-Quartier et l'échoppe du père Marastoul.

François haussa les épaules et coula.

Un passager, la lunette au point, expliquait à l'autre :

— Ce bâtiment rectangulaire, là-haut, flanqué de tours, c'est casbah... A droite, le quartier arabe. Cet autre rectangle, à gauche, presque en dehors de la ville, la caserne des zouaves... .

François grava ce renseignement dans sa mémoire :

Une dégringolade de chaînes... et le paquebot stoppa.

—La baleinière à la mer, ordonna l'officier de quart. Embarquez les voyageurs pour Alger, et vite, nous repartons de suite.

—Créant... Marastoul, appela le maître de service.

Une douzaine de personnes s'alignèrent à la coupée, et, par l'échelle mobile, descendirent dans la barque armée en cinq minutes.

—Tiens-toi bien, mathurin, disaient les matelots.

La baleinière dansait au vent qui soufflait de terre. Peu après, elle acostait au débarcadère.

Sans autre renseignement, François, que le duc ne quittait pas d'une semelle, se dirigea vers la caserne des zouaves, — ce rectangle, à gauche, ainsi que l'avait désignée, sur le pont du *Chanzy* le voyageur.

Ils marchaient depuis un quart d'heure lorsque la grille, toute grande ouverte, leur apparut.

Délibérément, comme ils faisait toutes choses, François passa devant le poste de police.

—Hé ! jeunes gens, cria un sous-officier, où allez-vous ?

Les compagnons s'arrêtèrent et exhibèrent leurs feuilles de route.

—Engagés, fit le sergent. Mazette, mes agneaux, il n'y a donc plus de pain au putelin ?

—Pardon, monsieur... .

—Monsieur... ah ! la la... maman, oùque tu mets tes pieds ?

Avisant un soldat qui s'étirait au soleil :

—Lecoffre, ajouta-t-il, conduis ces deux bourgeois au bureau du major... Ce sont des "ôte-toi de là que je m'y mette".

Entre ses dents, il marmonna :

—S'engager, si on peut, c'est rigolo des idées comme ça !

Lecoffre, d'un tour de main, redressait sa churchia, et tout en bougonnant, se rendait à l'ordre.

—Or ça, les copains, dit-il en traversant la cour, on en avait donc assez de la popote maternelle et on veut bouletter des kilomètres ?

—J'ai l'intention de faire ma carrière militaire, affirma François.

—Moi de même, ajouta Luc, écho fidèle.

Lecoffre éclata d'un beau rire :

—Oui, oui, je sais, on dit ça. Je l'ai dit, moi aussi, avec Gaune et le sergent Roze, celui qui est de garde, qui rouspette tout le temps. Et puis, huit jours après, flûte et tambour de basque ! Si, dans quinze jours, vous n'avez pas changé d'avis, je paye à déjeuner chez la mère Tume, quelque chose de soigné.

—La mère Tume ?

—Oui, la cantinière. Mais, cette porte à gauche, le bureau major. Allez-y de la première inscription, je vous attends.

Le gros major, commandant Ozile, un soldat recuit en Afrique était là, malgré l'heure relativement matinale, suant sur de gros registres, cherchant, dans ses effectifs, deux hommes égarés... dans le maquis des paperasses et des situations journalières.

Il ronchonnait :

—Scrongnieu... perdus ces deux rossards, depuis huit jours... C'est à donner sa démission... sale métier !

Chevaucher contre l'arbi... belle besogne, il n'eût pas murmuré, le major Ozile, au contraire ; mais compulsé des registres... quelle salade !

Les deux hommes ne se retrouvaient pas. Six cent quatre-vingt-quatorze répondait : "Présent !" à l'appel, et les registres ne portaient que six cent quatre-vingt-deux noms !

Et la revue d'effectif et de comptabilité qui allait avoir lieu sous deux par un intendant venu de Franco !

Le major soufflait comme un piquet. Son visage était rouge brique.

—Ganne, hurlait-il, s'adressant à son secrétaire... je f...riche le camp, débrouillez-vous... si vous ne retrouvez pas les deux hommes, je vous colle un bloc... sacrebleu.

—Je crois que j'ai trouvé mon commandant.

—Ah ! ah ! voyons ?

Le major, rapidement, additionnait et vérifiait : six cent quatre-vingt-quinze !

Un de plus, cette fois !

—Fichtre, fit-il, les dents serrées, vous êtes malin, vous, scrongnieu.

A cet instant, François tappa, timidement, plusieurs fois.

Comme personne ne répondait, il ouvrit la porte et apparut, souriant, son paquet à la main.

Le courant d'air éparpilla plusieurs feuilles.

—Tonnerre ! cria le commandant, qu'est-ce que vous voulez, vous ?

Luc, effrayé, rompit d'une longueur, mais François tendit sa feuille de route.

—Des engagés, deux... Pa ti, nous sommes sauvés... Ganne, nous arrangerons l'affaire, on attendait... Mais, vous, fermez la porte... fermez-la scrongnieu... Mettez-les à la première. Vos ordres, bon, filez, maintenant... et fermez la porte !

Escortés de Lecoffre, ils retraversèrent la cour, pleins de soleil, d'un soleil auprès duquel celui de Mimes n'était qu'une vieille lune, des flèches très pointues qui trouaient les palotots.

Lecoffre, en bon Normand expliquait :

—A la première, vous avez de la chance sans avoir de la chance. Capitaine Paul, un chouette type, les autres officiers "baba"... Seulement, les bleus, il y a le sergent Lauth qui rouspette du soir au matin, et vous fourre dedans à propos de bottes, d'un bouton de guêtre, d'un piquet de tente, d'un rien... Faudra avoir l'œil, et le bon... Tont de même, vous avez de la chance, Lauth va partir en permission... Tenez, voici le bureau de Dabel.

Dabel, le sergent-major, se préparait pour le rapport. Deux hommes à sa compagnie ! Il protesta en criant :

—Toujours du travail ; toujours moi, alors, qui trinque ?

Ainsi reçu, François baissait la tête.

—Savez-vous écrire, vous, au moins, reprit-il, le brun, qui avez l'air pas mal dégourdi ?

—Oui, sergent.

—Appelez moi chef. Vous descendrez dans l'après-midi, on verra si on peut vous utiliser ; et vous ?

—Moi, je suis cordonnier, répondit Luc.

—Très bien, j'en parlerai au capitaine... vous arrangerez mes ripatons. Lecoffre, conduisez-les à l'escouade de Papiot. Oust !

Dans la chambrée, au premier, les hommes, qui mangeaient la soupe, relevèrent la tête, se purléchant à l'avance ; des bleus, on allait boire... ou rigoler.

Le caporal Papiot, un rengagé, cria :

—Salut, messieurs, entrez donc.

—Qu'est-ce qu'il faut vous servir ? demanda un loustic.

Un autre, plus pratique, lança :

—Qu'est-ce que vous payez, futurs chacals ?

François, souriant sous l'avalanche, jeta cent sous sur la table.

—Pour mon camarade et moi, dit-il.

Cinq francs, une roue de brouette ; les zouaves applaudirent.

—Gorse, fit poliment Papiot, offre donc un siège aux nouveaux, et toi, Lamy, prends la cruche et va chez mame Tume. D'où que vous êtes nés natifs, les bleus ?

—De Nîmes, répondit François.

—Moi, de Marseille, des pays, troue de l'air ! Et la canebière, elle n'a pas changé de place, au moins ?

—Sûr que non, affirma Luc.

—Tu crois... Ah ! il est intelligent, le petit. Il deviendra général.

—Il enfoncera Lamoricière.

—Fermez vos becs, tas de brailards !

Lamy remontait avec la cruche pleine jusqu'au bord.

—Portez armes, commanda Papiot, numérotez-vous

Les zouaves, de l'un à l'autre, se passaient la cruche et biberonnaient de haut, à la régala, au "glou glou".

Ce refrain courait :

Un ver de vin, deux verres de vin,
Ça vous met le cœur en train....

La connaissance était faite, parfaite. On s'entendait, on riait. Papiot frappait sur le ventre de Luc.

Les rires s'éteignirent. Lauth, l'irascible sergent dont avait parlé Lecoffre, entra dans la chambrée en coup de vent.

Ses minces narines reniflaient l'odeur du vin.

—Continuez donc, s'écria-t-il, tas de gueulards, on s'arrose le gosier, en famille... Qui a payé ce vin ?

—Moi, répondit François.

—Vous ne pourriez pas dire sergent ? ça vous écorcherait la langue. Vous m'avez l'air d'avoir un fameux toupet !

—Moi... je suis bien libre.

—Ne rebiffez pas... Libre de quoi, de rien du tout.

—Je...

—Taisez-vous !

Les deux hommes, nez à nez, échangèrent un regard agressif.

—Suivez-moi, reprit Lauth, on va vous habiller.

Luc allait derrière, la tête basse. Il ne riait plus. Dans quel guépier s'était-il donc fourré ? Une fois encore, il regretta le Bas-Quartier.

Au magasin d'habillement, Lauth, seul avec un collègue, se complaisait à mortifier les deux amis, les traitant de coqs en pâte, de mal tournés, et autres aménités.

François ne répondait pas.

Seulement, des sueurs montaient à son front, et, à chaque nouvelle raillerie, plus mordante, du sergent, une flamme de colère, aussitôt voilée, passait dans ses yeux noirs.

—Venez, fit Lauth, dès qu'ils furent habillés, que je vous présente au capitaine, ce sera une corvée de moins.

La capitaine, justement, était dans la cour.

La capitaine Paul, le petit père, ainsi que l'appelaient les zouaves, était un officier d'une quarantaine d'années, à la poitrine ornée de l'étoile des braves. Grand et blond, de forte carrure, avec des yeux bleus très doux, il se montrait à l'égard de ses hommes, de la der-

nière bienveillance, pardonnant toutes les fredaines pourvu qu'on ne boudât pas en route.

Simple soldat, en 1870, il connaissait les misères de la guerre.

Il accueillit les "nouveaux" d'un sourire.

—Vous voilà superbes, hein, leur dit-il... Vos habits ne vous gênent pas ? Si... un peu. Ça viendra. Il n'y paraîtra plus dans huit jours. Savez-vous, sergent Lauth, que celui-ci —il désignait François—vous a déjà, sous la chechia, une crâne allure.

—Je crois bien qu'il aura mauvaise tête, remarqua le sous-officier.

—Mauvaise tête... qu'en savez-vous ? Je vous défends de parler ainsi, à l'avenir... Vous me comprenez.

L'œil bleu du capitaine étincelait.

Puis, s'adressant à François :

—Le chef m'a dit que vous aviez une certaine instruction, travaillez, mon garçon. On aura soin de vous... Vous me paraissez bien bâti et robuste, je voudrais tous mes hommes taillés comme vous. Retournez à la chambre. Vous, sergent, suivez-moi, j'ai à vous parler.

Tous les hommes de la première étaient aux fenêtres.

—Le capitaine lave la tête de Lauth, disaient-ils, ça va bien.

On entendait, en effet, dans le grand silence qui s'était tout à coup établi, ces lambeaux de phrases prononcés d'une voix rude par l'officier :

—Je ne veux pas qu'on malmène mes zouaves... Ma compagnie, une grande famille... voilà !

—Attrape, cosaque, dit Papiot, ça t'apprendra à chercher des poux dans la paille... Lauth décampe ce soir, pour deux mois, on va toujours pouvoir respirer... Savez pas, les chacals—Papiot prononçait chacals,—faut turbiner comme des nègres pour la revue de demain et montrer au capiston qu'on est content de lui.

—Cric, crac, allons-y de l'huile de coude.

—J'offre une tournée supplémentaire, proposa François.

—Non, ce soir, rue de l'Alma, chez la mère Maud.

Richein, le fourrier, entra.

—Brégéat, ordonna-t-il, descendez au bureau.

—Et moi, qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? demanda Luc, embarrassé de ses armes et de son fournement.

—Suce-toi les pouces, répondit Papiot, pose ta défroque sur le plumard ; on s'occupera de ton truc.

Au bureau, François subissait un examen ; une dictée de dix lignes, une page d'écriture et les quatre opérations. Examen dont, naturellement, il se tira à son honneur.

—Bigre, fit Debel, vous êtes ferré, vous.—Regarde, Nicolle.

—Ferré à glace, ponctua le fourrier.

—Vous travaillerez au bureau après l'exercice, reprit le chef, je vous exempte de corvée. Le capitaine m'a parlé de vous, votre air lui revient, vous êtes dans ses huiles. Copiez-moi cette ordre. Voici du tabac, du papier, au choix, il y a du café sur la planche, fumez, buvez, faites comme chez vous.

Jusqu'à la soupe de cinq heures, François copia sans désespérer.

A la chambre, comme à un ancien, on avait mis son rata de côté.

François attaqua sa première gamelle qui lui parut succulente.

Jamais, même un jour qu'il s'était assis à la table d'un camarade fortuné, il ne s'était aussi bien régalé.

Quant à Luc, il en léchait la cuiller.

Les autres débarrassés, de Lauth, pour un temps, s'en donnaient à cœur joie.

Après le dîner, Papiot, d'une voix de stentor, commanda :

—Les chacals, sabres au flanc... Guide sur les chignon de la mère Maud... en colonne !

Toute la chambre, en corps, se présenta au poste, à croire que la première déménageait.

—Vous me rapporterez une paire de cigares, dit le sergent.

—Bien sûr, répondit le caporal.

D'un coup d'œil malicieux, il désignait les "nouveaux".

Le nez en l'air, le jarret tendu sous l'ample culotte, la chechia de travers, comme accrochée à l'oreille, tenant par miracle, ils déambulaient par les rues, envoyant compliments et lazzi aux Mauresques et aux Juives qui glissaient, effarées, le long des murs.

Comme s'il l'eût porté toute sa vie, François se sentait à l'aise, sous l'uniforme, et, tel un vieux troupière, se redressait.

Marastoul lui-même, très crâne, trouvait un mot à lancer aux monkères.

—Allongez les quilles, répétait Papiot, ça fait soif à crever.

Bientôt, on arriva chez "mama Maud", hôtelière attitrée de la compagnie.

Veuve, sans enfants, à la fleur de l'âge, Mme Maud, Eléonore, était restée belle et fraîche. Elle accueillit ses fidèles d'une révérence.

—Bonsoir, mes enfants... Qu'est-ce qu'il faut vous servir ?

—Du sérieux, répondit le caporal.

C'était du vin de Sicile, qui monte à la tête et noircit les lèvres.

—Du meilleur, en tout cas, rectifia François, en jetant un louis sur le zinc, c'est moi qui régalé.

Après le rouge on tâta du gris, puis du blanc, des trois couleurs.

Papiot rouge comme un écrevisse, réclama :

—Ohé, les chacals, qu'est-ce qui nous en pousse une ?

—A vous l'honneur, caporal, firent les autres.

Le brisquart ne se fit pas prier.

D'une voix de rogomme, creusée par les mêlés et les "perroquets", ranque aussi des sinouas et des siracos, il entonna les couplets fameux, qui sont comme la *Marseillaise* des zouaves :

Quand l'Arbi, macach' fourça

Aperçoit notre chechia,

Il détaille comme un zèbre.

.....

Si nous trimons, c'est pour la France....

Tous, en chœur, reprenaient ce refrain, et, dans la montée de ces voix jeunes, robustes, ardentes, se distinguait le trémolo de Mme Maud, l'ex-cantinière.

Ils ne risaient plus, les zouaves, en chantant : "...C'est pour la France..." Ils étaient graves. Pour entendre la suite, ils se recueillaient.

—Vivo la patrie ! terminèrent-ils.

Alors, seulement alors, François comprit ce qu'a de réconfortant, prononcé hors de France, ce doux mot de patrie !

L'escouade se cotisa pour rendre la politesse et payer un punch. Mme Maud, à son tour, offrit un verre de consolation qu'on but à sa santé.

—Hein, disait Corso à Luc, c'est chouette le métier !

—Ça vaut mieux que de taper sur la semelle, répondait l'autre.

Accoudé au comptoir, les yeux sur une gravure qui représentait les gorges de la Chéila, François réfléchissait.

—A quoi penses-tu ? lui demanda Luc, un peu gris, mais charmé de cette réception.

—A rien, répondit-il.

Si, il pensait à quelque chose, à ceci : à travailler ferme pour rapporter en France les galons promis au père. Déjà... le régiment lui apparaissait comme une grande famille où tous les hommes étaient frères.

Mais tout à une fin. La pendule sonna la demie de neuf heures.

—Nom d'une pipe ! s'écria Papiot—qui avait l'œil, étant responsable en tant que gradé—faut deguerpir.

Dans la rue, les zouaves se prirent sous le bras.

Au ciel, rôlait une lune éclatante. La mer, là-bas, une coulée d'argent par ce calme, en était tout illuminée, et les feux des phares, verts et rouges, trouaient à peine cette blancheur.

Papiot poussa du coude François qui rêvait :

—Dis donc... faut pas oublier les cigares pour Roze... le sergent de garde.

Dans le premier bureau, François acheta un paquet de londres.

Roze, enchanté, s'extasia :

—Sacrédié, un paquet !

—Oh ! fit Papiot, le bleu est chic, tu sais ?

—Non, de nom, je le reconnais, répliqua le sergent.

Son argent lui valait des amis. François fut content.

Après tant de passades aux trois couleurs, et cette bière, impossible de dormir dans la chambre surchauffée ; aussi les hommes, n'ayant plus à craindre Lauth, riaient et plaisantaient.

Corso criait à Lamy :

—Toujours très chic, hein, mama Maud ?

—Je te crois, de bois, rigole l'autre, qui excellait dans le jeu des assonnances, et je voudrais bien être son second mari, bagasse !

—Moi aussi, jeta Luc.

—Parbleu, mon neveu.

—Silence, taisez-vous donc... Allez-y, caporal.

—Cric-crac, passez-moi du tabac... Papiot en commençait une, une histoire "vraiment arrivée" de l'autre côté de Ghardaïa, une ville superbe au flanc d'une montagne, où il avait des monkères et des monkères... et pas farouches pour un radis, mes agneaux.

Une nuit... poursuivait-il.

—Orebleu... contez donc !

Des godilots volèrent par la chambre, et ces cris :

—Fermez vos boîtes.

—Une nuit, reprit Papiot, voilà que je m'obsigne avec le grand Plane, un lapin... Vous ne l'avez pas connu... Pardine ! Tous doux, la main sur le coupe-choux, sur le dos les burnous des goumiers, nous filons par les ruelles... Clair comme en plein jour, une lune comme ce soir que j'aperçois, au quatrième lit, ce sacré Corso qui ricane....

—A la couverte, proposèrent plusieurs voix.

—Taisez-vous donc, s'écrièrent les autres.

Tout à son authentique histoire, Papiot continuait :

—Pour l'orsse, dans une rue où, ça sentait fort le musc, voilà que nous entendons, de l'autre côté d'un mur, un chant qui montait, montait... si doux, qu'on aurait dit d'une flûte. Hissé que je te

pousse. Plane me fait le gros dos et me voici sur le mur. Cristi, les amis !...

En conteur habile, Papiot s'arrêta.

Dans la chambrée, on eût entendu une mouche voler.

Gorse lui-même ne sourcillait plus, ni Lamy, deux enragés bavarda.

—Et puis, caporal ? fit quelqu'un.

—Et puis, mon vieux Brice, dans la cour, toute remplie de rayons de lune, j'aperçus une femme....

—Ah ! ah !

—Oui. File, quo je soufflais à Plane, moi, j'ai affaire ici.

A cet instant la porte de la chambrée s'ouvrit et Nicolle, le fourrier, qui couchait de l'autre côté de la cloison, parut, en bannière, et cria :

—Allez-vous me fichez la paix, vous autres... Pas moyen de fermer l'œil. Si j'entends encore du bruit, je fourre Papiot au bloc.

Mais Papiot, à voix basse, acheva son histoire :

—La moukère était jeune et belle, habillée tout en soie et en or, pour le moins la fille d'un caïd... Elle pleurait, je l'ai consolée du mieux que j'ai pu avec deux ou trois mots d'arabe.

—Et le grand Plane ? réclama Brice.

—Plane, il n'est jamais revenu.

—Les Arabes l'auront escocfié ?

—Ça se peut, mon bleu... ricana Lamy, qui ne ratait jamais l'occasion d'en placer une.

Nicolle, rageusement, frappait dans le mur.

—Silence recommanda le caporal, ça finirait par casser.

Un quart d'heure après, tous ronflaient, tous, sauf François. Qui donc le tenait ainsi éveillé, le vin gris ou le rouge, la bière où la nouveauté de la situation, cette chambrée où errait un rayon de lune qui s'accrochait aux aciers du râtelier d'armes ?

Non, chose curieuse, malgré qu'il fermait les yeux, il revoyait, cherchant le sien, le regard de mame Maud, la belle mame Maud, comme disait Gorse et Lamy... Quel âge avait-elle?... Trente ans, peut-être. En tout cas, on lui en eût donné vingt cinq à peine.

François ne sut jamais à quelle heure il s'endormit, cette nuit-là, mais ce dont il se souvenait parfaitement un matin, c'est qu'il avait rêvé de la belle hôtelière de la rue de l'Alma.

XXXIII

LE CAPITAINE PAUL

Un mois, pas plus, avait suffi à François pour aimer le métier, le noble métier des armes, la diane du matin, qui est comme un éclat de rire, les marches guerrières qui mènent à l'exercice, l'extinction des feux qui roulent, dans la nuit, en notes longues, comme un appel aurepos.

Il travaillait, entre temps, au bureau du chef, signolant, de jolies arabesques, les tableaux trimestriels, les contrôles d'armes et les adresses des officiers, se mettant, peu à peu, au courant de la papé-rasserie.

Parâtre, le lieutenant, Hastron, le sous-lieutenant, qui le rencontraient là, chaque jour, lui adressaient la parole, le louaient pour ses travaux, l'encourageaient d'un sourire.

Le capitaine étant absent, à Paris, disait-on, auprès du ministre de la Guerre, le lieutenant commandait la compagnie. Parâtre était un excellent officier, certes, mais un peu faible de caractère, défaut que les troupiers traduisaient par ce mot énergique : froussard !

Parâtre, un matin, annonça au scribe :

—Vous savez, Brégeat, je vous ai porté comme élève-caporal.

François devint pâle, puis rouge — de joie.

Le soir même, il l'écrivit aux stens. Plus particulièrement, cette fois, il s'adressait à son père, à son "vieux".

Le garde, ignorant quelle somme sa femme avait remise au garçon, au moment du départ, envoya dix francs "pour arroser la bonne nouvelle".

Par courrier, François répondit :

"Tes compliments m'ont fait davantage plaisir que l'argent. Mon cher père. Ne vous gênez pas pour moi... Que vous y soyez heureux, c'est tout ce que je désire..."

De ce jour, il s'appliqua davantage aux différents exercices. Les officiers le félicitaient sur sa tenue, sa belle mine, sa prestance sous les armes. L'escouade devint fière de lui.

Quelques semaines avaient suffi à établir sa réputation de savant.

De toutes les compagnies, on venait le trouver pour les lettres difficiles à tourner : épîtres amoureuses, ou — traditionnelles carottes — demandes de subides.

Il ne refusait à personne.

Les soirs, seulement, il retrouvait Marastoul ; car celui-ci, sitôt l'exercice, filait à la cordonnerie où il gagnait ses quatre-vingt centimes par jour... la fortune !

François, nous le savons, s'était engagé dans l'espoir de rencontrer l'occasion. Or, à cette occasion, si souvent caressée au Mas-du-Calvaire, dans la solitude, cette mauvaise conseillère, il ne songeait déjà plus.

Ceux qui ont été soldats le comprendront de suite : François ne tenait plus à l'argent que pour offrir, de-ci de-là, un verre à un camarade ou à un gradé.

Ce verre de consolation, on allait parfois le prendre, le soir de prêt, chez Mme Maud, sous le haut commandement de Papiot.

Eléonore, Mme Maud, se rapprochait volontiers de François, c'était visible ; et cette préférence sautait tellement aux yeux que Gorse, charitablement, prévint son copain :

—Ouvre l'œil, lui dit-il, mame Maud est la celle du sergent Lauth ; s'il te pince, il te fera des misères.

François, assagi, tenait avant tout à la tranquillité. Il cessa de fréquenter le café de la rue de l'Alma.

Eléonore le réclama, il fit la sourde oreille ; d'autant plus que Lauth, retour de permission, avait repris son service à la compagnie.

La vie devint plus dure à la première. On n'osait plus ni chanter ni rire, à cause du sergent qui n'entendait pas la rigolade.

François se tint sur ses gardes.

Il n'avait qu'un but : décrocher, au plus vite, les galons de laine et changer de compagnie pour avoir la paix.

Ganne, le secrétaire du major, avec qui il était lié, lui avait dit :

—Je m'arrangerai pour te caser à la quatrième, c'est franc !

Ah ! si le capitaine Paul eût été là, François eût pensé autrement ; mais l'officier ne revenait pas.

Lauth le boudait, lui gardait rancune de la scène de l'arrivée, le taquinait pour des riens, le menaçait sans cesse.

François avalait sa langue et ne sourcillait pas.

Enfin, un beau jour, l'ordre parut au rapport :

Le soldat Brégeat (François), matricule 821, est promu caporal et maintenu à sa compagnie.

François courut au bureau du major.

—Je n'y comprends rien, expliqua Ganne, absolument désorienté ; hier, sur l'état de proposition, tu comptais à la quatrième, et, ce matin, patatras, tu restes à la première. Quelqu'un a dû passer par là. Le coup a raté, mon vieux... mais je rattraperai ça aux prochaines mutations, compte sur Bibi.

—Quel ennui, avec ce Lauth sur le dos, fit François.

—Bah ! pose-le à terre, il ne te mangera pas. Dans tous les cas, ça n'empêche pas l'arrosage, hein ?

—Naturellement, à ce soir.

—Chez la mère Maud, toujours ?

—Probable.

Pour qu'ils "collent" et, surtout, pour qu'ils se transforment en sardines d'argent, il est indispensable d'arroser les premiers galons. Ceux de François furent arrosés ferme.

Rarement, le restaurant de mame Maud n'avait vu pareil chambard, retenti de plus de chansons. Tous les refrains de route y passèrent et même d'autres, pour tous les goûts.

—Orbleu ! disait Gorse, si tes galons ne collent pas, mon pays, faudra une rude sécheresse.

—Un sirocco épatait, mon enfant, soupirait Lamy, retombant dans sa manie des assonances.

Eléonore tournait autour de François, qu'elle tutoyait comme les autres, du reste.

—On ne te vois plus, mon petit, disait-elle. Ce n'est pas gentil de ta part.

Et comme François ne répondait pas :

—Voyons, c'est aujourd'hui jeudi. Viens ici, dimanche prochain, pour achever l'arrosage.

François esquiva l'invitation, ennuyé de cette préférence qui s'affichait, des sourires des autres, de leurs blagues.

—Je verrai, répondit-il. Peut-être, si je suis libre.

—C'est cela... je t'attendrai... un petit déjeuner à s'en licher les doigts.

Papiot, au retour, se rapprocha de Brégeat :

—Mme Maud t'a invité, n'est-ce pas ?

—Oui.

—As-tu accepté ?

—Non.

—Tu as bien fait. N'y va pas... Y a du louche, là-dessous... Je suis un vieux de la vielle... Crois-moi.

Mais Ganne, qui avait tout entendu, s'écria :

—Es-tu fâché, mon pauvre brisquart... un bon déjeuner... Rater l'occasion, jamais de la vie !

—Toi, riposta Papiot, garde ta langue pour boulotter ton rata.

François était décidé à suivre le conseil de son ancien. Pour un

motif ou pour un autre, il s'excuserait auprès d'Éléonore. Le lendemain, il ne pensait même plus à cette invitation. Installée sur la table de la chambrée, il écrivait à sa mère, et sa lettre était comme un cri de triomphe :

« Père, maman... Si vous pouviez voir votre François ! mes deux bras sont sur la table, et, autour, tout flamblant neuf, s'enroulent, jusqu'aux coudes, les galons de laine, les galons de caporal, les premiers... Dans six mois, je les troquerai contre les sardines d'argent ; et, alors, je demanderai une permis... »

— Qu'est-ce que vous fichez là, vous ?

François sursauta en reconnaissant Lauth.

— Vous le voyez, sergent, j'écris chez moi.

— Ah !... Et on a rappelé à l'ordinaire. Vos hommes ne sont pas commandés et vous m'avez fait attraper par l'adjudant de la semaine.

L'ordinaire... Dans sa joie François l'avait oublié.

— Je vous demande pardon, commença-t-il...

— De quoi... vous croyez que ça s'arrange comme ça... Vous aurez deux jours de salle de police. Quand on a des galons faut savoir s'en servir... Voyons... êtes-vous vissé... allez-vous descendre, sacré rossard ?

François descendit quatre à quatre et suivit la corvée. Il songeait :

— Lauth m'a menacé, mais il ne me punira pas.

Dès qu'il fut libre, il courut au bureau du chef.

— Eh bien, quoi, lui cria Nicolle, on a trinqué de deux jours, le lendemain de sa nomination ! C'est le lieutenant qui va ronchonner !

François pâlit.

De toutes, si légère soit-elle, la première punition est la plus grave, la plus dure, la plus difficile, style militaire, à digérer, celle qui salit le livret vierge,

— Pas... pas possible, bégaya-t-il.

— Voyez donc la situation.

François lut :

« Brégeat, caporal, deux jours de salle de police, ordre du sergent Lauth : n'a pas répondu à la sonnerie de son grade et a obligé ce sous-officier à l'aller chercher. »

— C'est raide, murmura-t-il.

— Je l'ai fait remarquer à Lauth, mais l'animal n'a rien voulu entendre. J'ai même compris qu'il avait, contre vous, quelque chose sur le cœur. Veuillez au grain.

Deux jours durant, François dut commander le peloton des punis qui évoluait au soleil, surveiller, rebutante besogne, la corvée du quartier.

Le samedi matin, Gamme l'apostropha :

— Qui t'a puni ?

— Lauth, parbleu.

— Eh bien, mon vieux, à ta place, je sais bien ce que je ferais ?

— Quoi donc ?

— J'accepterais le déjeuner d'Éléonore. Si tu as peur, j'irai avec toi, acheva le secrétaire en souriant.

C'était une idée. François, tout ce jour, la ramina. Au soir, avant de se rendre à la salle de police, il appela Marastoul et l'envoya rue de l'Alma prévenir Mme Maud.

Le lendemain, sa punition prenait fin à neuf heures. Il s'astiqua comme pour une revue du colonel, et, un peu avant midi, pendant que Lauth déjeunait, sortit vivement, malgré Papiot qui haussait les épaules.

Mme Maud le guettait du seuil de la porte.

Elle l'amena dans une petite salle à manger qui donnait sur la cour.

— Là, fit-elle en lui indiquant un siège, nous serons très bien.

Au dessert, Éléonore devint plus communicative et François plus causeur.

Soudain... il se leva.

De la cour, un homme les examinait : Richer, l'ordonnance de Lauth.

Et cet avis de Papiot lui revint à la mémoire : « Méfie-toi, on veut te jouer quelque vilain tour. »

Éléonore avait suivi le regard du jeune homme.

— Ne crains rien, lui dit-elle.

Mais François ne voulut rien entendre ; il prit son ceinturon, sortit, malgré les supplications de son amoureuse, et revint dare-dare au quartier.

— Ça s'est bien passé ? demanda Papiot.

— Peuh ! répondit-il, une petit déjeuner de famille...

Il affectait une grosse insouciance, mais il n'était pas tranquille.

Le lendemain même, il s'aperçut que Richer avait parlé, à l'air de Lauth qui le traitait de haut et faisait des allusions blessantes.

Bientôt, la vie ne fut plus tenable ; François sentait la patience lui échapper.

Il se rendit chez Ganne.

— Cherche un moyen de me changer de compagnie, lui dit-il.

— Tu tombes à pic, j'allais te faire demander. Je suis en train, pour le compte du major qui s'en fiche pas un coup, d'établir l'état annuel des permutations. Tiens, lis toi-même, je te mets à la quatrième.

Cinq jours après, les mutations paraissaient et François était maintenu à sa compagnie, encore !

C'était à n'y rien comprendre.

Les punitions, consigne et salle de police, s'allongeaient sur son livret. Le caporal passait, maintenant, pour une « mauvaise tête ».

François eut l'idée d'aller trouver le colonel et de s'expliquer, mais, s'il échouait on cette démarche, ce qui pouvait arriver, la situation se corserait encore.

Un matin, heureusement, car les choses étaient à l'état aigu, le capitaine Paul vint reprendre le commandement de la compagnie. Parti malingre, il rentrait robuste, plein de santé. Il était allé faire une cure à Vichy.

On racontait, sur lui, bien des histoires. On disait que, longtemps, sous l'habit de Meslem (musulman), il avait vécu chez les Touareg, envoyant et recevant des messages, accepté comme chef par les hommes à la face voilée, les farouches guerriers du désert qui, montés sur les méhara rapides, rançonnaient sans pitié nos tribus du Sud.

La première, du jour au lendemain, se transforma, redevint une compagnie modèle.

Le capitaine avait une façon à lui de se faire aimer de ses hommes.

Sévère, mais juste, il ne les ennuyait pas. Au lieu de les effrayer incessamment, comme Parâtre, avec les rigueurs du code militaire, il leur parlait de la patrie, du drapeau, qu'il appelait le Grand Aimé de tous, et leur citait des traits d'héroïsme qui élevaient les cœurs.

Chaque semaine, il rassemblait la compagnie dans la salle commune, de deux à quatre, ces deux heures, c'est le cas de le dire, filaient comme une lettre à la poste.

Sorti du rang, ayant trébuché « Azor » — le soc, — passé par tous les emplois, — il s'en vantait, — depuis celui de cuisinier, par tous les grades, fils de ses œuvres, enfin, le père Paul, ainsi le désignaient les troupiers entre eux, excellait à trouver le mot qui porte et qui reste.

On entendait, dans la chambre, les souffles des soldats, quand, à sa manière, il racontait la guerre de 1870 durant laquelle, tout jeune, il avait fait ses premières armes, comme engagé volontaire.

Il trouvait des phrases digne de l'antique, lorsqu'il parlait du devoir, de l'honneur de la France — et ses yeux couleur d'un beau ciel, si doux au repos, avaient alors un reflet d'acier.

Cet enfant du peuple, qu'embarrassait la rédaction d'un rapport, trouvait des sentences comme celles-ci : « On acquiert une gloire immortelle en mourant pour la patrie. » — « Les guerriers ont pour tombeau la terre entière ». — « Les braves ne meurent pas, le pays conserve leurs noms gravés sur des colonnes... »

De ces entretiens, les zouaves sortaient ravis — et meilleurs, prêts à marcher, à combattre, à mourir... pour la France.

Ils comprenaient : cela se voyait à leurs visages qui pâlissaient ou rougissaient, à leurs yeux où passaient des lueurs.

François, plus intelligents que les autres, de beaucoup, tout préparé, par son instruction et ses lectures, à cette bonne semence, goûtait particulièrement ces entretiens presque familiaux.

Tout allait bien Lauth, rongant son frein, sachant que le père Paul ne voulait pas de punitions pour des fautes légères, ne s'attaquait plus à François qui, sûr de l'appui de l'officier, le narguait un brin.

Sous quelques mois, le caporal espérait troquer les galons de laine contre ceux d'argent.

Un matin, au rapport, à la compagnie rangée en cercle dans la cour, Nicolle, le fourrier, lut :

« Le capitaine Paul part en mission sur sa demande. Le lieutenant Parâtre reprendra, en attendant, le commandement de la compagnie. »

Les soldats se lamentèrent :

— Un officier pareil, et dire qu'on allait le perdre !

François, assis tristement sur le pied de son lit, se perdit en réflexions amères : Lauth prendrait sa revanche, et quelle revanche !

Il se mit en tenue et sortit.

— Où vas-tu ? lui demanda Papiot.

— Je te le dirai ce soir.

Il se rendait chez le capitaine Paul.

— Ah ! vous voici, caporal Brégeat, lui dit l'officier, j'allais vous faire appeler par mon ordonnance. Asseyez-vous.

Il s'assit lui-même et reprit :

— Oh ! je sais que de quoi il retourne, pourquoi vous vous obstinez à changer de compagnie, mais j'avais écrit au colonel, je tenais à vous garder, moi, car vous me plaisez.

— Alors, mon capitaine.

— Alors, puisque je pars, et pour un certain temps, il nous faut

aviser. Lauth, à tout prendre, n'est pas un mauvais garçon, c'est même, en son genre, un excellent sous-officier, mais qui a ses défauts. Il est hargneux, et, entre nous, je crois bien qu'il vous en veut. Fuyez-le. Comment ?... en changeant de corps. Dites un mot, et c'est fait ; je vous recommanderai spécialement au colonel du 2^e zouaves, en garnison à Tunis... Qu'en pensez-vous ?

—Je vous remercie, mon capitaine, mais j'avais une autre idée.

—Laquelle ?

—Celle de partir avec vous.

Le capitaine Paul se leva, rougit un peu, et répondit :

—Cela, c'est impossible.

Et, comme François restait désolé de cette réponse, il ajouta :

—Impossible, au moins pour le moment. Plus tard... nous verrons.

—Je parle l'arabe, insinua François, et je me perfectionnerai vite en cette langue, auprès de vous.

—Je n'en doute pas, car vous êtes très intelligent, mais, je le répète, c'est impossible... pour le moment. Allez à Tunis, d'abord. Là-bas, en plein milieu arabe, vous pourrez travailler, mieux qu'ici. Je m'intéresse beaucoup à vous... Pensez quelquefois au capitaine Paul.

—Jamais je n'oublierai combien vous avez été bon pour moi.

—J'aime les jeunes gens énergiques. Votre main, mon garçon. Je vous écrirai, si je puis, à Tunis ; c'est entendu, n'est-ce pas ?

—Oui, mon capitaine.

François sortit, le cœur gros.

Dans la rue, il se retourna. Là-haut, derrière la vitre, le capitaine Paul lui souriait, et, de la main, lui envoyait un geste d'adieu.

A grands pas, il revint au quartier et se rendit au bureau pour signer, sur les conseils du capitaine, sa demande de changement de régiment.

—Alors, remarqua Behel, on a soupé de la première ?

—Non, chef, mais je veux voir du pays.

Une heure après, les nouvelles vont vite en caserno, Luc accourut.

—Paraît que tu veux aller à Tunis ? demanda-t-il à son ami.

—Oui.

—Soit. J'y vais avec toi.

—A la bonne heure ! répondit François, je n'osais te le proposer.

—Tu avais tort. Avec moi, c'est comme dans la romance : " Oh tu voudras, camarade, j'irai... "

Le soir même, l'ordonnance du capitaine Paul apporta une lettre à François, sous cette adresse : " Pour remettre au colonel de Giverne, du deuxième régiment de zouaves. "

Précieusement, comme un viatique, il serra cette lettre. Puis, il écrivit à ses parents et leur annonça, sans arrière-pensée, dans quelles conditions il avait demandé à aller à Tunis.

Au moment du départ, l'irascible Lauth lui lança la flèche du Parthe :

—Nous nous retrouverons peut-être, dit-il d'un air narquois.

—Tant mieux, je serai sergent... .

—On verra bien.

L'escouade voulut les accompagner, Luc et lui, jusqu'à l'embarcadère. Dans un cabaret du port, on trinqua une dernière fois.

La sirène du vapeur lançait de rauques appels.

—En route, fit Papiot.

Le vieux brisquart était ému.

—Encore quatre ans à tirer, dit-il, j'irai peut-être te rejoindre.

—Moi aussi, promit Gorse.

Marastoul, à l'idée de reprendre la mer, ne soufflait mot.

XXXIV

TOUT VA MIEUX

La traversée, par une mer moutonneuse à peine, dura trente heures.

En d'autres temps, François se fût intéressé aux sites qu'on découvrait du bord, à l'œil nu, silhouettes de caps accroupis dans la mer et profilant leurs crêtes dorées dans un ciel de flammes, coteaux arrondis, couronnés de pampres, vallons verdoyants entre deux collines, mais il était plutôt triste ; il regrettait Alger, les camarades, le capitaine Paul... .

Ce serait, là-bas, des connaissances à renouer, la vie à recommencer.

Une chose le rassérénait : la lettre du capitaine.

Luc, pour cette fois, échappa au mal de mer. Il était radieux : pourvu qu'il accompagnât François, il ne demandait pas autre chose.

Les deux amis débarquèrent à La Goulette, une des plus belles rades du monde, et, par le chemin de fer italien, arrivèrent à Tunis.

Là, François se renseigna et apprit que le 2^e zouaves campait à La Manouba, à quelques kilomètres à l'est de la ville.

Il s'y rendit de suite, ayant hâte de connaître son nouveau régiment, hâte aussi de remettre sa lettre au colonel.

Le camp, récemment constitué, formait un vaste quadrilatère, avec, au centre, des baraques pour les officiers et les comptables.

Guidé par un planton, François frappa à la porte du colonel.

M. de Giverne, un officier de haute taille, plutôt jeune, se dérida tout à fait, lorsque François lui eut annoncé qu'il apportait une lettre du capitaine Paul.

—Ah ! ce brave des braves, fit-il, vous le connaissez... Comment va-t-il ?

—Très bien, je crois, mon colonel.

—Tant mieux... .

Attentivement, le colonel lisait la lettre... Il relut même les premières lignes, semblant peser chaque mot.

—Le capitaine, fit-il enfin, ne vous a pas chargé... comment dirais-je, d'une commission... verbale ?

—Non, mon colonel.

—Ah ! En tout cas, il vous recommande, votre camarade et vous... Il m'annonce même que vous entendez l'arabe... et j'ai besoin, justement, d'un secrétaire... Cette place vous conviendrait-elle ?

—Oui, mon colonel.

—Et moi, mon colonel ? demanda Luc, enhardi par la mine souriante de M. de Giverne.

—Vous, que savez-vous faire ? Savez-vous aussi l'arabe ?

—Oh ! non... Je suis cordonnier.

—Parfait. Un cordonnier, en campagne, c'est l'homme utile par excellence.

Le colonel ouvrit une porte et appela un sous-officier qui travaillait dans la chambre voisine.

—Sergent Frémine, lui dit-il, je vous présente un collaborateur qui prendra son service dès demain. En attendant, conduisez le caporal et le soldat à la quatrième et qu'on ait soin d'eux.

Il plaça la main sur l'épaule de François.

—Énergique, robuste, intelligent, poursuivit-il, ainsi vous annonce à moi le capitaine Paul. Travaillez, et sur sa recommandation, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour hâter votre avancement.

—Je vous remercie, mon colonel.

—Bien. allez.

En traversant le camp, François dit à Fémine :

—Il a l'air d'un bon type, M. de Giverne !

—Lui... la crème des hommes... mais, tenez... Ohé ! Guillemain ! voici votre sergent-major, un bon type aussi, comme vous dites.

Et quand Guillemain se fut rapproché :

—Deux nouveaux pour ta compagnie... Le colonel lui recommande d'avoir soin d'eux, mon pays.

—As pas perdu, répondit Guillemain, qui était de Tarascon, on les engraissera... Le menu de ce soir : tête de veau et poulet farci.

—Sacré blagueur !

Un caporal, c'est déjà quelqu'un, un personnage, aussi François fut reçu à bras ouverts, Luc de même, grâce aux galons de son ami.

Comme la première fois, à Alger, il paya sa bienvenue sur les tonnelets d'un mercantile.

Dès le lendemain, il prit son service auprès du colonel. Cette nouvelle existence, avec un chef bienveillant, toujours poli, lui allait comme un gant. Là, il se sentait dans son milieu, tout à fait à sa place.

Bientôt, avec sa grande facilité d'assimilation, sa réelle intelligence doublée, cette fois, de bonne volonté, il devint l'homme indispensable, supérieur, à Frémine lui-même, un secrétaire d'occasion, bon garçon, mais guère débrouillard.

Le colonel, après l'avoir étudié, se reposait sur lui de la fabrication — un ennui pour le grand seigneur qu'il était, — des rapports quotidiens, de longues tartines exigées, chaque semaine, par la brigade.

Les officiers eux-même venaient consulter François. Il leur rendit une foule de petits services — importants, souvent, pour eux.

Deux mois après son arrivée, il était promu sergent et dînait, le même soir, à la table du colonel.

—Eh bien, dit-il à Luc, ça marche. N'avais-je pas raison de t'assurer, à Nîmes, que je deviendrais officier et que tu serais mon ordonnance.

—Mortdiou ! répondit Luc, aussi heureux que s'il eût été galonné lui-même, je vais te fabriquer une paire de ripatons que tu m'en diras des nouvelles, mon sergent.

(A suivre.)

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI", 24 MARS 1900 (1)

L A

MAIN COUPÉE

IV

(Suite)

Un matin, il aperçut à l'horizon la goélette d'Armand. Le soleil venait de se lever, et elle se détachait en noir sur le ciel rose. Il tressaillit en la reconnaissant, car il croyait à la fatalité, comme tous les hommes d'action qui n'ont qu'un pas à faire pour toucher au but, et il craignait de succomber dans cette fuite qu'il avait souvent appelée jusqu'alors. Néanmoins, il se prépara au combat.

De son côté, la goélette, à la vue de l'*Argus*, s'était couverte de voile. Armand avait relâché en Bolivie pour savoir en quel endroit se trouvait don Ramon, et il avait prévenu qu'il allait lui courir sus comme à un pirate. Seulement, il s'était renforcé de vingt soldats indigènes, commandés par un capitaine de fortune, nommé Charmon, ancien sous-officier français, au service de la Bolivie, et qui, à quarante ans, ne possédait encore que la cape et l'épée.

La mer était belle et la brise assez fraîche. Pendant quelque temps, les deux bâtiments, qui cinglaient à contre-bord, essayèrent de se gagner au vent, tout en se tirant quelques coups de canon. L'*Argus*, plus fin voilier que la goélette, y parvint presque au point de rencontre des deux lignes du plus près. Il en profita pour envoyer sa bordée de cinq pièces. Sa décharge fut meurtrière pour la goélette, qui perdit son grand mât de flèche. Don Ramon, craignant qu'elle ne lui échappât en faisant vent arrière et en se jetant à la côte, voulut en finir. Il laissa porter et l'aborda. Mais il avait trop présumé de l'élan de ses hommes. Ils eurent en face d'eux l'équipage d'Armand et les vingt soldats boliviens, et furent ramenés. Ce fut alors sur le pont de l'*Argus* que la lutte s'engagea. Les matelots français étaient soutenus par un feu bien nourri de mousqueterie que dirigeait le capitaine Charmon, et gagnaient du terrain. Les Brésiliens, sachant d'avance qu'ils seraient traités en corsaires, se défendaient avec le courage du désespoir. Don Ramon était à leur tête, et, bien que sa taille herculéenne le désignât aux coups de ses ennemis, il n'avait reçu que de légères blessures. Armand et lui, séparés jusque là par les hasards de la mêlée, se trouvèrent en présence l'un de l'autre, un peu sur l'arrière du grand mât, à quelques pas du roof. En voyant leurs chefs prêts à en venir aux mains, les combattants s'arrêtèrent. Il y avait pour eux, dans le duel de ces deux hommes, tout l'intérêt d'un drame dont ils avaient suivi les péripéties, et qui, arrivé à son dénouement, les passionnait et les tenait haletants et silencieux. Armand et don Ramon serrèrent de leurs doigts crispés la poignée de leurs sabres et s'examinaient. Chacun d'eux tenait de la main gauche un pistolet, mais ne songeait point à s'en servir. Peut-être dédaignaient-ils ce moyen trop prompt de terminer une lutte qu'ils désiraient depuis si longtemps. Il éprouvaient une joie profonde à penser qu'ils allaient se frapper, et sentaient leur haine les envelopper tout entiers. Leurs cœurs battaient à coups redoublés, et ils ne se voyaient déjà plus qu'à travers un voile de sang.

Tout à coup la porte du roof s'ouvrit, et Lucy, ses longs vêtements en désordre, folle d'espérance et de terreur, se précipita sur le pont.

— Armand ! cria-t-elle.

Le Brésilien se retourna violemment, mais, dans ce mouvement, le pistolet qu'il tenait de la main gauche partit, et la balle fracassa le poignet de la jeune femme. Elle tomba défaillante à la renverse, pendant que l'Anglais Smith la tirait en arrière et lui mettait la main sur la bouche.

Armand avait jeté un cri de rage, comme si la balle l'eût atteint lui-même.

— Oui, c'est moi ! cria-t-il.

Il s'élança, mais il glissa sur le pont et n'atteignit que faiblement don Ramon d'un coup de sabre. Don Ramon alors se jeta de côté par un bond rapide, arracha de la main d'un de ses hommes un fusil tout armé, et, avant qu'Armand eût pu se relever, il le lui déchargea dans la poitrine.

Armand, grièvement blessé, tomba sans connaissance entre les bras de Ledru et du capitaine Charmon. Le combat, un instant suspendu par ce duel, qui semblait devoir y mettre fin, reprit avec un acharnement nouveau. Ce fut au tour des Français de battre en

retraite, et ils se replièrent en bon ordre à bord de la goélette où ils avaient hâte de transporter le corps de leur infortuné commandant. Don Ramon, qui avait perdu beaucoup de monde, ne se crut pas assez fort pour oser les y poursuivre. Loin de là, il orienta ses voiles, tandis que celles de la goélette étaient encore masquées, et les deux bâtiments, entraînés en sens inverse, rompirent aisément les faibles liens de chanvre et de fer qui les attachaient l'un à l'autre.

La goélette fit route vers la côte, et mouilla dans une petite anse, afin d'y réparer ses avaries. Quant au trois-mâts, il croisa au large une partie de la journée, et ne disparut qu'au commencement de la nuit.

La blessure d'Armand était grave, mais n'était pas mortelle. La balle avait pénétré au-dessus du cou, et était sortie derrière l'épaule, sans faire aucune lésion importante. La convalescence fut même assez prompte. Au bout de quinze jours, Armand, quoiqu'il fut encore un peu faible, déjeunait avec Ledru et le capitaine Charmon. On venait de l'avertir que le Brésilien avait mouillé l'*Argus* à une journée de distance tout au plus dans la baie de Nicblas sous la protection d'un petit fort de quatre pièces de canon. Les trois hommes discutaient les moyens d'enlever le bâtiment, mais ils étaient soucieux et inquiets, car ils ne se dissimulaient pas les difficultés de l'entreprise. A ce moment, on annonça à Armand qu'un bateau pêcheur avait accosté la goélette, et que le patron de ce bateau demandait à lui parler. Il donna ordre de l'introduire.

Quand cet homme entra, Armand et ses compagnons ne purent maîtriser leur étonnement. C'était l'Anglais Smith, le second de l'*Argus*. Il tenait à la main une boîte de un pied de haut sur un pied de large, et dont les côtés étaient grossièrement assemblés. Il déposa cette boîte sur le plancher et salua gauchement.

— Que venez-vous faire ici ? lui demanda Armand.

— Commandant, répondit l'Anglais, je viens m'acquitter d'une commission de mon capitaine. Je vous apporte cette boîte et une lettre. Voici d'abord la lettre, ajouta-t-il en remettant un papier au jeune homme.

Armand lut à haute voix :

— Monsieur, pour vous donner une idée de la façon dont j'entends la discipline à mon bord, je vous envoie la tête de l'homme qui a conseillé à miss Stanby de vous écrire. Vous jugerez aussi par là de ce dont je serais capable au besoin.

Smith fit glisser dans ses rainures le couvercle de la boîte, et leva par les cheveux une tête livide et sanglante.

— Voici la tête, dit-il simplement.

Les trois spectateurs de cette scène étaient plongés dans une telle stupeur que pas un ne prononça un mot.

Bientôt cependant le capitaine Ledru se souleva sur sa chaise et sonna. Un matelot entra.

— Qu'on dispose, dit-il, un cartahut au bout de la grande vergue,

— Oh ! fit Smith avec tranquillité, avant de me faire pendre, laissez moi remettre un deuxième billet au commandant.

Ce billet était de Lucy ; il ne contenait que quelques lignes d'une écriture indécise, à peine formée.

— Armand, disait Lucy, fiez-vous entièrement à cet homme, car lui seul peut nous sauver. Croyez-en le triste souvenir que je le charge de vous porter, ma pauvre main qu'on a coupée après ma blessure. C'est celle que je vous ai tendue le jour de nos fiançailles, et tout morte qu'elle est aujourd'hui, je crois qu'elle tressaillera encore quand la vôtre la touchera. . . .

— Où est-elle ? demanda Armand.

Alors, mais en tremblant un peu cette fois, Smith tira de la poche de son caban un coffret en bois des îles, à encoignures d'argent, et le présenta au jeune homme.

Armand l'ouvrit, et sur un coussin de satin noir il vit, entourée d'herbes aromatiques, une main de femme d'une blancheur mate, mais déjà légèrement blouâtre. Le poignet, coupé verticalement, était d'un rouge foncé. A l'un des doigts était passée une bague en brillants qu'Armand avait autrefois connue à la jeune fille.

Le malheureux n'eut point de désespoir, mais deux grosses larmes coulèrent de ses yeux. Il approcha cette main de ses lèvres et y déposa un long baiser.

Il referma le coffret et se retourna vers l'Anglais, qu'il regarda fixement, et lui dit :

— Comment se fait-il, puisque tu as aidé miss Stanby à m'écrire la lettre qui m'a mis sur vos traces, que les soupçons de ton capitaine ne soient pas tombés sur toi ?

— Je suis parvenu à les détourner sur un autre, car il a cru en effet un instant que j'avais pu le trahir.

— Et en te chargeant du hideux message dont tu t'es acquitté en entrant, il a cru que je te laisserais aller sain et sauf ?

— Il s'est seulement reposé sur moi du soin de vous le faire parvenir. C'est moi qui ai voulu vous voir à votre bord, afin de vous sauver, comme miss Stanby vous l'écrit.

— Eh bien, as-tu quelque projet ? Que faut-il tenter ?

— Mon capitaine m'a chargé de recruter, s'il était possible, cinq à

(1) Commencé dans le numéro du 3 mars 1900.

six hommes déterminés pour remplacer ceux qu'il a perdus. Ces hommes, si vous y consentez, seront vous-même et cinq de vos compagnons. Vous partirez avec moi et nous arriverons pendant la nuit à bord du trois-mâts. Don Ramon ne s'informerait de vous que le lendemain matin, et, jusque-là, je vous enfermerai dans ma chambre. Pendant ce temps, votre goélette aura appareillée, et, avec le vent qu'il fait, elle pourra être dans la baie au point du jour. Elle arrivera sans être signalée, car les matelots de veille cette nuit me sont tout dévoués. J'ai gagné, en outre, une bonne partie de l'équipage. Votre second, ou celui à qui vous aurez laissé le commandement de votre navire, attaquera aussitôt, et lorsque don Ramon s'élançera de chez lui pour courir à l'ennemi, vous sortirez de ma chambre et vous vous placerez avec vos compagnons de manière à le séparer de son appartement et de la jeune dame. C'est là le point important, car, autrement, au moment où il se verrait vaincu, il reviendrait sur ses pas et la tuerait infailliblement. Quant au fort, il fera encore nuit ; il tirera mal. Acceptez-vous ?

—C'est bien hasardeux, dit Charmon.

—Et si c'était un piège ? fit Ledru. Je ne vois pas, dit-il à Smith, la raison de votre dévouement.

—Je suis riche, et j'ai assez de la vie que je mène. Puis, dans un accès de défiance, il peut me tuer au premier jour. Et enfin, continua Smith en baissant la voix, la conscience devient une trop vilaine compagne quand elle commence à vous reprocher la nuit les crimes que vous avez commis pendant le jour.

—Tu as bien facilement regagné la confiance de ton capitaine ?

—Oh ! dit l'Anglais en pâlisant, c'est moi qui ai coupé la tête de l'homme que je lui désigné.

Armand alla à l'Anglais et lui prit le bras.

—Moi, lui dit-il, je n'ai pas même eu tout à l'heure la pensée de te punir. Je ne t'ai jamais fait de mal. Lucy m'écrit de me fier à toi : je veux la croire. D'ailleurs, sa vie et la mienne ne valent plus la peine d'être si longtemps disputées. J'accepte.

Armand choisit, pour l'accompagner, le capitaine Charmon et quatre hommes éprouvés. Il laissa le commandement de la goélette à Ledru. Le plan de l'Anglais put être suivi de point en point. Au milieu de la nuit, ils montèrent à bord du trois-mâts. Ils étaient conduits par Smith, qui les enferma dans sa chambre. Là, ils restèrent silencieux, assis sur des escabeaux. Armand s'était couché sur le lit. Si près d'un danger mortel, il passa les heures qui l'en séparaient à récapituler sa vie avec un amer chagrin. Sa vengeance, sur le point d'être satisfaite, le laissait indifférent. Une seule fois, la porte s'ouvrit. C'était Smith qui entra. Il se pencha à l'oreille d'Armand et lui murmura ces paroles :

—Elle est seule dans sa chambre ; elle souffre bien de sa blessure. J'ai dû lui dire que vous étiez là, car elle l'avait deviné à un grand trouble qu'elle ressentait.

Ces quelques mots, qui étaient une consolation inattendue, répondaient si bien à la pensée et à la douleur d'Armand, qu'il fondit en larmes.

—Merci, murmura-t-il à son tour.

Il eût presque serré la main de cet homme qui, pourtant, avait été pour moitié dans ses malheurs.

A quatre heures du matin, Armand et ses compagnons entendirent plusieurs coups de feu et un grand cliquetis d'armes. En même temps, on ouvrit leur porte et ils se précipitèrent sur le pont. Aux premières clartés de l'aube et à la lueur de la fusillade, ils aperçurent le capitaine Ledru et les hommes de la goélette qui sautaient sur l'avant du trois-mâts. Don Ramon, suivi de quelques hommes qui lui étaient restés fidèles, courait à leur rencontre. Armand se plaça de manière à lui couper la retraite, et fit faire feu à ses hommes sur l'équipage de l'*Argus*. A cette diversion imprévue, la plupart des pirates jetèrent leurs armes et se rendirent. Quant au Brésilien, en apercevant Armand, il rugit et bondit au milieu des cinq Français, mais tomba presque aussitôt criblé de blessures.

Ce fut à cet instant que, semblable à l'ange du châtiement et couverte de longs vêtements noirs qui faisaient ressortir son affreuse pâleur, miss Stanby s'élança de sa chambre. Pendant une seconde elle resta debout sur le seuil. Son bras droit était caché dans sa poitrine, mais elle avait la main gauche étendue, et désignait du doigt, avec une indicible horreur, le Brésilien qui râlait à ses pieds. Tout à coup elle se rejeta en arrière, serra convulsivement la main d'Armand, et s'évanouit.

Armand l'emporta dans ses bras, la déposa sur un lit et s'assit à son chevet. Il avait chargé Ledru et Charmon de prendre les dispositions qu'ils jugeraient convenables.

—Seulement, leur avait-il dit, ne touchez pas au Brésilien. Laissez-le sur le pont dans l'état où il est.

Quelques heures plus tard, l'*Argus*, qui avait pris la goélette à la remorque, se trouvait en calme à plusieurs milles au large. Le plus grand silence régnait à bord. On avait mis aux fers une partie des pirates. Les autres, parmi lesquels était Smith et les matelots de la goélette, se tenaient groupés des deux bords sur l'avant du grand mâts. Ledru et Charmon causaient à voix basse sur le banc de quart.

Le Brésilien, à demi couché au milieu du pont, avait le dos appuyé contre le grand panneau.

Après de longues convulsions, Lucy s'était assoupie. Vers midi, elle s'éveilla. Elle vit Armand, et son visage se couvrit d'une ardente rougeur. Puis elle redevint très pâle.

—Je voudrais me lever, dit-elle.

Ils sortirent sur le pont, et s'arrêtèrent malgré eux devant le Brésilien, qui avait alors les yeux fermés. Ils étaient l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Le moribond fit un mouvement, ouvrit les yeux et les regarda. Armand et Lucy frissonnèrent sous ce regard, puis, sans dire un seul mot, et chacun d'eux succombant sans doute sous le poids de ses émotions, ils se promènèrent, l'un à babord, l'autre à tribord.

Leur contenance était sinistre, leur pas précipité. Les mêmes regrets, les mêmes pressentiments atroces romplissaient leurs cœurs. De temps en temps ils observaient le Brésilien à la dérobée. Leurs traits farouches et contractés semblaient accuser cette même pensée : " Nous devons peut-être à cet homme, qui nous a déjà tant fait souffrir, des souffrances plus terribles encore."

Don Ramon, cependant, adossé contre le panneau, haletait sous un accablant soleil. Les mouches bourdonnaient autour de lui et suçaient ses blessures. Il râlait, mais en s'efforçant de conserver un reste de vie. Impassible et sombre, il suivait de l'œil, avec un sourire sardonique sur les lèvres, le jeune homme et la jeune femme. Lui aussi songeait qu'il les avait séparés dans l'avenir, comme il l'avait fait dans le passé. Toutefois, par intervalles, il tournait la tête et semblait chercher quelqu'un.

Il aperçut Smith et l'appela d'une voix faible.

--Tu m'as trahi, lui dit-il, mais je te pardonne. Donne-moi à boire.

Au moment où l'Anglais se penchait en lui tendant un verre, le Brésilien se souleva, arracha un couteau que Smith portait à sa ceinture et le lui enfonça dans la poitrine.

Il y eut un cri d'émoi dans l'équipage ; mais Armand et Lucy virent ce meurtre avec une froide indifférence.

—Allons, qu'on en finisse, dit Armand.

Ledru, qui avait prévu cet ordre, avait fait passer une corde au bout de la grande vergue. On mit le nœud coulant au cou du Brésilien, et trente hommes hissèrent son corps en courant.

Armand et Lucy contemplèrent quelque temps le cadavre, qui se balançait dans les airs.

Ils se regardèrent ensuite. Mais ils ne purent se tromper ni l'un ni l'autre sur l'épouvantable conviction qui leur venait à la fois, car ils jetèrent un même cri de désespoir.

V

La petite ville de Glemgarten, dans le riche comté de Kent, est située au milieu d'une grasse et verdoyante prairie, où la Medway, aux eaux claires et rapides, dessine de capricieux méandres. Des collines, légèrement bombées, mais abritant çà et là quelques jolies villas sous de grands arbres, animent l'aspect, peut-être un peu monotone, de cet opulent paysage.

A un mille à peu près de la ville, on rencontre un couvent de carmélites, un des rares couvents catholiques qui existent en Angleterre. L'emplacement de cette maison religieuse est précisément celui d'un ancien monastère, dont les vieilles murailles à donjons et à creneaux sont couvertes de lierre et tombent aujourd'hui en ruines. Néanmoins elles ont encore assez d'étendue pour envelopper presque dans leur entier les constructions nouvelles, et sont assez hautes pour les dérober en partie aux regards. Ainsi le culte catholique, qui fait de lents mais réels progrès chez nos voisins, semble vivre et grandir, dans cette délicieuse retraite, à l'abri de ses plus antiques souvenirs. Les rues de Glemgarten sont larges et droites, et les maisons, bien alignées sous leurs toits d'ardoises, brillent de tout le luxe de la propreté anglaise. La population a les mœurs les plus douces et les plus paisibles. Elle se compose presque en totalité de petits négociants de Londres et de Maidstone, qui se sont retirés des affaires avec une modeste aisance.

Il n'y a d'ailleurs d'autre commerce que celui des industries de détail appelées par les besoins journaliers de la vie. Aussi, dès huit heures du soir, le calme est profond, et le silence n'est troublé qu'accidentellement par le chant de quelque buveur attardé. En hiver, dans l'après-midi, et pendant les belles soirées d'été, les habitants n'ont d'autre distraction que la promenade en famille sur la route plantée d'arbres qui conduit de Glemgarten au couvent des carmélites.

On comprend que, pour des gens habitués à une vie aussi régulière, le moindre événement ait de l'importance.

La ville entière fut donc en rumeur, il y a quelques années, à la

nouvelle qu'un architecte de Maidstone venait d'arriver avec des ouvriers de toute profession, afin de rendre habitable une villa des environs, abandonnée depuis longtemps par son propriétaire. Cette villa, qui s'appelait Green-Castle, était située sur la plus haute colline, et dominait la belle vallée de la Medway. La transformation qu'on lui fit subir excita surtout la curiosité. Le parc n'avait eu jusque-là d'autres limites que des haies et des fossés ; il fut entouré de murs. La maison, qui n'avait qu'un rez-de-chaussée et un premier étage, se composait de deux pavillons reliés entre eux par le corps de logis principal.

La partie du toit intermédiaire à ces deux pavillons fut convertie en une vaste terrasse. Quant aux installations intérieures, un vieux serviteur, arrivé en même temps que l'architecte, les surveillait, et elles furent extrêmement simples. Évidemment la personne qui venait habiter Green-Castle n'avait aucun souci du confortable ni des superfluités de la vie. Le vieux serviteur, qu'on interrogea à son sujet, resta triste et silencieux et se contenta de secouer la tête en se refusant à toute explication.

La curiosité fut à son comble lorsqu'on apprit qu'à la nuit tombante une chaise de poste s'était arrêtée à la porte de la villa et qu'une femme en était descendue. Au reste, cette femme vécut dans une retraite absolue. Le dimanche seulement elle sortait pour aller entendre la messe à la chapelle du couvent. Par la suite, elle se rendit plus fréquemment aux carmélites. Elles y allait de préférence dans l'après-midi, aux heures où la chapelle était déserte et où les religieuses étaient enfermées dans leurs cellules. On la vit donc passer sur la promenade. Son domestique l'accompagnait toujours, en la suivant à quelques pas de distance. Elle cachait son visage sous un voile épais, et était invariablement vêtue de noir. On remarqua cependant qu'elle était fort belle, mais d'une grande pâleur. Elle avait une démarche cadencée et gracieuse, et répondait avec une dignité triste aux saluts qu'on lui adressait.

Une fois dans la chapelle, elle y demeurait des heures entières, à genoux sur la dalle, priant et pleurant. Au bout de quelque temps, on apprit sur son compte une particularité étrange. Un jour, en descendant les degrés de la porte d'entrée, elle avait été sur le point de tomber. L'aumônier du couvent, qui se trouvait près d'elle, s'était avancé pour la soutenir et lui avait pris la main. Mais cette main s'était détachée du bras de l'inconnue et était restée dans la main du prêtre. La jeune femme avait d'abord poussé un cri de souffrance ; puis, voyant le bon vieillard frappé de stupeur :

— Ne vous voyez pas, mon père, lui avait-elle dit, ce n'est qu'une main de bois. . .

Cette aventure avait donné lieu à des commentaires ; et, soit que le serviteur de l'inconnue se fût départi de son mutisme habituel, soit que les curieux de Glemgarten fussent parvenus à se procurer quelques renseignements par une autre voie, on avait fini par apprendre que l'habituee de Green-Castle s'appelait miss Stanby, qu'elle avait longtemps vécu en Amérique et qu'elle avait éprouvé de grands malheurs.

Cette jeune femme était en effet miss Stanby. Après la dernière et terrible scène du brick, Lucy avait manifesté le désir de retourner en Angleterre. Les deux jeunes gens avaient alors passé plusieurs jours en proie à un chagrin farouche, se cherchant et se fuyant tour à tour. Ils avaient le cœur trop jeune encore pour admettre qu'un amour heureux pût sortir d'un aussi épouvantable désastre.

Ils se quittèrent, la mort dans l'âme. Lucy s'embarqua sur un paquebot pour revenir en Europe, et Armand alla se mettre avec l'*Argus* aux ordres de l'amiral qui commandait la station des mers du Sud. A son arrivée en Angleterre, miss Stanby n'avait qu'un seul projet : elle songeait à se renfermer dans une complète solitude, où elle attendrait que Dieu l'enlevât à ses maux en la rappelant à lui. " Elle espérait ne pas vivre longtemps. "

Elle savait que son père, avant de partir pour ses voyages, avait confié la plus grande partie de sa fortune à un de ses amis d'enfance, un négociant de la Cité. Elle alla trouver cet ami, et celui-ci, qui l'avait cru perdue, pleura de joie en la revoyant. La femme et les filles du négociant l'entourèrent en même temps des soins les plus touchants. Lucy s'étonna de se sentir attendrie, car elle en était venue à cet égocisme des douleurs suprêmes qui n'ont plus de larmes et d'émotion que pour elles-mêmes. Néanmoins ces témoignages d'affection ne la détournèrent pas de son projet.

Elle se rappelait un séjour qu'elle avait fait autrefois à Green-Castle, chez un gentilhomme que connaissait son père, et il lui sembla que cette maison, à demi cachée sous ses grands arbres, conviendrait parfaitement à la vie qu'elle avait l'intention de mener. En conséquence, elle pria le négociant de la lui acheter à quelque prix que ce fût.

Elle fit chercher en même temps un ancien serviteur de sa famille que sir William avait jugé trop âgé pour l'emmener en Amérique, et qu'il avait laissé à Londres en lui assurant des moyens d'existence. Elle retrouva le vieux Dickson et le chargea des changements à faire à Green-Castle. Dès que l'habitation fut prête à la

recevoir, elle prit congé du négociant et de sa famille. Leur sollicitude lui pesait et elle avait hâte de se dérober à tous les bruits du monde.

Dans les premiers temps, elle goûta cette amère jouissance, si chère aux malheureux, de pouvoir se nourrir de leur propre douleur et pleurer sans contrainte. Parfois, au esclave récemment délivré de ses fers, elle ne subissait plus les horribles tortures de sa vie passée. Si désolée qu'elle fût, elle s'appartenait. La nuit seulement, quand des rêves sinistres, trop fidèles interprètes de la pensée qui lui rongait le cœur, la ramenaient en arrière, elle croyait être encore au pouvoir de don Ramon. Elle s'éveillait alors baignée de sueur et ne reprenait qu'après quelques instants ses facultés et ses sens ; mais c'était pour sauter à bas de son lit et pour remercier Dieu, à deux genoux, de ce que cette vision n'était qu'un songe. Peu à peu, la solitude et le calme lui rendirent le sentiment religieux, que l'excès de ses chagrins lui avait ôté.

Lucy était catholique, et parfois la brise du soir lui apportait le mélancolique tintement des cloches du couvent. Dans ses heures d'accablement et de regrets, elle se rappelait les cérémonies grandioses et touchantes de la religion ; elle revoyait surtout l'église faiblement éclairée par la lueur de quelques cierges ou par les rayons du soleil qui glissait à travers les vitraux, et elle se souvenait de cet asile de paix où la prière s'exhale des lèvres dans le recueillement et le silence.

Un jour, poussée par un secret pressentiment, elle alla aux carmélites. On célébrait l'office du soir et l'orgue remplissait d'harmonie la chapelle entière. Les voix des religieuses se mêlaient aux sons de l'instrument, les accompagnaient dans leurs modulations, montaient et mouraient avec eux. Cette plainte humaine, attendrie et résignée, qui avait toute la magie de l'art et tout le charme de la réalité, fondit l'âme de la jeune femme. Pour la première fois, ses larmes ne retombèrent pas sur son cœur en le brûlant, mais, semblables à une abondante et divine rosée, elles les rafraîchirent et le dilatèrent. Elle resta prosternée dans l'église longtemps après que les chants enrent cessé ; puis elle se releva, le front rayonnant :

— O mon Dieu, s'écria-t-elle, je sais bien que je ne suis pas digne de lui, mais il me semble que je pourrais être heureuse encore en vivant à ses côtés par la pensée et en prenant ma part de ses joies et de ses peines.

Lucy venait de s'avouer qu'elle aimait toujours Armand. Cet amour, ennobli par la religion, dans lequel elle s'isolait et qui lui laissait entrevoir les douloureuses mais vives jouissances du sacrifice, lui donna non seulement la force de vivre, mais, par une pente insensible, lui inspira de lointaines espérances.

Elle se disait qu'Armand ne pouvait pas l'avoir oubliée, et que, tôt ou tard, il aurait pour elle, à défaut d'amour, quelques paroles d'affection et de bonté. Cet espoir s'empara d'elle avec tant de violence que, dans les visites chaque jour plus fréquentes qu'elle faisait aux carmélites, elle priait Dieu de l'exaucer, et qu'elle ne rentrait jamais à Green-Castle sans un battissement de cœur, car elle s'attendait à y trouver une lettre d'Armand.

Cette lettre vint enfin. Elle était timide et respectueuse. Le jeune homme annonçait à miss Stanby qu'il était parti pour un voyage de trois ans en Chine et dans l'Inde, et il lui demandait de penser à lui de loin en loin. Quelques mois plus tard, Armand et Lucy avaient une correspondance régulière. Ni l'un ni l'autre ne faisaient allusion à leurs rêves d'autrefois, mais ils pensaient qu'ils seraient heureux de se revoir un jour. Ils se tenaient au courant des moindres incidents de leur vie, de leurs habitudes, de leurs lectures. Tel jour, à telle heure, le même livre les avait doucement ou noblement émus. Parfois ils se plaignaient de leur destinée, mais sans amertume, comme s'ils eussent compris que cette séparation était un mal nécessaire et que leurs cœurs souffrants encore, en avaient besoin pour guérir tout à fait. Ces lettres étaient le poème de leur amour qui s'était cru mort, qui se sentait revivre et qui n'osait cependant exprimer qu'avec le langage de l'amitié ses vives ardeurs et ses délicatesses infinies. Le feu de la passion y couvait à chaque page comme un éve puissante et cachée circule sous l'écorce de l'arbre que le printemps va couvrir de bourgeons et de fleurs.

Au bout de deux ans, Lucy ne se résignait plus comme autrefois à jouer dans la vie d'Armand le rôle d'une amie dévouée ; elle avait l'ambition plus haute d'être aimée de lui. Elle avait mis peu à peu dans ce désir cette exaltation du cœur qui ne croit plus rien impossible. Mais aussi son amour était toute sa vie ! Elle avait formé le projet de s'identifier tellement à l'homme qu'elle aimait que, lorsqu'il l'aurait trouvée, il ne pût pas plus se séparer d'elle qu'on ne se sépare d'une partie de soi-même. Associant mentalement son ami à tous les actes de sa propre vie, elle se figurait à chaque instant qu'il était auprès d'elle. Elle était élégante et coquette pour lui. Elle lui parlait et il lui répondait. Elle se plongeait dans de volontaires extases où elle le voyait sourire et marcher devant elle, et elle croyait à sa présence avec l'enthousiasme d'une foi presque religieuse. Dieu ne lui devait-il pas ce dédommagement à ses longues douleurs ?

Pendant la journée, elle errait dans le parc, s'asseyait sur un banc, à l'ombre d'un bosquet, près d'une fontaine aux caux jaillissantes. Elle lisait quelque récit, quelque description de la Chine ou de l'Inde. Après avoir lu, elle fermait les yeux et se représentait les sites et les villes que Armand lui parlait. Le soir, quand les nuits étaient belles, elle restait sur la terrasse. Elle ne se souvenait plus que jadis elle l'avait fait construire afin d'oublier le plus possible, à la lumière et au grand air, qu'elle avait été captive dans l'étroite cabine d'un navire. Elle s'y plaisait maintenant parce qu'elle y voyait mieux se déployer à ses pieds un admirable paysage, riche de verdure, de moissons et de coteaux, qui reposait ses yeux fatigués d'avoir trop contemplé la mer. La mer ! Lorsque par hasard elle prononçait ce mot, elle se surprenait à pâlir. Armand aussi devait regarder la mer pendant ces heures de quart, et la vue des flots apaisés ou menaçants lui rappelait sans doute les plus terribles événements de sa vie.

Toutefois, ces moments de défaillance étaient rares chez la jeune femme. Elle se rassurait en jetant les yeux autour d'elle. N'avait-elle point fait de Green-Castle, en l'embellissant de toutes les recherches du luxe, une demeure charmante d'où le marin, las de courses et d'émotions, n'apercevrait plus l'Océan ! Avec l'adresse touchante de la femme qui aime, elle avait interrogé les gens d'Armand. Elle avait réuni dans cette maison qu'il visiterait un jour les tableaux des maîtres qu'il préférerait, de belles armes, une bibliothèque composée de ses auteurs favoris. Malgré les difficultés de l'entreprise, elle avait acclimaté dans une vaste serre les plantes les plus rares de la flore indienne. — Armand lui avait dit qu'il les aimait.

Ainsi, quand il reviendrait, il trouverait tout réalisé pour lui, avec la plus délicate entente de ses désirs, ce rêve de luxe et d'élégance que chaque homme fait dans sa vie. Pourrait-il ne pas consentir à être heureux quand, pour compléter ce rêve, il verrait près de lui une femme dont il aura été pendant trois ans la seule pensée et qui aurait employé ces trois années à étudier son cœur pour en satisfaire plus tard toutes les exigences et tous les caprices ? Cette absorption de Lucy dans une espérance unique, l'isolement de sa vie, sa piété exaltée, sa beauté étrange avaient fait d'elle un vivant problème pour les paisibles habitants de Glemgarten. Quand le vieux Dickson, qui avait surpris en partie le secret de sa maîtresse, lui rapportait les bruits qui couraient sur son compte, il ajoutait parfois, avec une bonhomie de vieillard, qu'elle passait pour être un peu folle.

— Oui, folle d'espérer ! répondit en souriant miss Stanby avec un mélange égal de tristesse et de gaieté. Cependant, quelque opinion que l'on eût d'elle, on l'aimait. Les pauvres, qui avaient seuls accès à Green-Castle, la bénissaient comme leur Providence. Elle avait fait de riches dons au couvent des carmélites, et les religieuses, ainsi que l'aumônier, lui témoignait une respectueuse compassion pour ses malheurs qu'elle n'avouait pas. Cette affection et ce respect donnaient à Lucy de la confiance dans l'avenir. Elle sentait, en effet, qu'elle n'était plus la jeune fille d'autrefois, condamnée et flétrie par d'irréparables malheurs, mais bien une libre, intelligente et noble créature.

Lorsque la troisième année se fut écoulée, elle reçut d'Armand une dernière lettre timbrée de France. Elle comprit qu'il était arrivé et qu'il allait venir, et elle rompit le cachet en palissant de bonheur et de crainte.

VI

Voici ce que lui écrivait Armand :

« Peu d'heures après que vous aurez reçu cette lettre, je serai près de vous. Aurai-je cru cela possible il y a trois ans ! Mais aussi n'étions-nous pas des enfants insensés qui doutaient de l'amour ! Et l'amour opère des miracles. Nous nous sommes écrit bien souvent, nous racontant nos moindres actions, nos pensées les plus futiles ; mais je ne sais pourquoi nous n'avons jamais fait que de timides allusions à la passion qui brûlait au fond de nos âmes, Lucy, je veux être plus franc ; je veux déchirer le voile qui a caché nos plus amers regrets et nos plus vives espérances ; et, pour que vous sachiez si je suis enfin digne de vous, je veux vous écrire l'histoire de mon cœur.

« Après vous avoir dit adieu à bord du brick, je suis parti désespéré. Je ne comptais plus vous revoir jamais. Je suis allé remettre l'*Argus* entre les mains de l'Amiral, et il m'a chargé de le reconduire en France. Là, le ministre m'a adressé quelques félicitations banales. — On oublie si vite les malheurs ! — Je me suis alors trouvé seul, sans parents, sans amis, n'ayant devant moi qu'une carrière qui m'était devenue indifférente. Cependant j'ai voulu

fuir ma eristence, ou, du moins, l'emporter avec moi aussi loin qu'il me serait possible. J'espérais que des dieux et des dangers inconnus pourraient l'étourdir. Je partis pour la Chine. J'avais conçu une vaine espérance. Une fois à la mer, je ne sentis en moi qu'un vide affreux. J'en ai été réduit à regretter ces deux années d'horribles souffrances pendant lesquelles je courais après vous, à tout hasard. Mais ces souffrances étaient la lutte, la vie. A chaque instant, alors, je croyais d'abord que j'allais vous retrouver et vous sauver, et plus tard, que j'allais saisir ma vengeance.

Ah ! la vengeance, mon amour, elle enivre le cœur d'une joie cruelle, mais elle le tue pour longtemps. Elle le remplit du dégoût de toutes choses, d'une apathie mortelle, qui semble ne jamais devoir guérir ; elle le rend impuissant à aimer ou à haïr encore. J'étais ainsi. Deux ou trois fois le bâtiment fut sur le point de périr ; je souriais à l'orage. Je contemplais avec délices les énormes vagues d'un vert glauque, qui mugissaient fouettées par le vent ; je rêvais une volupté profonde à me laisser rouler par elles comme dans un linceul. Mais j'avais à remplir mon devoir : j'entendais faire et je faisais à mon tour les commandements nécessaires pour lutter contre la tempête ; et, après des heures de fatigue et de combat, le beau temps revenait. Hélas ! c'était pis encore. Il y avait un brillant soleil sur les flots bleus, une douce brise dans les voiles blanches, des visages joyeux autour de moi. Que de fois je suis descendu dans ma chambre pour qu'on ne me vît point pleurer ! que de fois je me suis jeté sur mon lit pour y sangloter à mon aise !

« Chère aimée, je ne veux pas vous attrister plus longtemps. Ma détresse allait avoir un terme. Mon amour pour vous, que j'avais essayé d'oublier, que je m'imaginai être parvenu à étouffer, renaissait de ses cendres et me pénétrait chaque jour davantage. S'il m'arrivait de répéter votre nom avec des cris de rage, car je vous croyais à jamais perdue pour moi, dans d'autres instants je le répétais lentement, et il avait alors une douceur ineffable. Le temps avait fait son œuvre. Les scènes hideuses dont l'*Argus* avait été le théâtre, et dans lesquelles votre père et le mien, vous et moi avions joué un rôle, ne se présentait déjà plus à mon esprit comme de vivants tableaux de violence et de meurtre. Leurs traits sanglants, jadis si nettement accusés, s'émoussaient et se décoloraient. Elles devenaient indéfinies et vagues ; et, à mesure qu'elles disparaissaient dans le passé, votre image se détachait radieuse et pure sur cette nuit de mes souvenirs. Je ne vous voyais plus, comme j'avais l'habitude de vous voir, pâle et vêtu de noir, les cheveux en désordre, les traits bouleversés, un sinistre sourire sur les lèvres, mais telle qu'aux premiers jours où je vous avais connue, vêtue de blanc, le regard joyeux, me tendant la main et me disant :

« — Armand, voulez-vous être mon fiancé ?

« Ce fut dans la relâche que nous fîmes à Bourbon que vous m'apartîtes ainsi pour la première fois. Je m'étais égaré dans la campagne, et je marchais au hasard. Je vous vis tout à coup, et l'illusion fut si grande, que j'allai à votre rencontre en ouvrant les bras. Je ne sais qu'une ombre qui s'évanouit quand je la touchai ; mais je me sentis fort et consolé. Je rentrai aussitôt, et je vous écrivis de penser quelquefois au marin qui était loin de vous. Vous m'avez répondu, Lucy, et, depuis ce moment, ces pauvres lettres que je calomniais tout à l'heure ont été les confidentes éloquentes et timides de nos aspirations l'un vers l'autre, l'oubli de notre passé funeste, le gage de nos espérances à venir. Si vous avez bien compris les miennes, vous avez dû vous apercevoir, sous les hésitations de la pensée, sous la réticence des mots, que tout mon cœur palpait en moi et s'élançait vers vous.

« Mon amie, j'ai promis de ne rien vous cacher, et j'ai à vous faire maintenant une confession étrange, à vous parler d'un talisman, cher et douloureux tout ensemble, qui, au milieu de mes révoltes et de mes désirs, de mes découragements et de mes joies, n'a jamais cessé, par des sensations incompréhensibles, presque physiques, de me tenir en communications avec vous. Je vous ai souvent parlé de Ledru. Ce brave homme, après avoir partagé ma vie pendant deux ans, revenait en France avec moi. J'étais bien souffrant, et il avait pour moi la tendresse d'une mère pour son enfant malade. Dans les derniers jours de la traversée, je le vis inquiet et préoccupé ; il semblait qu'il eût quelque chose à me dire et qu'il n'osât point. Cependant, quand nous fûmes arrivés Brest et qu'il fallut nous séparer, il m'embrassa avec une émotion extraordinaire.

(A suivre)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si étonnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

Valse Romantique — (Suite et fin)

rit. Tempo
dim. p mf

dim. p

en pressant
cresc. poco a poco
retenez

pp

Trompetti. >

Tromp. >

cresc. do

Tutti con forza.

FILS DE FRANCE

MARCHE

POUR PIANO

Tempo di Marcia.

par LAURENT HALET.

PIANO.

mf

Musical score for piano, measures 1-10. The score is written for two staves (treble and bass clef). It begins with a piano (piano) dynamic marking and a mezzo-forte (*mf*) dynamic marking. The music features a rhythmic pattern of eighth and sixteenth notes, characteristic of a march. A first ending bracket labeled '1.' spans measures 8-10. The piece concludes with a piano (*p*) dynamic marking.

2

Musical score for piano, measures 11-20. This section continues the march with similar rhythmic patterns. It includes a mezzo-forte (*mf*) dynamic marking and concludes with a first ending bracket labeled '1.' and the word 'FIN.' at the end of the piece.

Musical score for piano, measures 21-30. This section features a mezzo-forte (*mf*) dynamic marking and continues the rhythmic development of the march.

Musical score for piano, measures 31-40. This section includes a mezzo-forte (*mf*) dynamic marking and a 'Trio' section marked 'Bien chanté.' (well sung). The music features a more melodic line with a triplet of eighth notes.

Musical score for piano, measures 41-50. This section continues the melodic development of the Trio section with a mezzo-forte (*mf*) dynamic marking.

Musical score for piano, measures 51-60. This section continues the melodic development of the Trio section with a mezzo-forte (*mf*) dynamic marking.

Musical score for piano, measures 61-70. This section concludes the Trio section with a mezzo-forte (*mf*) dynamic marking and a first ending bracket labeled '1.'.

3

La Dame Blanche

Dramatique Roman d'Amour Inédit

Notre Prochain Grand Feuilleton

Nous avons une confiance à faire à notre vaste clientèle de lectrices et de lecteurs. Après avoir eu le bonheur de mettre la main sur l'ENFANT DU MYSTÈRE, le merveilleux ouvrage dont la publication a commencé dans notre grand numéro de Noël et se continue encore, nous sommes devenu très perplexe : Comment, nous disions-nous, arriver à donner après l'ENFANT DU MYSTÈRE quelque chose d'égal, sinon supérieur ? Or, grâce, à la fois, à la vigilance de nos représentants à Paris et à l'inépuisable fécondité des romanciers de France, nous nous sommes procuré un ouvrage dont la lecture laissera un souvenir impérissable dans la mémoire des lecteurs du SAMEDI. C'est LA DAME BLANCHE.

“ C'est une autre version de la mystérieuse et adorable pensée du grand Walter Scott ! disent les éditeurs... La légende éternellement jeune, poétique, troublante !... La divine apparition d'amour et de bonheur !... Elle se cristallise donc enfin en une sublime et poignante réalité qu'enfante la magie créatrice d'un féerique écrivain. C'est pour nous une heureuse fortune de pouvoir donner à nos amis lecteurs et fidèles lectrices la primeur de cette nouvelle œuvre sensationnelle, toute vibrante de saine passion, d'exquise tendresse et de sainte pitié : LA DAME BLANCHE !... O vous qui avez aimé, qui avez souffert, qui avez pleuré, ce seront des heures inoubliables, émouvantes et délicieuses que vous passerez, captivés et frisonnants, en lisant ce drame superbe, d'une si chaude et si amoureuse envolée... LA DAME BLANCHE demeurera comme le plus pur chef-d'œuvre de son auteur. Ce sera l'œuvre sympathique par excellence, bien chère à tous les cœurs, et trop courte, hélas ! malgré ses cent chapitres, qu'on relit sans cesse..., sur laquelle tant de douces larmes auront coulé de jolis yeux féminins..., divine rosée d'émotion des âmes tendres, qui aimeront toujours à se contempler dans cette page de passionnante poésie comme en un miroir d'amour ! ”

Nous commencerons dans notre numéro de Pâques, le 14 AVRIL, la publication de cette œuvre incomparable. Avis à tous : Lecteurs et Marchands de Journaux.

HEMORROIDES

Le célèbre Onguent Anti-Asaphe

DU PROF. N. CODERRE, 191 rue Beaudry

Est le seul remède qui guérit les Hémorroïdes ; une fois essayé toujours employé.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

PRIX : 50 CTS ET \$1.00.



Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

694 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal
TEL. BELL EAST 1114



BAGUE Falto d'un véritable clou de fer à cheval, bien fini en nickel et gravé "Good Luck." Nous en avons vendu des milliers. Notre prix, 10c. franco par la poste. Johnston & McFarlane, Toronto, Can.

Téléphone des Marchands 182

N. LÉVEILLÉ

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent
MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres. Une viette de votre part est soignée.

Habillement fait à 24 HEURES d'avis
COUPE GARANTIE

Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français.

Les suppléments illustrés du Petit Journal et du Petit Parisien, et l'Illustré National à \$1.50 par an, franco, chacun. Une nouveauté: La Lecture pour Tous, revue mensuelle, 15 cts franco. Agent direct pour le Monde Moderne: 30 cts le numéro.

Commandes remplies à 3 semaines d'avis.



PLAISIR

Miroir Convexe—fait paraître malgré les yeux gras et gros les yeux maigres. La nouveauté la plus amusante et la plus curieuse qui existe. Ce curieux miroir, dans une belle boîte en velours, avec notre catalogue illustré, envoyé franco par la poste pour seulement 10 cents. Agent des deuxièmes.

Johnston & McFarlane,
71 Rue Yonge, TORONTO, CAN.

Les gens pratiques craignent l'exaltation, parce qu'on leur a dit qu'elle pouvait avoir des effets nuisibles; cependant c'est une maladie qu'on ne peut pas leur donner.

112 RUE VITRÉ
Coin St-Laurent



MONTREAL

AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.

Machines à coudre à Louer

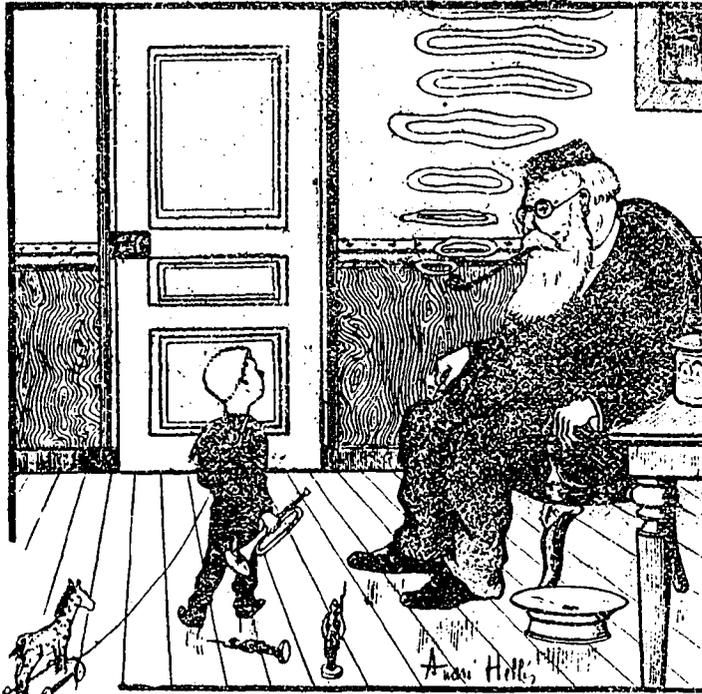
Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR

1686 rue Notre-Dame

Près de l'Eglise Notre-Dame

ENCORE TOTO



—C'est donc bien mauvais, grand-père, que tu craches tout le temps?

Un diamant avec des défauts vaut mieux qu'une pierre qui n'en a pas.

En police correctionnelle:
—Accusé, vos noms et prénoms?
—Ah! par exemple, mon président, on voit bien que vous êtes un nouveau! Depuis le temps que je viens ici, tous les autres me connaissent.



THE "BEST" LAMPES A GASOLINE

La lumière la plus économique, la plus puissante du monde.

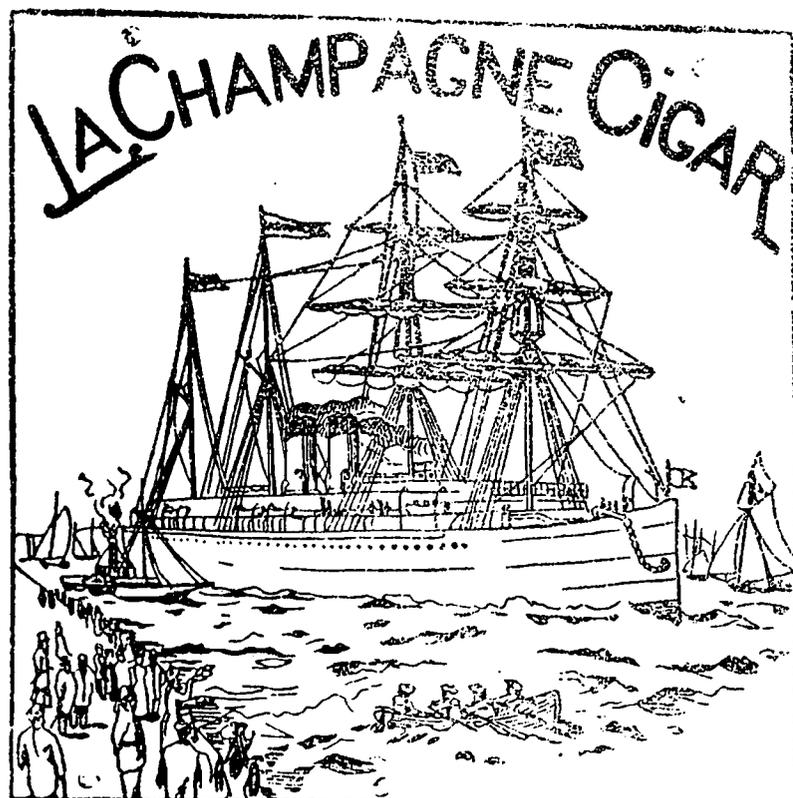
Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.

Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.

A VENDRE PAR
The Modern Light
2116 Ste-Catherine,
MONTREAL.
Agents demandés.



PETIT OUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

PLUS DE MAUX DE DENTS!
PAR L'EMPLOI DES
DENTIFRIGES
Elixir, Poudre et Pâte

DES
BÉNÉDICTINS
de l'Abbaye de Soulaç

Dom MAGUELONNE, Prieur

Inventé en l'an 1373 par le Prieur P. BOURSAUD

VENTE EN GROS :
SEGUIN, BORDEAUX
MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES
PHARMACIES et DROGUERIES.

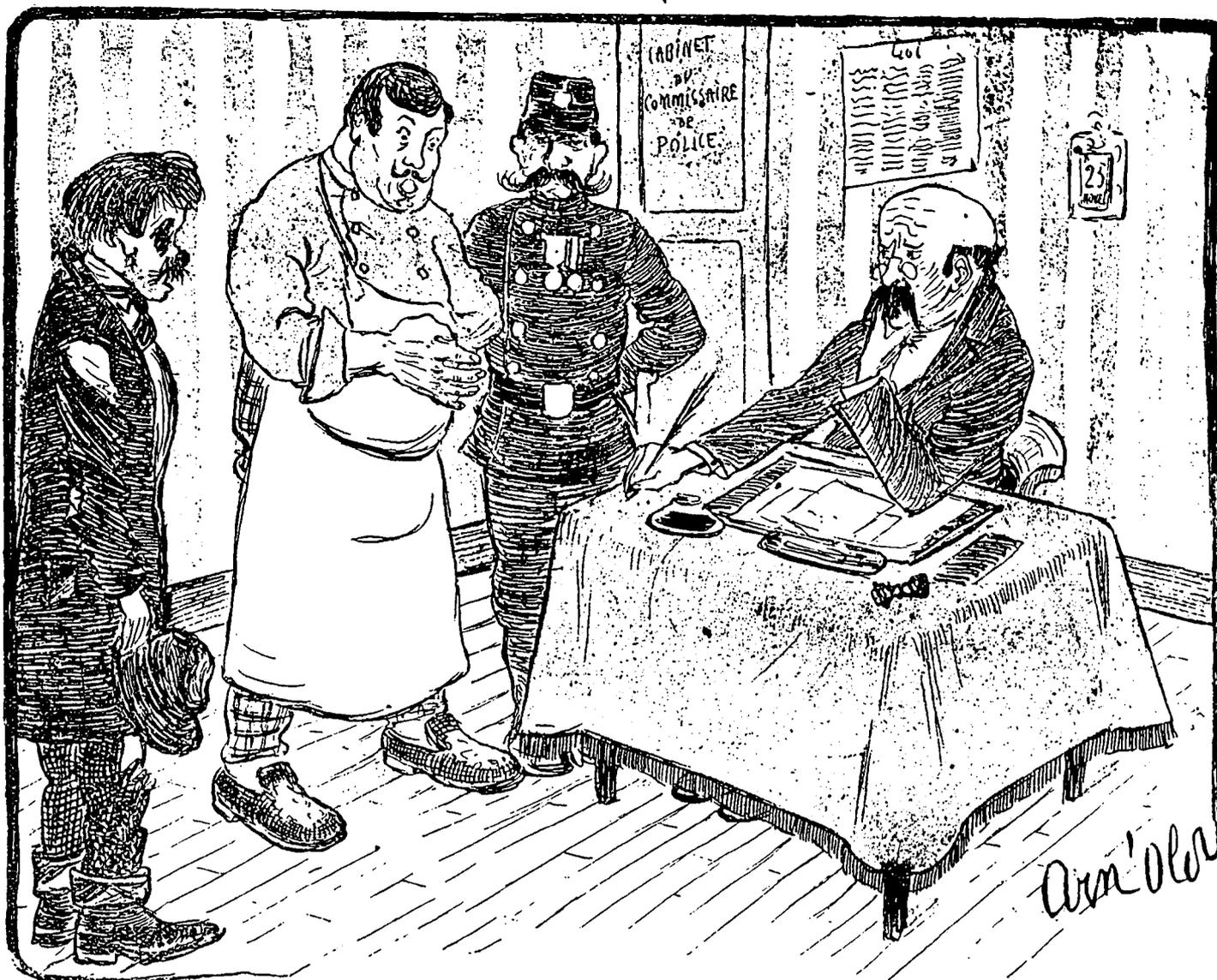
MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

EXIGER LA SIGNATURE
DU PRIEUR
Maguelonne
B. Oria

GRAND PRIX EXP^o INT^o LYON 1889.
HORS CONC^o EXP^o INT^o BORDEAUX
MEMBRE DU JURY 1885.

Le flacon, 50 cents. — Il est offert à un magnifique oisondroit français à chaque acheteur d'un flacon.
ROYER & ROUGIER FRERES - - - 1587 Rue Notre-Dame, Montreal

UN ACCUSÉ



Le commissaire (au charcutier).—Pourquoi avez-vous mis cet homme en ce triste état ?
Le charcutier.—Il raconte partout que je ne vends que de la cochonnerie.

L'applaudissement au Théâtre

Du Musée des Familles :

Les acteurs étrangers qui, confiants en notre renom de passionnés pour les choses de théâtre, viennent chercher en France "la consécration de leur gloire", sont, écrit un critique théâtral, toujours surpris par la froideur du public parisien qui, après un brillant spectacle, croit avoir suffisamment témoigné sa satisfaction aux artistes quand il les a rappelés deux ou trois fois. C'est bien peu, en effet, si l'on compare aux usages parisiens les habitudes étrangères : les spectateurs italiens sont si prodigues de bravos qu'un chanteur qui n'est rappelé que dix fois "fait la tête" et considère qu'il a eu un échec.

En Autriche, les rappels sont si nombreux qu'on a pris le parti, pour ne point fatiguer les machinistes, de ne plus relever le rideau à chaque salve d'applaudissements : on a pratiqué, au milieu de la toile, une fente par où l'acteur se glisse pour venir saluer le public. Jusqu'ici réfractaire à l'abus des rappels, l'Allemagne commence à se laisser gagner par la contagion, notamment à l'Opéra de Dresde ; toutefois, certains spectateurs paisibles, qui n'aiment point le bruit, s'étant plaints, le directeur, soucieux de leur donner satisfaction tout en ménageant l'amour-propre des chanteurs, a décidé que les artistes ne pourraient se représenter au public que trois fois après chaque acte et six fois seulement à la fin de l'opéra.

C'est là, pensez-vous, faire large mesure aux acteurs et ils n'ont pu, sans doute, que se montrer satisfaits. Détrompez-vous : les acteurs ne sont jamais contents et les chanteurs de Dresde se démènent comme de beaux diables en criant à l'injustice : "Il est propre, votre règlement ! disent-ils au directeur ahuri : à ce compte, et en prenant vos instructions à la lettre, si l'opéra n'a qu'un acte, nous avons le droit de revenir neuf fois. Bon. Et si l'opéra a cinq actes, nous ne pouvons avoir que vingt et un rappels : cette proportion est ridicule. Plus nous chantons, moins nous sommes applaudis ! Nous exigeons que le tarif soit proportionnel ; en quoi nous sommes bien modérés, car il devrait être progressif."

Et le directeur est fort embarrassé ; car complètement chauve, il n'a même pas la ressource de s'arracher les cheveux de désespoir.

UN APOLOGUE

Le célèbre père Bridaine avait un genre tout particulier d'éloquence. Un jour, prêchant à Cahors, raconte Mme Necker, il prit pour texte de son sermon : "Encore quarante jours et Ninive sera détruite." Et il s'exprima ainsi : "Vous pensez peut-être que je vais vous annoncer la

destruction de votre ville ?—Non, mes frères. A la vérité, vous méritez de périr, comme les Ninivites, car vous êtes comme eux d'affreux pécheurs ; mais il s'est trouvé quelqu'un qui a intercédé pour vous. Et quel est cet intercesseur ? me direz-vous.—Est-ce votre saint patron ?—Non. Il est las de vos crimes, il ne parle plus en votre faveur.—Est-ce votre bon ange ?—Non.—Est-ce la sainte Vierge ?—Non.—Encore une fois, qui donc ?— Qui ? vous le dirais-je, mes frères ? Eh bien ! cet intercesseur, c'est le diable, qui a demandé la conservation de Cahors ; car, a-t-il dit, si j'ai besoin d'un concussionnaire, je le trouve à Cahors ; si j'ai besoin d'un brigand, je le trouve à Cahors. Si j'ai besoin d'un débauché, d'un avare, d'un orgueilleux, je le trouve à Cahors, etc.

COMMIS-VOYAGEURS DE DISTINCTION
EN AMÉRIQUE

Les commis-voyageurs en livres, qui, sous le nom de *Book Agents*, pullulent aux États-Unis, y sont considérés comme un fléau et traités comme tels par la plus grande partie des gens auxquels ils s'adressent. Ils pourraient toutefois se consoler de leurs déboires en songeant aux augustes personnages qui ont honoré cette profession de leur collaboration.

M. J. Blaine, le diplomate bien connu, débuta dans les affaires en vendant, de porte en porte, la *Life of Henry Clay* dans un comté de Pennsylvanie.

Daniel Webster, l'immortel auteur du grand dictionnaire américain, a recueilli l'argent nécessaire pour sa deuxième année de collège en colportant, dans le New-Hampshire, l'Amérique, de de Tocqueville.

Le poète Longfellow, dans sa jeunesse, et tout en rêvant à ses futurs poèmes, colportait ceux des autres, avec succès, d'ailleurs.

R.-B. Hayes, qui fut président de la République, vendait, dans les campagnes de l'Ohio, les œuvres de Baxter.

Jay Gould, qui mourut avec une fortune de 70 millions de dollars, commença par colporter des ouvrages divers dans les environs de New-York.

Enfin, George Washington lui-même vendit, dans le voisinage d'Alexandria, en Virginie, plus de deux cents exemplaires de *l'Américain sauvage*, de Bydell. C'était, bien entendu, avant la guerre de l'Indépendance !

LEÇON D'HUMILITÉ

Dans le 38^e chapitre de la règle de Saint-Benoît, il est enjoint au religieux qui fait la lecture pendant le repas de ses frères d'adresser une prière à Dieu pour être préservé de l'orgueil de savoir lire — savoir qui était alors peu commun.

BULLETIN DES MEILLEURS REMÈDES DE FAMILLES

De l'Univers. — Reconnus infaillibles et proclamés de véritables spécifiques par tous les médecins du monde. Aucun charlatan ou prétendu médecin de tribu sauvage n'est associé à ces remèdes. Leur efficacité seule fait leur popularité. Des millions en ont fait usage et le même nombre de guérisons a été obtenu.

POUR TOUX ET RHUMES

Le Menthol Cough Syrup, dans tous les cas de Toux, Rhumes, Enrouement, la Grippe, Asthme, Bronchite, la Coqueluche, il est infaillible et recommandé par plus de médecins que tous les autres remèdes du monde ensemble. En vente partout. Prix, 50 doses, 25c. la bouteille, 3 onces. Voyez que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque bouteille.

CONTRE LA DYSPESIE

L'Elixir Digestif de Brault. La plus grande découverte en médecine du siècle contre la Dyspepsie. L'Europe, l'Asie et l'Amérique, tous ont proclamé ce remède infaillible, et lui ont accordé diplôme et médaille d'or comme premier prix, à Londres, Angleterre, 1886; Bruxelles, Belgique, 3 mai 1895; Jérusalem, Palestine, 1895; Caïre, Egypte, 1896. L'Elixir Digestif de Brault est en vente partout, \$1 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5 00. Directions sur chaque bouteille.

POUR LES FEMMES PALES

Les Pilules Fortifiantes, de Roy & Boire Drug Co. Ces pilules sont d'une très grande valeur pour tous également. L'homme, la femme et l'enfant. Elles renforcent en purifiant le sang, elles rendront l'homme faible fort; à la femme pâle, ses couleurs; à l'enfant en langueur, la vigueur. En vente partout. Prix, 25c. la boîte, 50 pilules.

LA CONSOMPTION

Menthol Lung Regulator. Il arrête les Transpirations de Nuit, Crachements de Sang, une guérison certaine pour la Consommation, l'Asthme, la Bronchite, la Pleurésie et les maladies de Poumons et de Gorge. Prix, \$1 la bouteille.

DOULEURS DE REINS ET DU DOS

L'Emplâtre du Dr Pico. Préparé seulement pour les maladies des femmes. Peut être employées avec n'importe quel remède dans les cas de faiblesse, douleurs de reins, du dos, de l'abdomen, points de côté, beau mal. Prix, 25c.

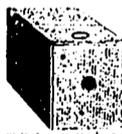
MAUX DE TÊTE

Les Pilules C. T. O., Headache Pills. Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c. la boîte.

Ces remèdes sont préparés seulement par Roy & Boire Drug Co., et sont en vente dans tout l'univers. Si vous ne pouvez pas vous les procurer, envoyez le prix de celui que vous voulez avoir et il vous sera expédié franc de port par la

Manchester, N.H. ROY & BOIRE DRUG CO., Montreal, P.Q.
Assurez-vous que le nom de Roy & Boire Drug Co. est sur chaque Remède.

Dépôt Général pour la Puissance : **JOSEPH CONTANT**, Pharmacien de Gros, Montréal, P. Q.



CAMERA GRATIS Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2x2 pouces et n'a pas besoin de petit garçon intelligent pour appuyer sur le bouton.

quelques heures. Le tout comprend l'appareil, une boîte de plaques sèches, 1 paquet de "hypo", 1 cadre à développer, 1 paquet de "développeur", 1 set de tirages, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez gagner facilement en vendant seulement 15 de plumes en vente à 5c. chacune. Elles ont au delà de 5 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement empaquetée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la caméra, tous frais payés. Toledo Pen Company, Boite L. S., Toronto.

Au restaurant.
—Co lapin est guère tendre.
—Ah! Monsieur, il mangeait peu et courait toujours sur les gouttières.

La politesse est comme le piano : si on ne l'apprend pas de bonne heure, on ne l'apprend jamais.



A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL

LE RHUMATISME

La Rhumatine électrique de Rho — Ce grand remède français est sans contredit le meilleur découvert jusqu'à aujourd'hui contre les rhumatismes. C'est un remède sûr et infaillible contre cette triste maladie considérée jusqu'ici comme incurable. Une seule application fait disparaître comme par enchantement, les Maux de Tête nerveux, le Mal de Gorge, le Torticolis, les Entorses, les Foulures, l'Engorgement. En vente partout. Prix, \$1 et 50c. la bouteille.

LE PLUS PUISSANT TONIQUE

Huile de Foie de Morue Composée de Boire. Très agréable au goût. Elle contient un quart de son volume d'huile de foie de morue, la partie huileuse et grasseuse étant complètement éliminée. Les propriétés sont extraites de l'huile quand elle est encore dans les foies frais de morue, et combinées avec les meilleurs vins, extraits de prunes vierges, extraits d'orge et les sirops hypophosphites, composés de manganèse, de chaux, de fer, de soda quinine et de strychnine. Cette préparation est prescrite et recommandée par des milliers de médecins. Le véritable tonique et le plus puissant. En vente partout, \$1 la bouteille.

CONSTIPATION, MALAISE GENERAL

Les Dragées Purgatives, de Roy & Boire Drug Co. Pour maladies du Foie, Rognons et Constipation. Elles sont très petites et faciles à prendre. Purement végétales, elles agissent sur le foie et les intestins, naturellement, sans douleur. Prix, 25c. la boîte.

INDISPENSABLE AUX ENFANTS

Le Régulateur des Enfants, Sirop Calmant Menthol. Ce sirop peut être administré aux enfants, dans les maladies telles que manque de sommeil, vents, coliques, diarrhée, dysenterie, dentition difficile, toux et rhumes, car il est préparé avec des substances médicamenteuses propres et recommandables au traitement de ces maladies. Recommandé par les médecins. En vente partout, 25c. la bouteille. Donnez-le aux enfants qui pleurent

POTINS DE SALON



—Ce chanteur m'énerve!
—Pourquoi ça? C'est juste!
—Oui, mais il chante toujours en clef de fa!

Secret de Beauté

Il n'est pas une jeune fille qui n'aspire à être belle, à le rester ou à le devenir. On croit généralement, et bien à tort, qu'il est impossible de corriger la nature. Il suffit de le vouloir et, naturellement d'y aider un peu. Un teint jaune ou verdâtre, des lèvres décolorées, des gencives pâles, ne contribuent pas à embellir le teint; il faut, pour arriver à donner au teint blême, la fraîcheur et l'incarnat de la jeunesse, un sang rajeuni, un sang riche et vermeil. Quelques boîtes de **PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD** suffiront pour donner un teint de lys et de roses. Dans toutes les pharmacies à raison de 50 cts la boîte, six boîtes pour \$2.50. Envoyées par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 rue St-Denis, Montréal.

Epitaphe cueillie au cimetière :
Ci-git
Clara Nibar
épouse de François Toler, sculpteur en marbre
Ce monument a été érigé par lui à une chère mémoire
Et échantillon de son talent
Le prix d'un pareil
Est de cinq cents francs

PAS PLUS DIFFICILE QUE CELA

C'est aisé de se procurer une grande somme de soulagement avec une petite somme d'argent. Achetez une bouteille de **Baume Rhumal** pour 25c. 35

Il y a trop de lapins en Australie, mais il paraît que c'est à Adrian, dans l'Etat américain de Michigan, qu'il y a trop de chats. Le village compte 1,100 habitants, et 3,500 chats! La nuit, il est impossible de dormir, tant cette horde miaule. Tous les poulaillers ont eu leur population exterminée. Quand la porte d'une ferme reste entrebâillée, vite une bande de chats se précipite et vole tous les comestibles qui se trouvent à sa portée. La municipalité a donc organisé des battues. On a déjà tué des centaines de chats. Mais il en pulule toujours dans les granges, les greniers, etc.

Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas.



GAGNEZ CETTE MONTRE

Vous pouvez gagner cette montre de bonne grandeur, mouvement en nickel, verre fort et biseauté, marque les heures, les minutes et les secondes. Ce belle apparence. Un splendide chronomètre. Vous pouvez la gagner facilement en vendant seulement deux douzaines de plumes en verre à 5c. chacune. Elles ont au delà de 5 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement empaquetée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la montre, tous frais payés. Toledo Pen Company, Boite L. S., Toronto, Canada.

10c
402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier. Prix, au bureau :

10c

Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI,
516 rue Craig, Montréal.

Fernand S..., Parisien pur sang, quitte l'asphalte et éprouve le besoin d'aller en chasse.

Il est reçu dans un château confortable de Seine-et-Oise.

Un matin, pour tromper les ennuis du désœuvrement, il prend un fusil abandonné et s'avance dans le parc.

En ce moment un oiseau traverse une allée, en se confondant avec les massifs.

Fernand S... l'ajuste et, par le plus grand des hasards, il l'abat.

Au moment où le chasseur va pour amasser son gibier, l'oiseau, à son dernier soupir, lui crie d'une voix stridente :

—Monsieur, es-tu assez bête !

C'était, hélas ! le perroquet de la maîtresse de la maison, qui, dans une minute d'affolement, avait fui sa cage. Le malheureux ne savait que ces cinq mots-là.

Quant à Fernand S..., depuis ce quart-d'heure, il est poursuivi par ce cri sépulcral comme Lady Macbeth par le remords d'avoir tué Duncan.

Consultations Gratuites

Les personnes malades qui désireraient consulter nos médecins spécialistes feront bien d'écrire pour notre blanc de questions. Nous ne chargeons absolument rien pour les conseils donnés. Nos médecins soignent les hommes et les femmes également. La Cie Médicale Franco-Coloniale, propriétaire des PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONAARD, 202 rue St-Denis, Montréal.

Une jeune femme vient de rendre visite à une de ses amies, qu'elle trouve couchée en train de boire du champagne.

—Tiens ! tu dis que tu as mal à l'estomac et voilà ton régime ?

—Puisque c'est de la tisane de champagne ça ne peut que me faire du bien.

MYSTÈRE ÉCLAIRCI

Tout est mystère, dans les affections de la gorge et des poumons, et pourtant le *Buime Rhumal* éclaircit tout cela. 36

BOITE DE TRUCS.
Illusion étonnante et agréable. Ouvrez le couvercle et la boîte paraît remplie de bonbons. Répétez de nouveau cette opération et les bonbons auront disparu, et seront remplacés, si vous le désirez par une pièce de monnaie. Direction avec chaîne hôte. Par la poste Dr. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.

LOUPE Puissante loupe très bien finie en nickel. Prenez pour les banquiers, négociants, cultivateurs pour examiner le quartz contenant de l'argent et les grains. L'file pour les érudits et amateurs pour tout le monde. Par la poste Dr. Johnston & McFarlane, Toronto.

Cas Rebelle Guéri par le Vin des Carmes

La lettre suivante a été reçue de l'épouse du chef de la maison Jos. Gauthier & Frère, peintres-décorateurs, 1ue St-Joseph :

Québec, 23 février 1900.

MM. A Toussaint & Cie, Québec.

Messieurs,—Depuis un an, je souffrais de dyspepsie, et pour me débarrasser de cette maladie si emmuyeuse et si souffrante, j'ai essayé tous les traitements recommandés. Je me suis servie de plusieurs vins médicaux sans aucun résultat satisfaisant. Dès que votre Vin des Carmes est apparu sur le marché, j'ai été l'une des premières à en faire usage. Je puis dire, en toute sincérité, que j'en ai obtenu une amélioration notable et rapide. Aussi, je continue à prendre le Vin des Carmes avec la certitude que ce vin seul me guérira. Veuillez me croire, etc.

Mme Jos. GAUTHIER,
de Jos. Gauthier & Frère, peintres.

Au moyen âge et jusqu'au commencement du XVII^e siècle, il n'y avait pas en France de "locataires" au sens actuel de ce mot. Quand on n'avait pas les moyens de bâtir ou d'acheter une maison, on prenait à "cens" un immeuble appartenant à autrui, c'est-à-dire qu'on en devenait propriétaire, sans bourse délier, par le simple paiement d'une redevance annuelle et invariable, le *cens*. Arrivait-il que le prix des biens fonciers fût avili à la suite de quelque désastre général (comme pendant la guerre de Cent-Ans), ou bien que la maison tombât en ruines ou fut incendiée, ses habitants étaient "admis au déguerpissement" et se débarrassaient du "cens" en abandonnant leur demeure.

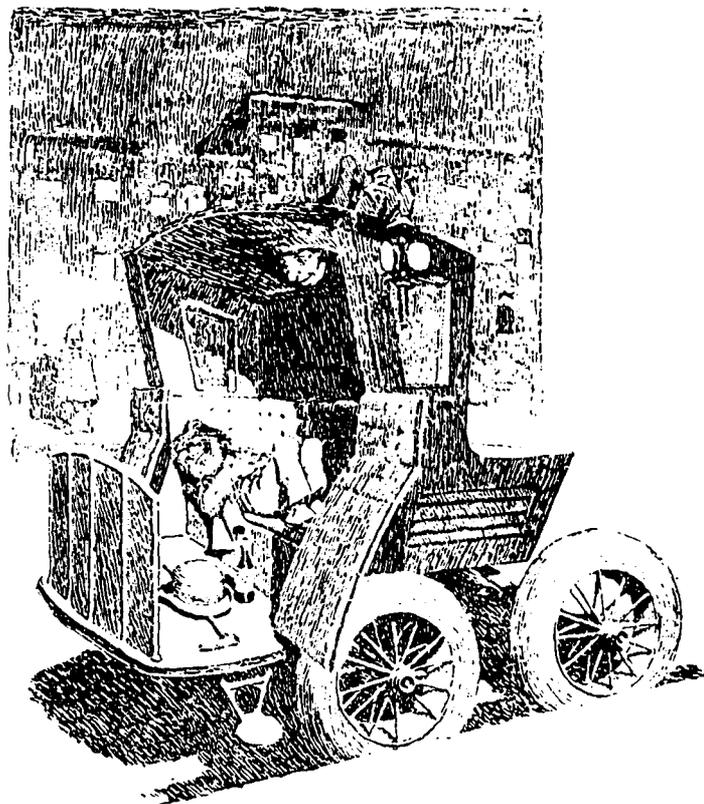
En 1867, si vous avez bonne mémoire, il y avait au Gymnase un excellent acteur qu'on appelait Lafont.

A la même époque apparaissait un écrivain d'élite, nommé Taine.

Un plaisant, comme il y en a toujours dans la presse littéraire, improvisa à ce sujet le quatrain que voici :

Au Gymnase, on aime Lafont ;
Aux *Débats*, on estime Taine ;
Sans trancher de l'homme profond,
Moi, je préfère La Fontaine.

EN AUTOMOBILE



Le conducteur.—Vous voilà à votre numéro.
M. Dosay.—Très bien. Fais le tour du bloc.
Le conducteur.—C'est ce que je fais depuis une heure.
M. Dosay.—Tiens ! ça doit être cela qui m'a donné sommeil. Eh bien, maintenant, tourne en sens inverse.

Obéissance militaire.
Il pleuvait averse pendant une revue. Un bleu demande à son sergent la permission de chercher un abri dans un établissement voisin.
—Impossible, dit le sergent, que si vous regardiez l'enseignement de l'établissement vous verriez qu'elle défend elle-même, comme moi, de quitter les rangs. Le conscrit jeta un coup d'œil sur l'en seigne et demeura foudroyé.

Il y avait dessus ce seul mot : *Rest-avant.*

AUX PERSONNES NERVEUSES

La nervosité est la preuve de l'épuisement. Si vous voulez régénérer vos forces, vous n'avez qu'à suivre un traitement aux PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONAARD.

Le professeur de quatrième interroge un élève :
—Qu'est-ce qu'une olympiade ?
Silence.
Un voisin charitable souffle bien bas :
—Espace de quatre ans.
Alors l'élève interrogé, imperturbablement :
—C'est une "espèce de cadran" m'sieur.

Deux lignards sont en arrêt devant la boutique d'un chapelier et examinent avec extase un chaque au fond duquel est fixée une petite glace ronde.
—Pourquoi ce miroir au fond du cha peau ?
—Tiens ! c'est pour que celui qui l'achète voie comment il lui va.

Se trouve dans toutes les pharmacies de la Province.



Aux Dames

EN CAS de Gerçures, Guissons, Rougeurs

ET POUR

Adoucir, Velouter, Blanchir

la peau du Visage et des mains

rien n'égale la

Crème Simon

Se défier des Contrefaçons et Imitations

Poudre de Riz et Savon

DE LA MÊME MAISON

CREME SIMON	
Petit modèle,	\$0.50 le flacon
Moyen "	0.75 "
Grand "	1.00 "
SAVON SIMON,	0.50
POUDRE SIMON,	0.50

MICROBICIDINERIE



La tante. — Mais n'est-ce pas là le jeune homme auquel tu étais fiancée ?
 Emma. — Oui, tante.
 La tante. — A quoi est due la rupture ?
 Emma. — Il croit aux microbes et soutient qu'embrasser est dangereux.
 La tante. — Mais c'est correct et très raisonnable cela.
 Emma. — Pour un savant, oui, mais pas pour un mari.

HÉSITATION

Un vase plein de fleurs est posé devant elle,
 Elle a pris grand papier, et palette et pinceau :
 Mais, les yeux attachés sur le brillant modèle,
 Tout à coup elle dit : " C'est trop beau ! C'est trop beau !

La voilà toute émue, immobile, pensive ;
 Et, prise de respect, comme au seuil d'un saint lieu,
 Prête pour le travail, elle reste inactive,
 N'osant se mesurer au chef-d'œuvre de Dieu !

G. B.

La Journée des Harengs

On sait que cette bataille, au nom pittoresque, se place pendant le siège d'Orléans mais on en connaît peu les détails. Ils valent cependant la peine d'être retenus. Aussi nos lecteurs nous sauront-ils gré de mettre sous leurs yeux un passage curieux de Dury.

Mais avant, quelques mots du hareng, cette manne des temps de pénitence, au Moyen-Age. Le hareng, c'était quelque chose comme l'emblème du carême. Aux premiers marayeurs qui les apportaient, dûment salés ou fumés, des processions s'organisaient. Les monastères, qui en tenaient le monopole, en faisaient largesse au peuple, pour commencer, quitte à le lui vendre, aux prix de beaux sols, ensuite. Des cantiques se chantaient en l'honneur des harengs. Quarante jours durant, le hareng était roi, et le boeuf n'était pas son ministre.

Revenons à la *Journée des Harengs*, qui se place à l'orée du carême, alors que les Anglais apportaient jusque sous Orléans à leurs nationaux la nourriture rédemptrice.

" A l'approche des Français, John Falstaff se fit une enceinte des chariots de son convoi : il y fit monter ses archers et garnit les intervalles avec des pioux aigus. Les Français, de leur côté, s'arrêtèrent, leur gendarmier resta en position, à cheval, et leur artillerie, couverte par les archers et les gens de pied, ouvrit son feu sur les barricades anglaises. Bientôt nombre de charrettes furent renversées et mises en pièces avec les archers qui les montaient ; de larges brèches laissèrent voir l'intérieur de l'enceinte. Que le combat continuât de la même manière, et la petite armée anglaise était perdue ; mais les chevaliers ne voulurent pas laisser cet honneur à l'artillerie. Ils descendirent de cheval malgré leurs pesantes armures et marchèrent sans ordre aux Anglais. Les archers reprirent alors tous leurs avantages, et forcèrent les Français à reculer. Le champ de bataille était jonché de harengs tombés des barils que les boulets avaient défoncés. Les Orléanais se consolèrent de leur malheur par une plaisanterie, ils appelèrent cette rencontre la *Journée des Harengs*."

On nomme aussi cette mémorable affaire la bataille de Rouvray.

UNE CORRECTION

— On doit dire les degrés d'un escalier et non les marches.
 — Pourquoi donc, sergent ?
 — Parce que si l'on disait les *marches*, comme s'il s'agissait des marches militaires, cela pourrait donner à entendre qu'un escalier peut quitter la place qu'il occupe et se mettre en mouvement subséquent...
 — Pardon, sergent, puisque tous les escaliers sont dans des cages.

CÉRÉMONIE CURIEUSE

Une histoire des ordres monastiques rapporte ce qui suit, comme se pratiquant jadis chez les Bénédictines de l'abbaye de Bourgbourg, à la réception des novices.

La veille du jour où la postulante devait prendre l'habit, elle était présentée à l'abbesse et à la communauté par le gouverneur de la ville. On lui donnait, dans l'église, du pain et du vin, qu'elle goûtait, puis elle se retirait.

Le lendemain, habillée magnifiquement, elle était conduite dans une salle bien décorée, où on lui donnait le bal en présence de l'abbesse et des religieuses. Elles jugeaient, disaient-elles, de la vocation de la postulante par sa façon d'exécuter certaine danse. Après que la postulante avait ainsi dansé, si elle était agréée, elle demandait la bénédiction de ses parents ; puis elle était conduite à l'Eglise par le gouverneur, aux sons des violons et des fanfares qui avaient joué pour les danses. Deux jeunes filles la précédaient, portant, l'une un cierge, l'autre une corbeille pleine de fleurs. Une troisième portait la queue de sa robe. Elle était ainsi remise entre les mains de l'abbesse, et les portes du cloître se fermaient sur elle pour toujours.

CHIEN BIEN ÉLEVÉ

Un journal anglais, traduit par la *Revue britannique* de 1831, raconte le fait suivant :

" Un homme riche, se trouvant à Edimbourg comme voyageur, avait acheté, sans penser à mal, à haut prix, une chienne épagneule de toute beauté, qui avait reçu la plus étrange éducation.

" Ce ne fut pas sans surprise et sans mauvaise humeur qu'il la vit plusieurs fois rapporter au logis des objets qu'il avait touchés en les marchandant.

" Mais lorsqu'il reconnut que c'était chez sa chienne un système de vol résultant sans doute des principes qu'on lui avait inculqués, il se faisait un jeu, pour l'amusement de ses amis, de mettre son savoir-faire à l'épreuve, en prévenant toutefois les marchands chez lesquels elle devait exercer son industrie, de prendre leurs mesures de sûreté.

" Voici le procédé qu'elle mettait en pratique, et l'on s'étonnera sans doute des soins qu'il avait fallu donner à son éducation pour la conduire à ce degré d'habileté. Lorsque son maître entra dans une boutique, l'animal rompa extérieurement avec lui et s'établissait ensuite, comme pour son propre compte, avec un air d'aisance et de liberté parfaitement joué. Cependant son maître examinait les marchandises et marquait du doigt en jetant un coup d'œil à sa chienne, l'objet qu'il recommandait à son adresse et sortait.

" L'épagneule qui n'avait perdu, dans son apparente distraction, un seul des mouvements de son maître, au lieu de le suivre, restait couchée sur le seuil de la porte, sous la cheminée ou près du comptoir, épiait le moment où l'attention des commis, portée sur un autre point lui permettait de faire son coup. Lorsqu'elle voyait que l'occasion était favorable, elle ne manquait jamais de se dresser sur ses pattes de derrière à la hauteur du comptoir, pour saisir l'objet que son maître lui avait désigné. Et elle s'enfuyait à toutes jambes. Ce manège lui réussissait toujours.

ACCOMMODANT

On demandait à un ancien ministre quelles étaient les opinions d'un nouveau fonctionnaire.

— Ses opinions ? répondit-il, oh ! il est comme les lampions : il brûle pour tous les régimes !

La bassesse est une médaille dont le revers est l'insolence.

LOGIQUE DE POCHARD



— Ils s'plaignent que l'alcool est augmenté.
 Ben moi, j'connais un moyen de l'diminuer, y a qu'à l'boire.

LA RAGE DU PARI



—Un louis qu'il tombe pile.
—Un louis qu'il tombe face.

Déconfiture de M. Guirimon

M. Guirimon a été, ces temps dernier, dans d'assez mauvaises affaires. Sa dernière entreprise des *Bouteilles à la Mer* ayant fait perdre quelque argent à ses commanditaires habituels, il les engagea, pour qu'ils pussent rattraper leurs fonds, à subventionner, dans une assez grande ville de province, un théâtre dont il prit la direction.

Les vingt-cinq mille francs de commandite furent absorbés par les frais de premier établissement, à savoir un voyage à Londres avec un ami, une petite saison de soupers à Paris avec un autre ami et divers placements au pari mutuel.

Sa commandite dépensée, M. Guirimon entra en fonctions et résolut d'appliquer dans sa gestion les principes de l'économie la plus serrée et la plus méticuleuse.

C'est ainsi qu'il prétendit réduire au minimum le nombre des acteurs, et, pour arriver à ce but, fit subir aux pièces du répertoire des modifications importantes. *Les Deux Orphelines* devinrent *Une Orpheline*. Il joua également *Le Sergent de la Rochelle*. Dans le genre comique, il fit représenter *Le Plus Heureux des Deux* et *Une Femme pour un Mari*.

Ces légers changements n'allaient pas sans altérer un peu la signification de ces fameux ouvrages.

Il aimait beaucoup les pièces à ressemblances comme le *Courrier de Lyon*, où le même acteur joue Lesurque et Dubosc. Il imaginait même des ressemblances qui n'étaient pas dans la version primitive. Foinard ressemblait au juge et Chopard était le sosie de l'avocat. La pièce y gagnait en complication.

Il évita de renouveler son fonds de décors qui comprenait un salon blanc, un salon rouge et une prison. C'est là-dedans qu'il joua *les Pirates de la Savane* et *le Tour du Monde en 80 jours*.

Une nuit, n'ayant pas soupé depuis deux semaines, il vendit ses trois décors à un restaurateur. Puis il composa une pièce, qui put se jouer sans décors, sur la scène nue. C'était une féerie, qui s'appelait *le Royaume des Machinistes*.

Les vrais machinistes ayant fait grève depuis longtemps, ils étaient représentés par les quelques acteurs qui restaient dans la troupe.

Et, pour faire une bonne réclame à la pièce nouvelle, il convoqua, pour une communication importante, ses soixante-dix créanciers, à huit heures du soir, devant le théâtre, de sorte qu'il y eût une queue imposante à l'ouverture des bureaux.

TRISTAN BERNARD.

HARPAGON MODÈLE

Une jolie parabole russe traduite d'Oupekline :

Un avare était tombé dans un puits.

Passa un moujik compatissant, qui se penche sur le puits et cria à l'harpagon :

—Donne-moi ta main, je vais te tirer de là.

A ce mot de "donner" l'avare refuse de comprendre et ne bouge pas, au risque de périr sur place.

—Alors, dit le moujik en modifiant sa phrase, prends ma main.

L'avare s'en saisit avec empressement et le bon moujik le retira du puits.

Un avare prend, mais ne donne jamais.

COMPLIMENT

Une dame importunait le poète Théophile pour qu'il fit à sa louange des vers dans lesquels elle voulait qu'il la comparât au soleil. Il lui adressa ceux-ci :

Quo veut de moi cette importune ?
Que je la compare au soleil.
Il est commun, elle est commune :
Voilà ce qu'ils ont de pareil.

QUELQUES ENSEIGNES

A joindre aux "enseignes bizarres" que nous avons déjà publiées, celles-ci, recueillies par un de nos confrères, qui en affirme l'authenticité :

Tête de veau cuite depuis le commencement de la saison.

Cette autre, placardée à la porte d'une ferme :

Véritable lait d'ânesse, tel qu'il sort du pis de la cache.

Enfin, ailleurs, on peut lire l'avis suivant :

Place à louer pour les huîtres.

Avis aux amateurs.

Le même confrère a relevé, dans un cimetière, l'épithète suivante :

CI-GIT

BRIFFAUT

Gendarme de la brigade de Coulanges

Il laisse une veuve inconsolable
et une jument à vendre.

Sur la porte de l'amphithéâtre anatomique de Toulouse, on lisait autrefois cette inscription :

Hic locus est ubi mors gaudet succurrere vivo.
(Ici la mort se plaît à secourir la vie.)

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 797.—C'est un genre anglais qui a eu du succès même à Paris. Il est d'hiver et de printemps et peut s'adapter à toutes. Il est bien porté en ce moment, soulouent il y a diversité d'opinion sur les nuances de l'étoffe principale. Notre avis est que le noir et le brun café sont ce qu'il y a de plus conforme à l'idée du dessinateur de l'article.

No 790.—Toilette de fillette.

No 797.—Jaquette Eton.



NO. 797 LADIES'
ETON JACKET.



NO. 790
GIRLS' DRESS.

No 790.—Madame Clara Lloyd, une autorité, dit que l'on doit toujours porter une attention sérieuse à la toilette des fillettes, parce que notre goût déteindra sur le leur. Voici un style que toutes les mères apprécieront. Les données comme coupe et façon sont exactement celles que nous avons exposées pour toilette de personnes plus âgées.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 38 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou en timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 40 centimes chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

LES PERSONNES QUI VEULENT FAIRE À LEUR TÊTE



CELLE QUI NOUS A REFUSÉ AUTREFOIS.

Notre Déménagement

Les progrès constants qui n'ont cessé de se manifester dans les diverses sections de notre établissement nous ont amené à choisir un plus vaste local. A partir des premiers jours d'avril, les bureaux et les ateliers du SAMEDI seront au No 35 rue St-Jacques, dans le spacieux édifice autrefois occupé par l'*Estandard* et, plus tard, par la *Minerve*. Notre clientèle d'abonnés, d'annonceurs et d'impressions commerciales et autres est priée de prendre note dès maintenant de cet avis.

Chronique des Théâtres

SOIRÉES DE FAMILLE

Le sac à surprises que détient la vaillante troupe du Monument National est vraiment inépuisable.

Voilà qu'après avoir abordé depuis ses débuts à peu près tous les genres que les admirateurs croyaient de son ressort, elle est venue, jeudi dernier, nous donner de l'opérette : *Le Violoncelle*, la plus charmante fantaisie musicale ourlé sur un canevas non moins exquis. L'interprétation fort bonne dans l'ensemble a surtout touché au maximum quand Mlle Calder, MM. Morin et Daignault étaient sur la scène.

La comédie d'Ordonneau, *Maître Corbeau*, a fourni à MM. Roy et Duhamel une autre occasion de rendre finement ces beautés de l'œuvre française que le temps n'affaiblit jamais et qui ne contribuent pas peu à conserver à notre langue sa supériorité dans l'univers entier.

Mlle Yvonne Corbin, pianiste, MM. Tremblay, E. Bélanger et Aimé Mackay ont donné, aux entr'actes, des numéros absolument remarquables. Cette semaine : *Les Boulinards*.

* * *

ELDORADO

La coquette petite salle de la rue Cadieux remporte encore une fois la palme sur tous les théâtres de Montréal par les spectacles toujours de plus en plus attrayants qu'elle offre à ses habitués, et ils sont nombreux les habitués, puisque tous les soirs la salle est comble.

On a bien ri la semaine dernière, mais cette semaine on se gondole et pour cause : Victor Moret joue dans les deux pièces : *La Chemise de mon Beau-Père*, opérette en un acte, dans laquelle Harman, M. et Mme Jourdan lui donnent la réplique avec le talent que nous leur connaissons, et *Une Consultation*, comédie bouffée en un acte, avec toute la troupe : Mines Angèle D'Arcy, Rhéa, Jeanne Blonck, MM. Cartal, Méry, Vallhubert.

Mlle Marthe Trémont est toujours l'enfant gâtée du public. On ne se lasse jamais d'entendre une si jolie voix. M. et Mme Jourdan sont deux nouveaux favoris du public, leurs duos sont tous les soirs applaudis à outrance. Nous félicitons la direction de ses nouvelles acquisitions.

En foule, en foule à l'Eldorado !

* * *

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Après avoir complètement satisfait le public avec le remarquable programme de la semaine dernière, la troupe de ce théâtre donne en ce moment *Martyre*, une des plus belles pièces du répertoire français. On voit que *Martyre* a été étudiée et montée avec le plus grand soin. Les rôles sont tenus magistralement ; la couleur, le ton, le pathos, tout y est.

Les VARIÉTÉS sont certainement dans une de leurs meilleures semaines, actuellement.

* * *

PARC SOHMER

On promet pour dimanche prochain trois clous, trois nouveautés vraies enchassées dans une foule d'autres numéros de premier ordre. Et l'on sait, par expérience, qu'à cet endroit les promesses sont tenues.

STRAPONTIN.

DIPLOMATE

Le vieil ami.—Ton idée est excellente, mais penses-tu que ta femme la trouvera de son goût ?

L'homme marié.—Oh oui... Je vais lui dire que c'est quelqu'un qui m'a suggéré cela et j'ajouterai que je trouve l'idée parfaitement idiote.

ELLE SAVAIT OU S'ADRESSER

Mme Dusport (engageant une servante).—Et connaissez-vous la manière de prendre soin d'une bicyclette et de la tenir propre ?

La servante.—Non, madame, mais je puis vous donner l'adresse de la maison où je fais nettoyer la mienne.

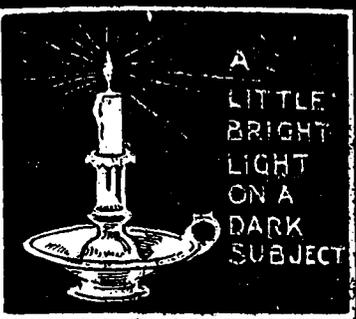
DÉFINITION

Walter.—Mon oncle, qu'est-ce qu'un dyspeptique ?

L'oncle.—Un dyspeptique est un homme avec un appétit optimiste et une digestion pessimiste.

Trop souvent les jeunes politiciens perdent les peuples, et les vieux généraux les armées.—G. TOURNADE.

Nous perdons de jour en jour le goût de la liberté : heureusement l'habitude survit.—DE TOCQUEVILLE.



Le livre de Mad. Julia G. Richard "GUIDE DE LA FEMME," est un ami véritable et un guide éclairé pour la fille, la femme et la mère. La grande renommée de son auteur, les avis maternels qu'il contient, les avertissements contre les nombreux dangers que rencontre la femme à chaque pas dans la vie, les conseils précieux qu'il renferme pour prévenir et guérir les maladies ordinaires de la femme, la beauté de son texte et de ses illustrations, tout contribue à rendre ce livre d'une grande valeur à chaque femme.

OFFRE SPECIALE.
Une copie sera envoyée GRATIS à toutes celles qui enverront 20 cts. pour couvrir les frais de poste. Ecrivez aujourd'hui, car l'édition est limitée.
Mad. J. C. RICHARD, Boite 996, Montreal.

Double Guérison

St-Valier, 6 mar, 1900
MM. A. Toussaint & Cie, Québec.

Messieurs : — C'est avec plaisir et reconnaissance que je rends témoignage de l'excellence du VIN DES CARMES, dont vous êtes les agents. J'étais dyspeptique, ainsi que ma femme. Nous ne le sommes plus ni l'un ni l'autre. Ma digestion était tellement pénible que les gaz m'étouffaient et me causaient des douleurs atroces. Confiant dans l'honorabilité et la compétence des signataires des certificats que vous avez publiés, nous avons essayé le VIN DES CARMES, et j'ai le plaisir de vous dire que l'effet a été étonnant. Je tiens votre vin en haute estime, et le recommande à tous ceux qui sont atteints du même mal. Ma femme se joint à moi pour vous certifier, son entière guérison.

Votre, &c.,
F. X. LAMARRE.

N. B. — M. Lamarre est un citoyen en vue, membre de la Commission du Havre de Québec de qualité de président de la Corporation des Pilotes, et ex-maire de St-Valier.

Une brave campagnarde du Chinois voit la mer pour la première fois. Elle regarde avec stupéfaction.
— Avouez que c'est bien beau, lui dit le cousin qui l'accompagne.
— Ah! mon Dieu! répond-elle. Quelle place perdue pour la culture!...

Voltaire, où qu'il se trouvait, n'admettait guère qu'on ne lui prodiguât pas les plus vives marques d'admiration.

Il fit à une certaine époque un voyage en Hollande, pays tout entrecoupé de canaux, et dont la population vivait autant sur l'eau que sur terre, à toute la rudesse des marins sans en avoir la franchise. Sa présence en cette province ne causa qu'une assez maigre attention; aussi, en la quittant sans y avoir été l'objet des hommages auxquels il était accoutumé: "Adieu canaux! adieu canards! adieu canaille!" s'écria-t-il.

Quand le grand Corneille mourut, Chevreau secrétaire de Christine de Suède, proposa pour lui une épithaphe dont l'idée première venait, disait-il, d'un paysage de Talmud Jérusalemite, où il est dit qu'il ne faut point faire de monument aux justes: leurs paroles étant leurs monuments:
En vain les beaux esprits par de communs suffrages
Élèvent à la gloire un beau tombeau
Il n'en peut avoir de plus beaux
Que celui qui s'est fait dans ses divins ouvrages.

BAINS INTERNES

Notre système d'administrer des bains internes en rapport avec les bains externes, en n'employant que l'eau pure ou peu alcaline des Sources Laurentiennes est d'un pouvoir médical sans parallèle dans l'histoire des cures d'eau. Ce système ouvre les pores du corps et a pour résultat de chasser la matière inutile et nuisible et de redonner en conséquence la santé. On ne saurait employer un agent plus puissant contre le rhumatisme, la goutte, les maladies nerveuses.

OUVERT JOUR ET NUIT
JOURS DES DAMES. — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry

Louis XIV, passant par Reims en 1666, fut harangué par le maire qui lui présenta des bouteilles de vin et des poires de Rousselot confites: "Sire, dit-il, nous apportons à Votre Majesté notre vin, nos poires et nos coeurs, c'est tout ce que nous avons de meilleur dans notre ville."
Le roi lui frappa, en souriant, sur l'épaule et répondit: "Voilà comme j'aime les harangues!"

Cardan, médecin et mathématicien célèbre du XV^e siècle, donnait dans toutes les extravagances de l'astrologie. Ayant cru voir dans la disposition des astres qu'il mourrait à une certaine époque, qu'il annonça, il craignit quand il fut parvenu à ce terme, que, en ne mourant pas comme il l'avait prédit, il en revint un grand tort à l'astrologie. En conséquence il s'abstint de toute nourriture, et crut empêcher par sa mort, dit Bayle, que le métier ne fut discrédité.

AMUSEMENTS

ELDORADO
Café-Concert Français
Établissement unique en son genre à Montréal
... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

Semaine commençant le 19 Mars '00

La Chemise de mon Beau-Père
Opérette en un acte

UNE CONSULTATION
Comédie Bouffe en un acte

VICTOR MORET
des Théâtres de Paris

LES JOURDAN,
Duettistes Excentriques

CHACQUE JOUR (Matinée... à 2 heures
Soirée... à 8 heures)

Prix d'Entrée, Saison d'Hiver:
Acmission, 10c; Loges, 25c; Loge entiere, \$1.
Tel. Bell: Est 1821

MUSÉE EDEN
A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au delà de
1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON...
CINEMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc.
Le Passion de Jésus en 20 tableaux représentés à Oberammergau.

Voyage Autour du Monde
50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION: Au Musée 10c. — L'Odéon 10c. — Autour du Monde 15c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 205 RUE ST-LAURENT.

NERVOSITÉ

Epuisement Mental, Irritabilité, Abattement causés par excès de travail intellectuel ou physique

La nervosité est une des maladies les plus fréquentes à la suite d'excès de toutes sortes, et c'est une tache sur notre civilisation qui force le travail dans les ateliers, les fabriques, les bureaux et les magasins pour fournir des proies au surmeuage physique et intellectuel qui épuise la vie et la rend misérable et totalement différente de cette vie paisible de nos ancêtres. Les symptômes les plus fréquents de ces maladies nerveuses sont la grande irritabilité, l'agitation, l'anxiété, l'indécision, la crainte sans motifs, l'abattement, l'incompétence pour l'étude ou les affaires, une langueur tremblante, la pâleur, la dyspepsie, la névralgie, la constipation et une puissante prostration mentale et physique.



Hâtez-vous donc, si votre santé vous abandonne, si vous trouvez que vos forces déclinent et si vous éprouvez quelques uns des symptômes que nous venons d'énumérer. Hâtez-vous car le danger est près et ce danger est terrible, car il signifie incapacité, impuissance et, dans ce monde agité et égoïste, qu'y a-t-il de plus terrible que d'être incapable ou impuissant à gagner sa vie. Si vous ne pouvez vous maintenir debout, on vous écrasera. Si vous ne pouvez vous-même soutenir la lutte, vos amis se fatigueront vite de la soutenir pour vous. Rappelez-vous que les symptômes que vous ressentez sont des avertissements de la nature que quelque chose va mal et a besoin d'être réparé. Si vous faites attention à ces avertissements à temps et réparez les dégats causés vous pourrez avoir espoir de recouvrer la santé.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que nous recevons tous les jours des témoignages de personnes reconnaissantes qui doivent leur guérison aux **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard**, et nous espérons que quelque pauvre malade tirera profit de leur expérience. Apprenez à connaître vos symptômes, alors vous pourrez prévenir ces maladies et si vous éprouvez un doute quelconque, écrivez à nos médecins qui vous donneront des conseils gratuits. N'attendez pas que l'heure fatale sonne, quand vous direz: "Que je suis donc fâché de n'avoir pas compris."

CONSULTATIONS GRATUITES Les personnes qui désireraient obtenir des conseils de nos médecins spécialistes sur leur maladie, devraient écrire immédiatement pour notre blanc de consultation, ainsi que pour notre livre "La Prolongation de la Vie," que nous leur enverrons absolument pour rien. Nos médecins spécialistes soignent les hommes et les femmes également.

Les PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD, se vendent dans toutes les bonnes pharmacies, au prix de 50 cts la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50. Exigez sur la boîte la signature: BONARD, Chimiste. Si votre fournisseur habituel ne les a pas, nous les envoyons franco sur réception du prix.

LA COMPAGNIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, - 202 Rue Saint-Denis, MONTREAL.



HOMMES

JEUNES OU VIEUX

qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons

GRATIS

une boîte de Remèdes valant \$1.00. Avec ces remèdes, nous enverrons notre livre sur toute des maladies particulières de l'homme donnant une description de ces organes spéciaux. Nous enverrons cette boîte de remèdes, le livre et les directions nécessaires pour vous guérir, sur réception de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de recouvrer la santé et le bonheur.

THE QUEEN MEDICINE CO.

Boîte A, 947, Montreal.

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU
D^r CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES
Composées De MCGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.



RAYONS X

Notre tube de rayons X est un merveilleux petit inventé qui vous étouffera et amusera à la fois. En regardant dans cet appareil vous voyez les os les yeux, la main, la tête, le front d'un manchon de pipe, etc. Entrez en contact par la poste, pour Dr. Johnston & McFarlane, Toronto.

L'OBSTACLE VITAL

Du refroidissement à la pleurésie il n'y a qu'un pas. Mettez entre eux la barrière infranchissable : le Baume Rhumal.

On va, paraît-il, installer dans les bureaux de postes et aux principaux carrefours de Londres, des appareils automatiques pour l'affranchissement des lettres. Avec ce mécanisme, il n'y aura pas besoin de timbres. On insinuera un coin de la lettre dans une ouverture spéciale, et, dès que l'on aura jeté la pièce de monnaie dans l'ouverture voisine, un cachet sec viendra s'imprimer sur l'enveloppe.

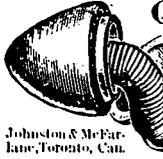
Mais que diraient les collectionneurs si cette mesure se généralisait ? Collectionner des cachets offrirait un peu d'intérêt !

Vous Avez Employé

Beaucoup de remèdes, dites-vous, et vous toussiez quand même ? N'avez-vous jamais pris le VIN MORIN CRESO-PLATES ? Essayez-le et vous ne direz plus la même chose. Se vend couramment.

Le Grand Remède

Pour les femmes ou jeunes filles pâles, maigres, sans force ni courage, les PILULES CARDINALES du Dr ED. MORIN. Se vend chez les marchands de remèdes, ou par la maille, à 50 cts la boîte ou, si vous aimez mieux, à \$2.50 pour 6 boîtes. Adressez : Dr Ed. MORIN & C^{ie}, 48 rue St-Pierre, Québec.



QU'EST-CE ?

L'appareil le plus commode. Fait d'ivoire végétal. Bien sûr, assure au-delà d'un pied. Ressemble beaucoup à un repêlo tacheté avec des yeux brillants et une langue rouge enflammée. L'appareil qui cause le plus d'émoussés sur le marché. Envoyé franco par la poste pour 10 cts.

NOUVEAU RESTAURANT GUST. BOURASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous. 32 Cote St-Lambert

Dorure...

La science par le moyen de l'électricité vient de faire un grand pas dans cette industrie.

L'imitation... Pafaitte de l'Or

par un plaquage, très dense et très durable que l'on fait sur Chaines, Montres, Bracelets, Médailles, etc., etc., à des prix absolument raisonnables, à la

Royal Silver Plate Co.

Bell Tel., 1337 40 Côte St-Lambert

UN ARGUMENT



—Et c'est là le produit de ta fameuse chasse si longtemps retardée ?
—Dame, chère amie, le pays a été sous l'eau pendant six semaines !...



\$4.65 Une Montre de \$25.00

en apparence, et ce qu'on peut trouver d'ailleurs sur le marché pour tenir le temps. Double buter de chasse, à remonter et avec régulateur, superbement grave. Pourvu d'un mouvement modèle Américain, orné de bijoux. Coupez ceci et envoyez-le nous avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons la montre par express pour vous permettre de l'examiner. vous l'examinerez au bureau de l'express, et si elle est telle que représentée, payez à l'agent d'express notre prix spécial d'introduction, \$4.65 et les frais d'express et elle vous appartient. Une seule montre pour chaque client, à ce prix. Dites si c'est une montre de dames ou de messieurs que vous voulez. Terry Watch Co., Toronto

Quand on part, on arrive toujours ; mais il faut partir, et quelquefois on arrive mort.

ETES-VOUS SOURD ?

On peut de nos jours guérir toutes les déficiences de l'ouïe ; il n'y a que les sourds-muets incurables. Méthode simple et nouvelle. Les bourdonnements cessent de suite. Décrivez votre cas, nous l'étudierons et donnerons les consultations gratuitement.

DR. DALTON'S AURAL CLINIC, 596 Ave. LaSalle, Chicago, Ill.

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

Gaston dîne chez Mme X...
—Vous avez changé de cuisinière, demanda-t-il à la maîtresse de maison ?
—Pourquoi cette question ?
—Autrefois, je trouvais toujours des cheveux rouges dans la soupe, maintenant ce sont des noirs.

Un bon mot est un petit ouvrage qui ne comporte pas de seconde édition.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celle qui ne pourrait venir et en feront la demande, nous enverrons gratis et sans pli cacheté, une brochure qui leur donnera tous les renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant J. B. LALIMÉ, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

Le bègue.—Je... je... je... n'ai... ja... mais é... té sa... sa... tis... fait de... mon dé... faut de... pro... non... ci... ci... ation qu'une seu... le fois dan... ma... vie.

Son ami.—Et quand cela ?
Le bègue.—Un in... in... in... di-vidu me demanda... da... da... com-bien je... je... voulais pour mon che... val, et pen... pen... dant que j'es... say... sai... yais de lui de... de... mander soixante piastres, il m'en of... frit cent.



Serviettes de Table Japonaises. Faites d'étoffes molles, ressemblant à la soie, qui ont été trouvées en Extrême Orient. Bonne grandeur 13x 23 pouces, et estampées en couleurs de fleurs orientales. Une vraie nouveauté. Une douzaine, par la poste, 10c. Johnston & McFarlane, Toronto.

Cures Weak Men Free

L'Amour et le Bonheur Assurés

Il s'agit de la rapidité avec laquelle un homme peut guérir la faiblesse des organes sexuels, le variocèle, la débilité, etc., et donner à ces organes leur plein développement et leur vigueur. Il suffit d'envoyer votre adresse au Dr L. W. Knap, 2149 Edifice Hull, Detroit, Mich., et il vous transmettra, avec plaisir, la recette gratuitement avec tous les renseignements qui permettent à un homme de se soigner facilement chez lui. Voilà certes une offre générale, et les extraits de son courrier quotidien qui suivent sont une preuve éloquente.

"Cher Monsieur—Veuillez accepter l'expression de ma reconnaissance pour votre récent envoi. J'ai expérimenté d'une façon sérieuse votre médicament et le résultat a été surprenant. Il m'a réellement remis sur pied. Je suis aussi vigoureux que quand j'étais garçonnet et vous ne sauriez croire comme je suis enchanté."

"Cher Monsieur—Votre médicament a eu d'excellents effets, en un mot ceux que j'espérais avoir. La force et la vigueur m'ont revenues et j'ai repris l'appoint d'autrefois."

"Cher Monsieur—Votre envoi a été reçu à temps et je n'ai eu aucune difficulté à me servir de votre remède ainsi que vous l'avez rédigé. Après avoir fait des applications pendant quelques jours je puis vous dire sincèrement que ce remède est un bienfait pour les hommes affaiblis. Chez moi tout s'est amélioré : dimension, force et vitalité."

Toute la correspondance est strictement confidentielle, les enveloppes employées étant unies. La recette ne coûte rien et le docteur veut que chacun l'ait.

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKEE

—PRIX, 10 CENTIMS—

La première édition étant épuisée, les auteurs ont résolu d'en publier une édition nouvelle, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",

516 rue Craig, MONTREAL

Une Recette par Semaine

POULET A L'ESTRAGON

Hachez de l'estragon avec le foie du poulet, du beurre, du sel et du poivre, un peu de chair à saucisses. Garnissez de cette farce l'intérieur de votre bête, puis bardoz-le de lard, trousssez-le comme d'habitude, rôtissez-le à la broche ou au four. Au moment de servir faites un roux blond où vous jetez une bonne pièce d'estragon haché, liez le roux avec un jaune d'œuf, ajoutez un jus de citron et le jus de la cuisson du poulet. Pressez le rôti avec cresson autour, la sauce à part dans une saucière.

Ce que vaut le sommeil d'un journaliste : Un journaliste hongrois, M. Marcus Braun, se rendant dernièrement de Cleveland à New-York, retint une place dans le wagon-lit de la Wagner Palace Car Co.

Au moment du départ, il constata que sa place était déjà occupée et il apprit que, par suite d'une erreur, celle-ci avait été louée deux fois. Malheureusement, il ne restait plus un seul lit disponible et notre confrère dut passer toute la nuit sans dormir dans le corridor du wagon.

Il assigna, dès son arrivée, la Compagnie en dommages et intérêts, et le tribunal de New-York, estimant que rien n'est pénible comme de passer une nuit blanche en chemin de fer, surtout pour un homme qui travaille de la tête, vient de lui accorder \$750 d'indemnité.

**

A talent nain, amour-propre géant.

M. Grosbonnet (s'adressant au gérant d'un musée).—Mes trois derniers caissiers ont pris la fuite, après m'avoir dérobé des sommes considérables.

Le gérant (inquiète).—J'en suis fâché, monsieur. Mais que puis-je faire pour vous ?

M. Grosbonnet.—Je désirerais savoir si votre cul-de-jatte connaît la tenue de livres, et quelles seraient ses conditions.

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Pouxons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé les remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. Noves, 320 Power's Block, Rochester, N. Y.

Un Anglais et un Marseillais se disputaient. L'Anglais prétendait que le train de Londres à Edimbourg marchait plus vite que le train de Marseille.

—Té, dit alors le Marseillais, voilà la preuve que rien ne va plus vite que le rapide. Partant l'autre jour de Marseille pour Paris, je monte en wagon. Je ne sais à quel propos le chef de gare, se présentant à la portière, me dit un mot qui sonne mal à mon oreille, je lève la main pour lui administrer un soufflet. A ce moment le train s'élança... et v'lan ! aussitôt, c'est le chef de gare d'Avignon qui reçoit le soufflet.

"Le BROMA"

Est spécialement recommandé aux personnes souffrant de Dyspepsie nerveuse, Maux de Tête, Névralgie, Constipation, Insomnie, Manque d'appétit, Digestions Lentes, Mal de Cœur, Palpitations du Cœur, etc., etc., toutes les maladies dues au mauvais fonctionnement du sang et des nerfs.

Se vend partout.

A la fin d'un dîner de chasse, on cause au château exploite cynégétiques. Et la jeune comtesse de Boishuppé vante l'adresse de son mari, myope comme une taupe.

Un silence général ayant accueilli ces paroles, la comtesse prend à témoin un de ses voisins.

—Ma foi, madame, répond celui-ci, on ne saurait le nier, le comte tire divinement bien. Mais Dieu, vous le savez, est très miséricordieux pour les petits oiseaux.

Vous Trouverez

Ce que vous cherchez depuis longtemps : un remède infallible contre la Toux, la Consommation, la Dyspepsie, Maux de Tête, Constipation, Maladie du Foie, des Rognons, Rhumatisme, et toutes les maladies des femmes et des enfants, dans le "Bulletin des meilleurs remèdes de familles" dans la page 30 du SAMEDI de cette semaine.

Tante Marie.—Eh ! bien, ma petite Clara, il paraît que les anges ont apporté un petit bébé chez-vous ?

La petite Clara.—Oui, ma tante, mais il faut croire que les anges avaient beaucoup d'ouvrage de ce temps-ci.

Tante Marie.—Comment cela ?

La petite Clara.—Jugez-en, ma tante, le bébé n'est pas seulement à moitié fini. Ils ont oublié de lui mettre des cheveux et il n'a pas une seule dent.

Notre GRANDE OFFRE !

Lisez ! Lisez ! Lisez !



Une Montre de \$10.00 pour seulement

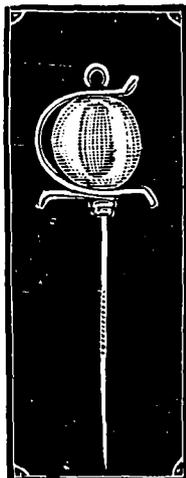
\$4.98

et Une Chaîne, Un Jonc et Une Epingle à Cravate

GRATIS.

Notre Grande Offre pour 30 jours. Lisez ! Lisez ! Lisez !

Afin de faire connaître nos marchandises à chacun des lecteurs de ce journal, nous faisons les Etonnantes Offres suivantes : Nous vous donnerons Une Jolie Montre en or (Goldine), entièrement montée sur diamants, garantie pour 5 ans, une Chaîne d'or plaqué, un Jonc d'or plaqué et une Epingle à Cravate ornée d'un véritable œil de chat, tout ce lot d'articles valant \$10 00, et nous vous les vendrons tous pour seulement \$4.98. Si vous nous envoyez la somme de 25 cents, nous vous enverrons ces articles au bureau d'express de votre localité où vous pourrez les examiner ; si vous en êtes satisfait vous paierez à l'agent de l'express la balance de \$4.73, les frais de transport et vous aurez les articles.



Notre établissement est honnête ; nous tenons toujours notre parole ; cette offre est pour 30 jours. Mentionnez si c'est une montre pour homme ou pour dame que vous voulez ; pour le jonc prenez la mesure et envoyez-nous la.

Nous envoyons les marchandises par la poste à n'importe quelle adresse au Canada ou aux Etats-Unis. Cette offre en est une qui ne s'offre qu'une fois dans la vie et ne manquez pas de vous procurer une montre.

Adresse :

The Standard Silverware Co.

Box Z. 246 RUE ST-JACQUES, MONTREAL



Mme C. CORNELIER,

Ste-Emilie Jonction, Qué.

Dit : "Je souffrais du retour de l'âge, j'avais les pieds et les mains enflés, membres engourdis, violents maux de tête et très constipée. Je pris les Pilules Rouges du Dr. Coderre et en même temps j'écrivis aux Médecins Spécialistes. Ils me donnèrent un traitement spécial à suivre et aujourd'hui je me porte à merveille."



Nos médecins donnent des consultations gratuites, soit par lettres ou à leurs Salons de consultation, tous les jours, de 9 hrs. a.m. jusqu'à 6 hrs p.m. Dimanches exceptés. Ecrivez pour blancs de traitements gratuits. Toute commande ou consultation par lettre devront être adressées à "Cie Chimique Franco-Américaine" Dept. Médical, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre ne sont pas purgatives. Les femmes qui souffrent de constipation devront prendre les Tablettes Purgatives du Dr. Coderre en même temps que les Pilules Rouges.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre se vendent 50c. la boîte ou \$2.50 pour 6 boîtes, les Tablettes Purgatives, 25c. la boîte, chez tous les pharmaciens. Ou par la maille.

Vous pouvez aller consulter nos médecins soit au No. 274 rue St-Denis, Montréal, soit au No. 66 rue St-Jean, Québec ou soit au No. 241 rue Tremont, Boston, Mass.

Carabine à Air Daisy

GRATIS Nous donnons la carabine à air Daisy aux personnes qui nous enverront 2 douzaines de boutons de collet en or 4-10 cts. chacune. Le "Daisy" est bien fini et plaqué en nickel—essayez avec soin et vous serez parfaitement satisfait avant de sortir de la manufacture. Elle est précise pour tirer à la cible, et pour tirer les mousses, rats, etc. Envoyez-nous cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les boutons. Quand vous le recevrez, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir votre carabine tout dans un paquet. LEVER BUTON COMPANY, Boite "L.S." Toronto, Canada.

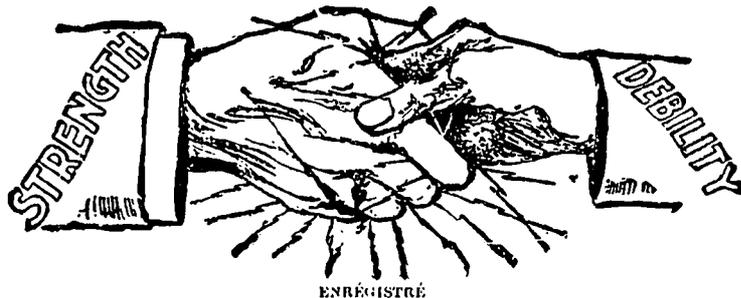


LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigare l'Etiquette Rouge HADD & PELLETIER

Extra Bon :

LE "LIBERTY" La Crème... des Cigares à 10c.

UNE MAIN SECOURABLE... ...AUX HOMMES FAIBLES



ENREGISTRÉ

La force perdue peut être recouvrée tout simplement en ajoutant une nouvelle force nerveuse au système. Pendant 30 ans, j'ai étudié et traité les désordres chez les hommes, jeunes et âgés, résultant des erreurs de la jeunesse ou des excès subséquents, et je sais que les drogues ne peuvent y apporter remède parce qu'elles stimulent ou procurent un bien temporaire, tandis que, bien appliqué, le courant galvanique d'Electricité fournit exactement la vitalité et la force nerveuse qui ont été perdues. Vous ne pouvez guérir ces désordres en un jour ou une semaine, mais vous le pouvez en trois mois en vous servant de

La Ceinture Electrique du Dr Sanden.

Vous la portez confortablement autour de la taille la nuit, et ainsi, pendant tout le temps que vous dormez, la nature inocule dans le système son plus puissant reconfortant. Le suspensoir adhérent — nouveau — est fait d'après des données scientifiques, et dirige le fluide qui dissémine la vie dans la Glande Prostate, la Vessie, la Corde Spermatique et les parties environnantes.

Demandez la brochure explicative, gratuite, envoyée cachetée, ou venez à mon bureau où je serai heureux de causer sur votre cas et d'expliquer la Ceinture. Consultation gratuite. Je réponds moi-même aux lettres, donnant des conseils précis par la malle. Aucune Ceinture n'égale celle de Sanden. Rappelez-vous cette assertion. Cela vous évitera d'être floués. Ecrivez ou venez aujourd'hui.

Dr B. SANDEN, 132 rue St-Jacques, Montreal, Que.

Heures de Bureau : la semaine, de 9 h. a. m. à 6 h. p. m. ; le dimanche, de 11 h. a. m. à 1 h. p. m.

Monsieur Calineau — Que ce pauvre Denis va donc être surpris de recevoir une lettre de vous, vous lui écrivez si rarement.

Madame Calineau. — Bien certainement. Et je lui ai mis un post-scriptum dans lequel je lui dis de deviner qui lui écrit avant d'ouvrir l'enveloppe.

Entre invalides à propos des duels si fréquents chez les journalistes.

Une jambe de bois. — Dans mon temps, on se battait sans savoir ni lire ni écrire.

Un manchot. — Aujourd'hui, c'est plus ça : il faut qu'on soit homme de lettres.

LE CHANT DES GRENOUILLES

Appliquée aux grenouilles, cette expression de "chant" paraîtra peut-être une flatterie à leur adresse. Les honorables habitantes des marais coassent et ne chantent pas.

Quoi qu'il en soit, voulez-vous connaître un moyen d'imiter dans la perfection le coassement des grenouilles ?

Groupez-vous à quatre, dans un coin du jardin, puis dites simultanément, chacun ayant choisi son mot et faisant sa partie : *Cœur, cœur, cœur, cœur, etc, Carreau, carreau, carreau, carreau etc, Pique, pique, pique, pique, etc, — Trèfle, trèfle, trèfle, trèfle, etc.*

Le murmure discordant des voix psalmodiant sur un ton monotone et plutôt bas ces quatre mots, rappelle à s'y méprendre — on nous a affirmé l'exactitude du fait — le chant, ou, si vous préférez, le cri des grenouilles, alors sans doute qu'elles demandent un roi.

**

Un jour, Catherine de Médicis demandait au seigneur de Tavanès, en qui elle avait grande confiance, comment elle pourrait découvrir les secrets de la reine de Navarre. "Mettez-la en colère, sans vous y mettre, lui répondit le fin courtisan. Alors vous apprendrez tout d'elle, et non elle de vous."

Un astrologue italien, l'abbé Damas-cène, donna au public en 1662, une brochure de six feuilles, imprimée à Orléans, où il prétend pouvoir distinguer les divers tempéraments des hommes et des femmes par leurs différentes manières de rire. Selon lui le rire en *hi hi hi !* marque les mélancoliques, le rire en *hé hé hé !* les bilieux, le rire en *ha ha ha !* les flegmatiques et le rire en *ho ho ho !* les sanguins.

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement
exécutées, caractères
de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL



COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No _____

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

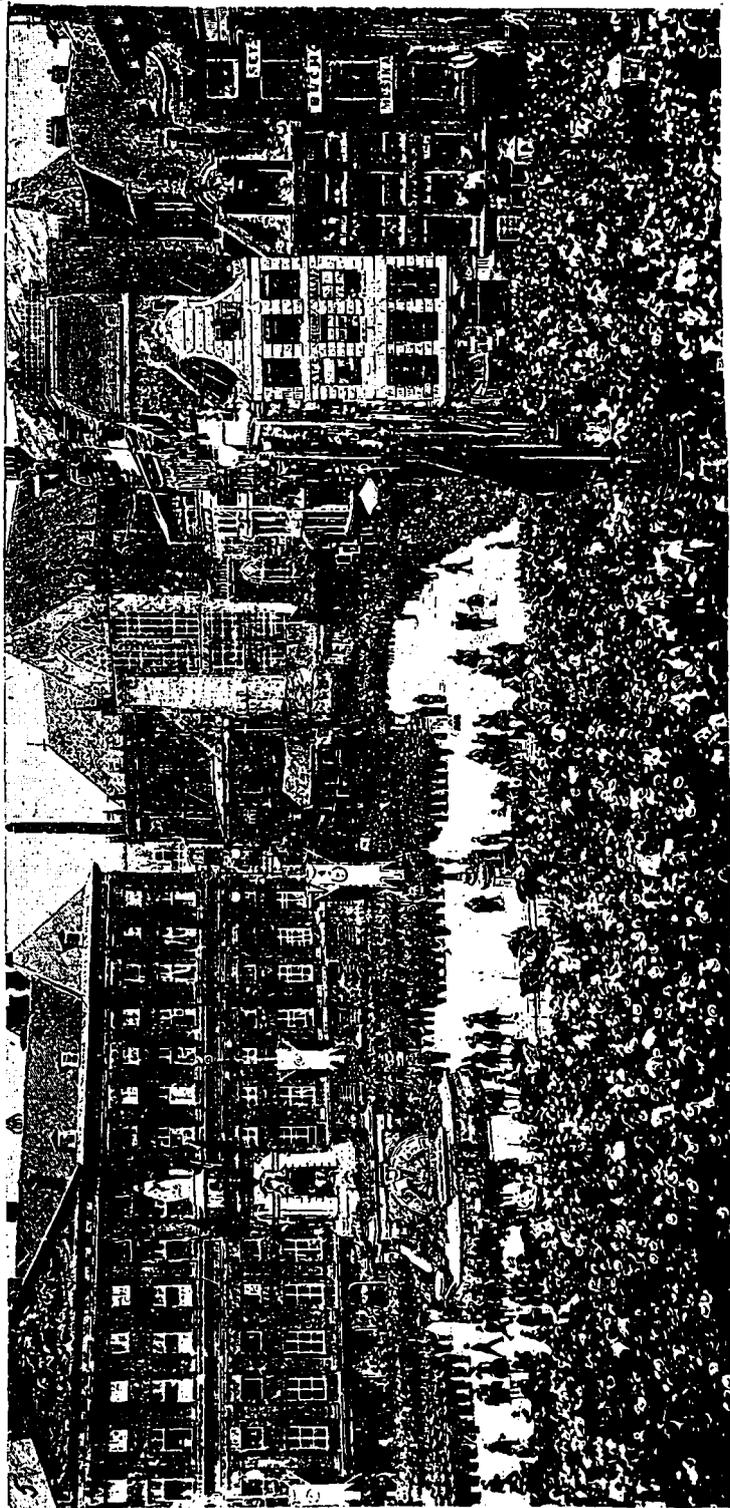
Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prêt à écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 224



Mme L Lemieux, E Lessard (Augusta Mo), A Barbin, E Bonnard, C Guimond (Berlin Mills N H), Mme A Bélanger, M D Livernois (Brunswick Mo), Mme H St-George, M J Duha (Central Falls R I), W Hébert (Coloos N Y), G Ruelland (Dover N H), Milos A Polletier, H Richard, MM A Bérard, E Degagé, A Plante, T Sirois (Fall River Mass), S Lobiane (Greenville N H), Mlle C Auger, M G Brouard (Holyoke Mass), Mmo S R Pagé, Mlle E Perron, MM A Lavigne, J Sirois (Lawrence, Mass), Mmes N Bolduc, N Gagné, A Perreault, N Provancher, Mlle M Lebrun, A Paquette, M St-Hilaire, MM G Bernier, A Lebrun, A Provost, G Rancourt (Lewiston Me), M J Hamol, Mlle A Paquet (Lisbon Mo), Mlle F Blanchette, R Caron, H Lepage, C Pérusse, MM G Blazin, P Ducharme, E Langlois (Lowell Mass), A Dubois (Lynn), Mme P Drouin, Mlle A Marlet, M St-Laurent, MM A Beaudette, E Lacerte, P Lacerte, L Mailoux, L Morton (Manchester), H Raymond (Manville, R I), Mmo O Desmanis, A St-Louis (Marlboro), J Grand'Maison, N Chapat, Mlle A Adams, H Descoteau (Nashua, N H), Mlle M L Guimont, R Lacroix, MM E Chapedelaine, E Pigeon (Bedford, Mass), A Demers, B Rousseau (New-Market, N H), Mme J Wangler, Mlle F White, MM E Adroy, J H Dellande, J Derbès, A Jaufré (N-Orléans, Le), Mlle G Moreau (Philadelphie, Penn), E Carrier (Providence, R I), A Roger (Salem, Mass), J Simard (Somers, Ct), Mlle A Deschênes, C Turcotte, M Ross (Somersworth, N H), Mlle A Phénix, E Marin (Spencer, Mas-), A Barie (T-stville, Conn), F Jénardi (Thorndike, Mass), Mmo G Lefebvre, A Gervais (Three Rivers, Mass), Mlle A Jacques (Ware, Mass), Mlle R Vallière (Warren, R I), J Bilodeau, F Lavallois (West Manchester, N H), Mmes A R Bellrose, A Chonette, H Denis (Woonsocket, R I), E Donovan (Worcester, Mass), L Brousseau (Montreal, Q), Mmo Chs Cusson (place inconnue).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : Mlle M Frigon, 62 Cherrier (Montréal, Q), M S J Grant, 4 Déziel (Lévis, Q), MM P Leblanc, H Blais, boîte 621 (Sherbrooke, Q), M E Lacerte, 473 Cartier (Manchester, N H).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

La Croix Electrique Diamant (Diamond Electric Cross)



aussi appelée la Croix Volta, a été découverte en Autriche. Il y a plusieurs années, et à cause de ses grands mérites, elle fut bientôt répandue dans tous les pays d'Europe.

La Croix Electrique OIRNET de Diamants guérit le rhumatisme des muscles et des jointures, la nervosité, le névralgie, l'engourdissement, le tremblement, la dépression mentale, la faiblesse, l'insomnie et toutes les affections du système nerveux, le découragement, l'hystérie, la paralysie, l'apoplexie, les attaques d'épilepsie, la danse de St-Guy et palpitations du cœur. La croix doit être attachée à un fil de soie et portée autour du cou jour et nuit. Prix \$1.00, et nous garantissons qu'elle fera autant de bien que les meilleures ointures électriques qui coûtent de dix à vingt-cinq fois autant. Tous les membres des différentes familles devraient toujours en avoir une, car on ne saurait trouver un meilleur préventif contre la maladie. Envoyez \$1.00 par express, mandat postal ou lettre enregistrée et nous vous enverrons franco par la poste une Croix Electrique OIRNET de Diamants avec instructions sur la manière de s'en servir. Nous avons des milliers de témoignages.

J'ai enduré des douleurs pendant des années, maintenant je suis parfaitement bien. La Croix Electrique OIRNET de Diamants m'a guérie." — CAROLINE M. PETERSEN, Adressée: Richfield, Utah. The Diamond Electric Cross Co., 312 Milwaukee Ave., Chicago, Ill.

Au lieu d'omelette nos pères disaient ordinairement amelette.

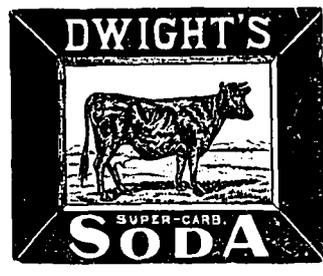
Un ancien lexicographe, P. Borel, le fait dériver d'ama, simul (avec, ensemble) parce qu'une amelette est faite d'œufs mêlés ensemble.

Prix Uniforme

Les consommateurs ont dû remarquer que le Vin des Carmes se vend au même prix en bouteilles qu'en gallon. En effet on peut se le procurer de son épicer au prix de 88, la caisse, c'est-à-dire pas plus cher qu'on l'achète directement de A. Toussaint & Cie.

TEL QU'UN DRAPEAU

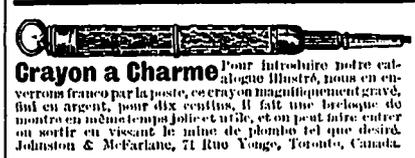
Notre étiquette protège l'acheteur et lui garantit un Soda pur, fort, le meilleur que l'on puisse faire.



Voyez cette étiquette sur le paquet.

JOHN DWIGHT & CIE 34 Rue Yonge, TORONTO

La simplicité dans l'art fait que les belles œuvres n'étonnent pas le vulgaire.



Crayon à Charme Pour introduire notre crayon franco par la poste, ce crayon magnifiquement gravé, fin en argent, pour dix centimes, il fait une brique de montre en même temps jolie et utile, et on peut faire entrer un sortir en vissant le mine de plomb tel que désiré. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.

NEW SHAPE P. N. N°505 Le seul Corset ayant un protecteur en liège. Prix \$1.00 et plus.

IL FAUT Du TEMPS

si l'on veut faire quelque chose pour en tirer le meilleur parti possible. Si vous attendez, pour faire refaire vos articles de literie et matelas, que tous les autres aient fait refaire les leurs, et que vous en ayez besoin le plus tôt possible, nous ne pouvons vous les refaire en y consacrant le même temps. Si vous pensez avoir quelque chose à faire, nous pourrions vous dire ce que ça vous coûtera pour l'avoir maintenant en bon ordre.

RENAUD, KING & PATTERSON,

652 RUE CRAIG, 2442 RUE STE-CATHERINE

Corsets (D & A) Tous les Corsets de 35c et plus, de BOUT des AIGLES est fabriqué par P. D. qui empêche de porter l'état, les fait durer le double du temps et ne se trourent pas ailleurs.

Spécialité dans les hautes marques de Corsets: "P. N.", "D. & A.", "R. & G.", "W. C. C.", etc. Gants et Corsets réparés à peu de frais. Corsets pour enfants, 25c. SPÉCIALITÉ: — Corsets, 30 à 36 pouce, pour personnes fortes, \$1.00 en montant. Lacés sur les côtés, \$1.25 et plus.

J. B. A. LANCTOT, FABRICANT DE GANTS, 152 RUE ST-LAURENT, Téléphone Main 3187.

AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mmes P Bélanger, A Bérubé, J O Brisson, Eug Chaploau, P Desjardins, J Dubois, P Dubeau, C Durocher, A Galarneau, Latendresse, D Pilote, E St-Amour, H Giroux, Mlle B Archambault, H Archambault, A Asselin, C Authier, B Boucher, P Champagne, O Desjardins, M Frigon, L Gagnon, R Hallé, A Jaunard, E Massé, R Mosé, M Lajole, A Lepage, G Oulmont, R A Paquet, B Poirier, M A Rhéaume, B Rhéaume, V Rousseau, A Vallée, A Vanier, A Vandenberghe, L Warnault, MM A Bigras, C Brodeur, M A Boucher, N Chayer, C Cholette, O Cholette, D Côté, A Court-manche, A Drolet, R Emond, A Galarneau, J Galipeau, J T Jetté, R Labelle, A Laurent, A Lebrun, T de Lorimier, J Michaud, J Mongeon, G Oulmet, J A Rodakir, J L Roch, A A Rocheleau, A Smith, J Thoina, C Vallée, E Villeneuve (Montréal Q), Mlle A Blanchette (Arthabaskaville), P Gaudry (Ahuntic Q), J Tessier (Dumouharinois), A Beaulieu (Cavelin an Ont), A Bouchouchol (Chateauguay), H Hébert (Coaticook), Mlle A Côté, E Côté, R A Darche, V Paquette, M F Pincenneault (Danville), J E Duquette (East Sherbrooke), A Mercier (Hinstonburg), Mlle L Baron (Iberville), J E Barrette, J A Godfroy, J E Gendreau, Z Parreault (Joliette), Mlle Maria Plouffe (Lachine Locks), Art Lefebvre (La Baie du Pôvre), Mlle Eva Pagé, Mme L McGee (Laprairie, Q), Mlle Maria Armand (L'Épiphanie, Q), Mlle Bertha Robitaille, S J Grant, Leopold Roberge, (Lévis, Q), N Couture (Chaudière Basin, comté Lévis, Q), Mlle Laure Crevier, A Tromblay (Longueuil, Q), Mmo Albina Langlois (Magog, Q), Dr Henri Labrosse (Masson, Q), Mlle Minette Bender (Montmagny, Q), M G Chicoine (Mont St-Hilaire, Q), Mlle Flore Fauteux, Alborino Ouellet (Oka), Mmo Alfred Brad, Mlle M B oisy, Delphina Paquet, Adhémair Laframboise,

L Moffet (Ottawa, Ont), Mlle M Lafrenière, (Pierreville, Q), Etienne Huard (Plessisville, Q), Mme J A Joncas (Pont Etchemin, Q), Mmes E Bédard, H O Lapointe, Mlle Alexina Fournier, Corinne Landry, M Montrouil, M Léonée Robitaille, Onésiphore Vézina, Louis Joseph Allaire, Jules Boaudry, Homéo Bédard, Médéric Cléroult, Jos Héroux, C J P Langlois, Albéric Mainy, R Nolin (Québec), Ch Fortier (Rivière du Loup), P Leblanc, Onésime Blais, Édouard Collé (Sherbrooke, Q), J P St-Onge (South Durham, Q), J Arthur Cartier, Mlle Hectorine Cartier (Sorol, Q), Mlle Albertine Gauthier (Ste Anne de Beloeue, Q), Prosper Bochet (Ste-Anne de la Pérade, comté Champlain, Q), Noémie Bégin (St-Boniface, Man), Mme L Joseph Massé, Mlle Blanche Massé (St-Césaire, Q), J Renaud (Ste Cunégonde de Montréal, Q), J Chartier (St-Damas comté St-Hyacinthe, Q), Mme Corinne Dessert, St-Guillaume Station, Q), Mmo Sarah Dupuis, A Charland, H Lepage (St-Henri de Montréal, Q), Mlle A Chartier, M L Laliberté, R O Poirras, Olivine Itenand, Berthe Routhier, MM H O Borduas, J A R Morin, George Raymond, Pierre Savary (St-Hyacinthe, Q), Mlle N Béland, L Arthur Caron (St-Julie de Somerset, Q), Mmo C H Robillard (St-Lin, Q), Mmo Chs Boaudry, Mlle A Gagnon, Marie Julie Martel, Amanda Racine (Quincy, J T Collin (St-Romuald, Q), Mlle Amélie Gagnon (Ste-Rose, comté Laval, Q), Mlle Emma Héroux (St-Samuel de Norton, Q), Mmo C Brouin, A Beaulieu, J Duchesneau, V Béland (St-Sauveur Québec), Mlle Clara Guillemette (St-Théobald, Q), Albert Duquette (St-Théobald, Q), Walter Lefebvre (St-Zéphirin de Courval, Q), Alex Chapleau (Tremont, Q), Mlle Laura Champoux, Nathalie Lajole, Roméo Delisle (Trois-Rivières, Q), Mlle D Fortier (Valleyfield, Q), Mlle R Brouillette, J H Ledoux (Waterloo, Q), A J Walt (Winnipeg, Manitoba),



M. J. J. LEVERT
Professeur de... Mandoline, Guitare et Banjo
 Et IMPORTATEUR DE CES INSTRUMENTS

Leçons données privément à mes salles ou à domicile.
 Instruments et accessoires FURNIS GRATUITEMENT pour leçons à mon étude.

2232 RUE STE-CATHERINE
 (Vis-à-vis le Queen's Théâtre) MONTREAL

FEMMES ANXIEUSES



Si vous êtes menacées ou affligées de suppressions ou d'irrégularités, vous pouvez obtenir un soulagement immédiat et à peu de frais. Vous trouverez toutes les directions et informations nécessaires dans notre

LIVRE GRATIS
 "Le Guide de la Santé" envoyé gratis sur réception de votre nom et adresse.
 The Dr. Wilson Medical Co., Box 1171, Montreal.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puissance:
L. A. BERNARD,
 1882 rue Ste-Catherine, Montreal
 Aux Etats-Unis: G. L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.

A la salle des ventes:
 — Nous mettons en vente, dit le commissaire-priseur, une jolie potiche de Chine...
 Et, d'un geste mal calculé, il donne un coup de marteau sur ladite potiche, qui tombe en miettes.
 — Tiens, s'écrie un des assistants... un commissaire-priseur !

Orgueil maternel.
 Mon fils, disait hier Mme X... a toujours été d'une précocité extraordinaire. Ainsi, à huit ans, il avait déjà son portrait au Salon !

* * *

Les cœurs aimants sont comme les indigents, ils vivent de ce qu'on veut bien leur donner.

Le talent se forme dans la solitude, le caractère dans la société.

LE MEILLEUR TONIQUE CONNU

Mme CHARLES AMIOT
 De Montréal sauvée par le
"BROMA"
 Préparaton Scientifique

Madame CHARLES AMIOT, de Montréal, souffrait depuis longtemps de débilité générale et de pertes blanches, étant devenue pâle et sans vigueur. Elle reçut, dès le commencement de sa maladie, les meilleurs soins et attentions de la part de son médecin. Après avoir suivi ses instructions, pris ses remèdes etc., ne sentant aucun mieux notable, Madame Amiot voulut essayer autre chose. Elle consulta une de ses amies sur le meilleur tonique à prendre dans son cas. Cette bonne amie, heureusement, connaissait le grand tonique du jour, le BROMA. Elle lui conseilla fortement d'essayer cette heureuse préparation. Madame Amiot suivant ce sage avis eut immédiatement une bouteille de cette préparation scientifique dont la bonne renommée s'étend au loin.

Quelques jours de traitement suffirent pour améliorer sensiblement sa triste condition. Madame Amiot continua de faire usage de cette excellente préparation, de ce tonique dont les effets furent des plus heureux. Tous symptômes étaient disparus. Madame Amiot était guérie, se sentait forte et courageuse. Cette femme distinguée ne perdit jamais l'occasion de recommander cet heureux tonique aux personnes souffrant de quelques maladies causées par le mauvais état du sang et des nerfs, tels que faiblesse générale, dyspepsie, constipation, épuisement nerveux, douleurs névralgiques, rhumatismes, etc.

SE VEND PARTOUT

La Phosphatine Falières...



Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les Enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS
 6 Avenue Victoria

Montreal: - **R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine**

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 226



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment par juxtaposition: ЛИНТОШЕН.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez nous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 23 mars, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centins en argent.

La... Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, au No 175 rue St-Jean,
Le 21 Mars 1900

1 Lot de.....	\$10,000
1 " ".....	4 000
1 " ".....	2,000
1 " ".....	1,000
2 " ".....	600
5 " ".....	200
20 " ".....	60
66 " ".....	25
100 " ".....	40
200 " ".....	20
300 " ".....	12
500 " ".....	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de.....	\$ 2
100 " ".....	1
100 " ".....	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de.....	\$ 4
999 " ".....	4

3,500 Lots valant . . . \$49,742

Prix du billet: 25c, 50c et \$1.00 En vente partout

Le Tirage se fait en public

ON DEMANDE DES AGENTS

Pour Guérir le Rhume en Un jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,
 P. O. BOX 1142, MONTREAL.

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'amaçiation des parties. Envoyé sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui

Aimer, c'est du soleil, et haïr c'est de l'ombre.



PIPE EN AMIANTE

On ne peut pas le distinguer d'un cigare. Contient autant de tabac qu'une pipe ordinaire. Durera des années. Vingt pipes de tabac de la Havane pour le prix d'un cigare commun. Ce qu'il y a de plus nouveau sur le marché. Echantillon 10c. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Can.